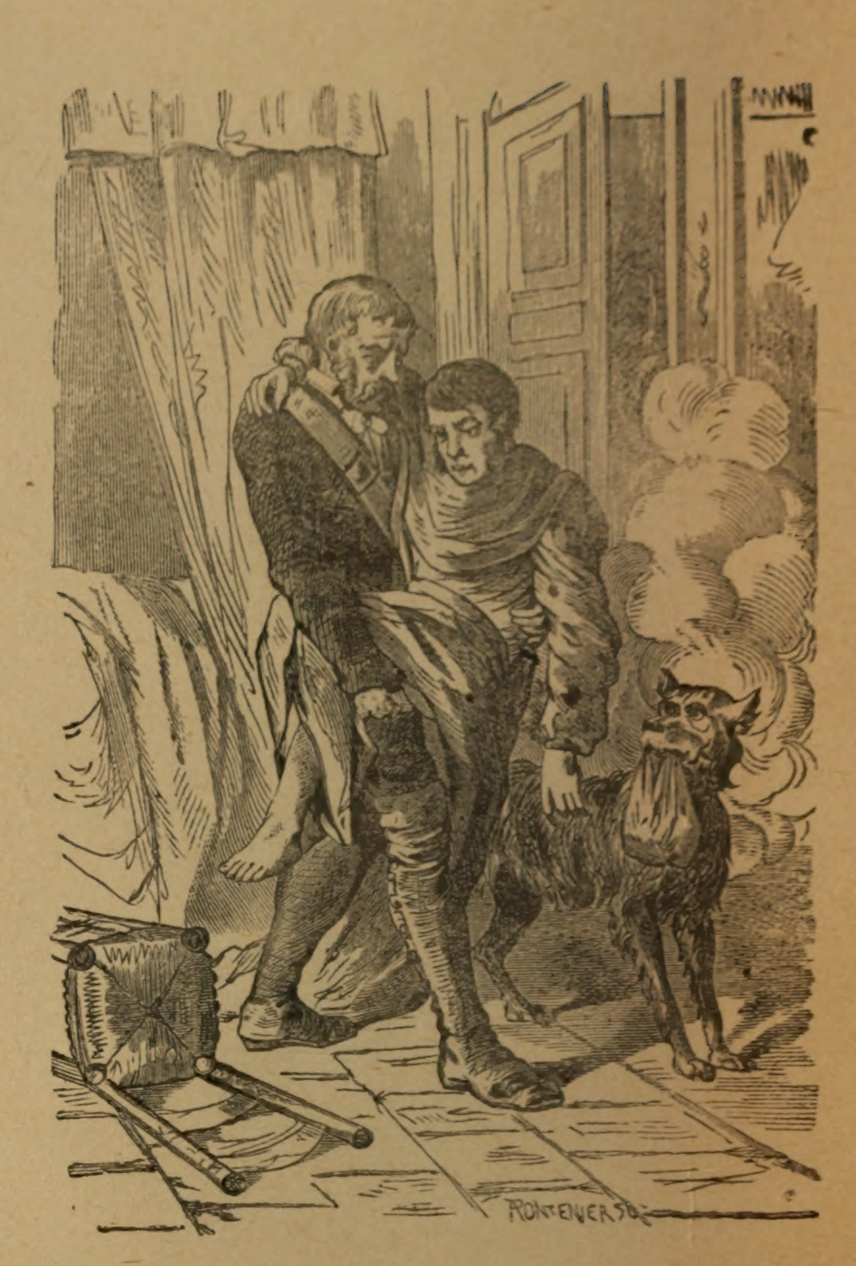

U d'/of OTTAWA
39003011778510

LA MAISON DU ROC

4e SÉRIE GRAND IN-8o



Le maître et le chien faillirent laisser leur vie... (page 103)

LA

MAISON DU ROC

BÊTES & GENS

PAR

Melle Mélanie BOUROTTE

VINGT GRAVURES

« Justice et compassion »



LIBRAIRIE NATIONALE

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION



La bourrée s'organisa (page 8)

LA MAISON DU ROC

CHAPITRE PREMIER

A LA NOCE

— Savez-vous la nouvelle ? savez-vous la nouvelle ? Ah ben ! en v'là une forte, par exemple.

Ces mots étaient dits à demi-voix par un jeune garçon à l'air niais et mystérieux, encore tout essoufflé de la course rapide qu'il venait de faire.

— Laisse-nous donc tranquilles avec tes nouvelles, grand nigaud, lui fut-il répondu; nous avons bien autre chose à faire pour le moment, que d'écouter tes rêvasseries : la Marichoux est sans danseur, et nous t'attendions pour commencer le bal

Jérôme, un peu froissé de cet accueil peu aimable, se dispensa de répliquer ; et se tournant vers Marichoux, il lui offrit une large main déjà calleuse où la jeune fille laissa tomber la sienne sans plus de cérémonie. Au même instant, la musette et le biniou commencèrent leur aigre symphonie, les groupes se formèrent, la bourrée s'organisa et le plancher gémit sous les pas lourds des danseurs.

La salle de bal n'était pas luxueusement ornée. On n'y voyait ni meubles élégants, ni tentures de prix ; la propreté, l'aisance et le confort faisaient tous les frais de la décoration. C'était la pièce principale d'une vaste ferme, *la Châtaigneraie,* qu'un riche paysan de Lignol venait de donner en dot à son fils.

Le matin même, ce fils avait épousé une jeune fille des environs, et les nouveaux époux n'avaient pas tardé davantage à prendre possession de leur domaine, où les gens de la noce les avaient suivis.

Les grands parents, — un peu fatigués déjà par la longueur d'un de ces repas homériques en usage encore dans les campagnes, — se retirèrent après avoir ouvert le bal avec les mariés ; mais les

danses n'en continuèrent pas moins, pleines d'entrain; les enfants mêmes y prenaient part, et c'était un amusant spectacle que de voir ces petits couples maladroits et pétulants se heurter à tous les groupes, se pousser bruyamment, se perdre dans la foule et se retrouver avec de grands éclats de rire. Plus d'une petite robe subit des avaries dans le tourbillon; plus d'une petite coiffe se détacha et fut retrouvée fort endommagée sous les pieds des danseurs; plus d'une chevelure blonde se dénoua aux secousses que lui imprimaient les bonds et les sauts de sa propriétaire; mais ces divers accidents stimulaient la gaieté enfantine au lieu de la troubler, et les mères elles-mêmes, devant toute cette joie, se sentaient désarmées et ne grondaient pas!

Il vint une heure, cependant, où la fatigue eut raison de cette jeune fougue : les danseurs de sept ans oublièrent de se montrer aimables; les danseuses prétendirent avoir du sable dans les yeux, et les mères prudentes jugèrent que l'instant de la retraite était venu. Des groupes nombreux quittèrent alors la ferme, mais il y restait tant de monde encore que leur départ fut peu remarqué.

Tout en regagnant leur chaumières, les mères de famille échangeaient entre elles des propos animés où perçait parfois un peu d'envie. Elles se retournaient, de temps en temps, vers la demeure qu'elles venaient de quitter, et nulle d'entre elles

n'oublia le spectacle joyeux qu'elle offrait alors.

Le bruit des danses, les éclats de rire, les chants s'y mêlaient en un concert étrange, plein de vie et de gaieté ; sa massive silhouette, illuminée par les lueurs que laissaient échapper les fenêtres ouvertes, se détachait sur le ciel assombri par la nuit ; les amandiers et les pêchers en fleurs qui en tapissaient les murs, éclairés par les rayons qui jaillissaient de l'intérieur, l'entouraient d'une sorte de nuage rose, et il semblait que cette couleur de bonne augure enveloppât aussi l'avenir des jeunes mariés.

— Ah ! disait la mère Jeannette, emportant sa petite fille endormie, en v'là qui sont heureux !... C'est les autres qui ont pris la peine de semer, et c'est eux qui moissonneront ; c'est les autres qui ont fait le levain et pétri la pâte, mais c'est eux qui mangeront le pain. Et du pain blanc, encore !

— Oh ! mère Jeannette, il n'y a pas de quoi tant dire, allez. Vous savez bien que ce n'est pas toujours profitable de manger comme ça son pain blanc en premier.

— Ta, ta, ta, ma chère ! qu'on ait du pain blanc tout de suite, ou plus tard, c'est toujours bon à prendre. Moi, j'en connais qui n'en ont pas eu en premier, mais qui n'en ont jamais goûté depuis, non plus...

Et la mère Jeannette eut grand'peine à réprimer un soupir, car elle pensait à elle-même.

— J'en conviens, reprit son interlocutrice, traînant par la main un petit garçon qui s'endormait en marchant; c'est tout de même agréable d'entrer comme ça en ménage, pour être quasiment les premiers du pays; habiter une belle maison toute pleine de meubles et de linge; avoir des récoltes dans ses granges, du vin dans sa cave, des troupeaux dans ses étables, et des prés, et des champs, et des vignes dans tous les coins de la commune!

— Oui, mais pour amasser tout cela, reprit la morose Jeannette, le vieux Martin a sué plus d'une goutte; et si Pierre son fils peut faire aujourd'hui le Monsieur, ceux qui ont connu le père, dans son jeune temps, pourraient dire qu'il n'était pas fier, lui. Il n'avait pas toujours des bas dans ses sabots, et l'on ne connaissait pas cheval de charretier, à dix lieues à la ronde, pour se donner autant de mal que lui.

— Eh bien! cela vous prouve, mère Jeannette, qu'avec du travail et de l'économie, on peut arriver loin. Mais, à propos de cheval et de charretier, pourriez-vous me dire qu'elle était donc cette grosse voiture toute pleine de gens et de paquets que j'ai rencontrée ce soir en venant à la ferme? Si le petit n'avait pas été si pressé d'arriver à la danse, je me serais arrêtée pour questionner le conducteur.

— Eh! qui voulez-vous qui coure les chemins

si tard avec des paquets?... Des Bohémiens. Ce ne pouvait être que ça.

— Du tout, ma chère; il m'a même semblé voir, au fond de la voiture, une dame à chapeau.

— Bah! quelque tireuse de cartes.

— Mais non, je vous dis. D'ailleurs ces gens-là ne prenaient pas du tout le chemin du village : ils descendaient celui des *Chênes*, et vraiment je ne peux pas deviner où ils allaient par-là, car vous savez bien que ce chemin ne même pas plus loin que la *Maison du Roc*

— Eh bien! c'est qu'ils allaient à la Maison du Roc. Voilà tout!

— Vous avez réponse à tout; mais vraiment vous ne réfléchissez pas toujours avant de parler. Je vous demande un peu ce qu'on pourrait aller faire à la Maison du Roc? une vieille masure abandonnée, où il ne loge que des hiboux!

— Oh! les hiboux auraient bien pu déloger depuis quelques jours, car on y a rebouché pas mal de trous ; et voilà une semaine que la truelle de Jean Cosman y a étendu plus d'une tartine de mortier.

— Tiens! tiens! tiens!... Je ne savais pas ça... Est-ce que les Féru reviendraient habiter leur vieille bicoque, par hasard?

— Les Féru se trouvent bien à la ville, à ce qu'on dit, et ils y resteront. Mais ils pourraient avoir vendu l'immeuble.

— Eh! grand Dieu! qui voudrait l'acheter et surtout l'habiter! Une maison où « *il revient* ! »

— Après tout, on verra bien!.. Bonsoir, voisine; ce n'est pas malheureux que nous soyons rendues chez nous, car ma fille pèse aussi lourd qu'elle ronfle fort, et votre Jacquot m'a l'air de se faire joliment traîner.

Pendant que les deux mères couchaient leurs enfants et se livraient elles-mêmes aux douceurs du sommeil, la fête continuait à la ferme. Pierre en faisait cordialement les honneurs, et sa belle Madeleine l'y aidait avec une amabilité qui n'était pas exempte d'un peu d'ostentation.

Cependant, les plus intrépides danseuses commençaient à sentir la fatigue; et Marichoux ellemême, — qui s'était fait un point d'honneur de ne pas s'asseoir de toute la soirée, — se laissa lourdement tomber sur une chaise, à la grande satisfaction de son danseur, qui ne demandait qu'à se reposer enfin. C'était encore à ce moment le gros Jérôme, dont l'arrivée tardive avait été si bruyamment accueillie. Ne pouvant plus danser, Marichoux se prit à penser, ce qui ne lui était pas arrivé une seule fois depuis le commencement du bal: elle se souvint alors des mystérieuses paroles prononcées par Jérôme; et, puisque le plaisir de la danse lui manquait, elle voulut du moins le remplacer par celui de la curiosité satisfaite.

— Qu'est-ce que vous racontiez donc en entrant,

Jérôme? dit-elle à son danseur. Vous parliez d'une nouvelle?... Il faut vraiment qu'on soit bien malhonnête ici pour ne pas vous avoir laissé vous expliquer. Confiez-moi donc la chose... ce n'est pas moi qui serai assez mal apprise pour vous couper la parole par la moitié, allez.

— Oh! mon Dieu, la Marichoux, ça n'était pas une nouvelle de conséquence, répondit le gros garçon, qui voulait se faire prier.

— Pourquoi donc alors aviez-vous si grande envie de la dire? Pour attraper le monde, peut-être?.. C'est joli, une mauvaise farce comme ça! Et un jour de noce, encore! On a bien fait de vous fermer la bouche; c'est vous l'attrapé; tant mieux!

— On ne m'a rien fermé du tout! et si je n'ai pas parlé, c'est que je ne l'ai pas voulu; la preuve, c'est que je vas tout vous dire maintenant, parce que ça me convient. Mais vous êtes si « méfianceuse » que vous ne me croirez pas. Vous êtes toutes comme ça, vous autres filles : le grand saint Chrysostôme viendrait vous dire...

— Allons, pas tant de paroles. Vous voyez bien qu'on nous cherche pour la dernière bourrée : dépêchez-vous, sinon je retourne à la danse et je vous laisse encore votre nouvelle dans le gosier.

— Eh bien! la Marichoux, comme j'étais en retard ce soir, pour cause de toilette, j'ai voulu abréger la course en prenant le chemin des Chênes... Devinez ce que j'ai vu?

— Tiens! comme c'est malin : vous avez vu les arbres qui le bordent et qui commencent à bourgeonner; et puis, peut-être bien quelque écureuil en retard aussi qui rentrait dans son nid, et quelque chouette en avance qui sortait du sien.

— Oh! çà se trouve tous les jours, çà; tandis que ce que j'ai vu...

— Se montre toutes les nuits? Alors c'est la Maison du Roc, car elle est aussi facile à distinguer au clair de la lune qu'en plein soleil.

— Il ne faisait pas clair de lune, Marichoux; et pourtant... j'ai vu... Etes-vous peureuse?

— Moi? non certes, par exemple! riposta la jeune fille, un peu troublée malgré elle.

— Si vous n'êtes pas peureuse, vous le seriez devenue ce soir en passant devant la Maison du Roc. Il y avait, vrai comme je m'appelle Jérôme, il y avait de la lumière!

— Allons donc! vous aurez pris pour une lueur de lampe quelque ver luisant qui se promenait sur les volets.

— Ne vous moquez pas, Marichoux. Les volets étaient entr'ouverts, ce qui n'arrive jamais, comme vous savez. On entendait même du bruit dans les chambres; et comme je suis plus brave qu'une fille, moi, je me suis approché d'une fenêtre, ce que vous n'auriez pas osé faire, sans doute, et j'ai vu...

— Mais dites donc vite, s'écria Marichoux,

dont la curiosité était maintenant si fort excitée qu'elle négligea de protester contre cette accusation de poltronnerie.

— J'ai vu... dans la cuisine... sur un tas de foin... au coin de la cheminée... j'ai vu quelque chose de noir et blanc qui se remuait, qui se remuait... et qui avait d'abord... une barbe...

— Une barbe?

— Et... des cornes...

— Des cornes?...

— Alors je me suis rappelé qu'on m'attendait ici, et je n'ai pas voulu en examiner davantage; aussitôt j'ai pris mes jambes à mon cou, et je suis arrivé en moins de rien.

— Etes-vous bien sûr d'avoir couru comme ça parce qu'on vous attendait, Jérôme?... M'est avis que la peur y était pour quelque chose. Avouez-le.

— Dame!... quand ça serait?... il est bien permis à un bon chrétien de fuir le diable et les revenants.

— Oh! les revenants! le maître d'école dit qu'il n'y faut pas croire. Quant au diable, c'est différent... Mais êtes-vous certain que c'était le diable?

— Certain comme je vous vois. A preuve, c'est qu'il a tiré la langue!

— Oh! s'il a tiré la langue...

— Mais arrivez donc, vous autres, s'écrièrent les mariés; voici la dernière bourrée, et il n'est permis à personne de se reposer.

Quelques instants plus tard, Pierre et Madeleine reconduisaient leur invités. Le chien de garde, mis en belle humeur par quelques reliefs du festin, se prit à gambader autour de sa nouvelle maîtresse. et dans ses transports maladroits, posa ses grosses pattes humides sur le bas de sa robe.

— Oh! la vilaine bête! s'écria la jeune femme.

Et la petite main où l'anneau nuptial scintillait se leva impatiente et retomba sur le museau du bon animal, qui s'éloigna confus.

— C'est égal, marmottait Jérôme à l'oreille de Marichoux, c'est pas pour dire... mais elle a appelé son chien « vilaine bête » la première fois qu'il venait au-devant d'elle; elle lui a appliqué une tape la première fois qu'il voulait lui lécher la main... ça ne lui portera pas bonheur!

Sans se placer au même point de vue que Jérôme pour juger la chose, ne pourrait-on pas dire que Madeleine venait de donner là un regrettable échantillon de son caractère?

Or, comme il est évident que nos qualités, bonnes et mauvaises, exercent une influence énorme sur notre destinée, la jeune femme qui attachait tant de prix à la fraîcheur d'une robe et si peu à l'attachement d'un animal, avait-elle toutes les qualités qui contribuent à rendre la vie heureuse?

Nous le verrons plus tard.

—



Venez à Lignol! (page 28)

CHAPITRE II

LA MAISON DU ROC

Le lendemain, le soleil se levait à peine, que déjà le village s'éveillait; les portes des chaumières s'ouvraient toutes; on voyait les ménagères vaquer avec empressement aux travaux du matin, les pères de famille prendre avec précipitation leur premier repas avant de se rendre au travail; et les enfants, à demi vêtus, s'agiter, encore un peu ensommeillés, l'un se trompant de blouse, l'autre

cherchant ses sabots, et tous réclamant leur déjeuner.

Les troupeaux quittaient les étables, les rues étroites s'emplissaient de bruit; et, la fontaine qui décorait la place de Lignol était entourée déjà d'un cercle de jeunes filles et de femmes plus pressées d'y venir que de retourner chez elles.

On oubliait d'emporter les seaux pleins, de remplir les cruches vides; et vraiment c'était presque excusable : on avait tant à se dire ce jour-là! Les moindres incidents de la veille furent rappelés, commentés, augmentés et embellis au gré des chroniqueurs; on n'oublia ni un ruban de Madeleine, ni un plat du repas de noce; et lorsqu'enfin ce sujet fut épuisé, Catherine, la voisine de Jeannette, intrigua fort l'auditoire avec le récit de cette mystérieuse rencontre d'une voiture que personne n'avait vue.

Ce fut bien autre chose quand Marichoux survenant, redit, — avec des commentaires de sa façon, — la découverte faite par Jérôme à la Maison du Roc! Pour le coup, quelques bonnes femmes se signèrent, et d'autres, légèrement sceptiques, firent remarquer que Jérôme avait passé par-là après dîner, ce qui avait bien pu lui troubler un peu la vue...

Néanmoins, tous les regards se portèrent en même temps vers la Maison du Roc, dont il était

facile d'apercevoir de là la toiture de chaume et les murs lézardés.

La *Maison du Roc* avait reçu ce nom d'un bloc énorme de granit auquel on l'avait appuyée comme pour l'abriter contre les vents froids qui soufflaient de ce côté. Un jardinet s'étendait devant elle et descendait jusqu'à une petite rivière qui coulait bruyamment au-dessous. La fonte des neiges ou les pluies d'hiver changeaient parfois cette rivière en torrent; ses eaux devenaient furieuses alors; elles montaient rapidement, dévastant le rivage, entraînant les terres, les plantes, les arbres même; et, le pauvre jardin avait été plus d'une fois ravagé par elles, lorsque, dans leur folle colère, elles s'avançaient jusqu'au seuil de la maison.

Cette demeure, si souvent menacée d'inondation, était donc une habitation peu désirable; aussi ses propriétaires, ne pouvant ni la vendre ni la louer. avaient fini par la déserter.

Chaque année, la solitude et l'abandon y marquaient des traces de plus en plus visibles. Par la toiture percée, la pluie pénétrait à l'intérieur; les murailles humides se couvraient d'une mousse verdâtre; les boiseries pourries se fendaient en craquant; les petits mauvais sujets du pays avaient disloqué les volets sous la grêle de pierres qu'ils avaient pris l'habitude d'y lancer en passant par-là; et les vitres des fenêtres n'existaient plus que par fragments. La porte, enfin, se détachait des

gonds rouillés ; les ronces envahissaient le seuil qu'avaient autrefois franchi tant de joyeux visiteurs... C'était lamentable à voir !...

A l'angle d'une cheminée, cependant, une hirondelle avait construit son nid ; au faîte du toit fleurissait une touffe d'iris ; et, dans les crevasses des vieux murs, quelques giroflées ouvraient leurs corolles d'or pleines de parfums.

C'était tout ce qui restait de vie à ce squelette !

Le jardin offrait le même spectacle de ruine et de dévastation. Il eut été difficile d'y reconnaître la place occupée autrefois par les allées ; et la terre végétale elle-même semblait en avoir disparu, tant les eaux y avaient apporté de sable et de galets que personne n'avait pris soin de rejeter.

Depuis quelque jours, cependant, le bruit de la scie et du rabot avait retenti dans la vieille masure ; on y entendait les coups de marteau du charpentier ; le serrurier y avait passé quelques heures ; et le vitrier s'y était rendu avec une charge de verres sur sa hotte. Elle était donc redevenue à peu près habitable, mais c'était tout ; et le même aspect de désolation frappait toujours l'œil des passants.

Ces réparations avaient fortement excité la curiosité des paysans, qui interrogèrent les ouvriers ; mais ceux-ci en ignoraient le but : le garde champêtre, en les dirigeant, n'avait pas

point d'explications à ses ordres, et personne ne se fut avisé de lui en demander; car, selon l'expression du menuisier, c'était un vieux « dur à cuire » qui n'aimait pas les questionneurs.

Les préparatifs et les fêtes du mariage de Pierre avaient alors si bien attiré l'attention générale, qu'elle s'était détournée de la Maison du Roc, et l'on avait fini par n'y plus penser, lorsque l'intérêt des curieux fut réveillé brusquement par le récit des deux femmes.

A l'instant donc où tous les regards se tournèrent à la fois vers la pauvre masure, la même exlamation sortit de toutes les bouches.

— Tiens! elle est habitée!

En effet, un mince filet de fumée s'échappait de la cheminée ; et, par les fenêtres ouvertes, le soleil pénétrait comme un visiteur attendu depuis trop longtemps, et qu'on est heureux de recevoir. La porte roula bientôt sur ses gonds renouvelés, et la curiosité féminine parvint à son paroxysme, car elle allait être satisfaite.

Deux enfants, un garçon et une fille, sortirent d'abord en sautillant comme deux faons, charmés de s'ébattre en plein soleil; puis, l'on vit paraître une femme qui portait dans ses bras un autre enfant, trop jeune pour marcher. Elle referma la porte derrière elle, et prit avec ses compagnons le chemin des Chênes, qui conduisait au village. En ce moment, une forme indécise et cornue parut

à l'une des fenêtres, qu'elle sembla vouloir fran-chir pour s'élancer au-dehors. La femme se tourna, s'arrêta, fit un geste accompagné sans doute d'une injonction que la distance empêchait d'entendre, et l'apparition s'évanouit docilement.

Marichoux se souvint alors du diable entrevu par Jérôme, et pensa qu'il venait de céder à la vertu de quelques gouttes d'eau bénite.

Cependant, malgré le fardeau porté par la mère, le petit groupe avançait vite ; il déboucha bientôt sur la place de la fontaine, et l'on eût entendu alors une mouche voler parmi les femmes si bruyantes tout-à-l'heure, et maintenant absorbées par une ardente curiosité. . . . .

Madame Armand, — que nous appellerons tout de suite par son nom, — passait alors devant elles : c'était une femme jeune et belle encore, malgré les traces de souffrances et de chagrins qu'offrait son visage. Elle portait un costume de veuve d'une simplicité presque indigente, et ses enfants étaient vêtus de noir...

Elle salua poliment les curieux, dont le regard fixe et hardi la fit rougir un peu, et Clémentine l'imita ; mais son frère passa fièrement ; et quand a veuve lui en fit doucement le reproche, il répondit :

— Oh ! mère, y pensez-vous ! n'est-ce pas à ces paysannes de nous prévenir ?

— C'est nous qui sommes les derniers venus

mon André, reprit la mère; nous n'aurons droit à un peu de bienveillance qu'en la méritant par nos égards pour chacun.

— Mais, maman, ces femmes sont des paysannes ignorantes et même grossières, puisqu'elles nous regardent comme si elles nous payaient pour nous laisser voir. Tandis que vous, vous êtes une dame, quoique nous soyons pauvres; vous êtes instruite et bien élevée, je ne vois donc pas pourquoi...

— Raison de plus pour donner le bon exemple, mon ami. Quelle différence y aurait-il donc entre les gens bien élevés et ceux qui ne le sont pas, si les uns se conduisaient comme les autres? Pour nous, qui avons reçu le bienfait d'une bonne éducation, c'est un devoir d'en faire sentir le charme à ceux qui en sont privés, afin de les attirer ainsi vers de meilleures habitudes.

— Je vous remercie de la leçon, maman; et, pour vous prouver que je la comprends, je saluerai au retour.

Mais quand la mère et les enfants repassèrent devant la fontaine, la place était déserte, car plus d'une heure s'était écoulée.

La petite famille avait d'abord assisté pieusement à la messe; sa première visite ne devait-elle pas être pour le bon Dieu? La seconde avait été pour le curé, un digne et vieux prêtre.

Madame Armand avait une lettre de recomman-

dation à lui remettre ; et, comme elle vit son vieux cheval harnaché déjà devant la porte du presbytère, elle en conclut naturellement qu'il ne serait pas chez lui dans la journée, et se présenta malgré l'heure matinale.

L'accueil qu'elle en reçut fut sans doute bien paternel ; car, si elle était entrée chez lui les joues humides de larmes et le front baissé, elle en sortit avec une physionomie rassérénée. Que lui avait-il dit? Il lui avait parlé de Dieu, sans doute, qui a des consolations et des baumes pour toutes les douleurs... et la pauvre femme avait repris espérance dans Celui qui n'abandonne jamais la veuve et l'orphelin... Plus qu'à personne, il lui fallait son secours, car tous les appuis terrestres lui manquaient l'un après l'autre.

Riche et orpheline, madame Armand épousait, à vingt ans, un jeune homme déjà possédé du désir d'arriver à une immense fortune ; pour y parvenir plus vite, il avait engagé son patrimoine et celui de sa femme dans des spéculations pleines de promesses. Mais un mauvais sort acharné le fit échouer partout. Il ne se découragea pas, cependant, et lutta contre lui : ce fut en vain.

Peu à peu, le luxe dont il avait entouré sa jeune femme disparut ; sa maison, souvent ouverte pour des fêtes, se ferma ; les frivoles amis des temps heureux s'éloignèrent devant l'infortune, et le jour même où naquit son troisième enfant, — la

petite Pauline, — une faillite enlevait à monsieur Armand sa dernière espérance.

Un de ses parents établi, à Rio-de-Janeiro, y avait fait fortune; le jeune père de famille lui écrivit pour lui exposer sa détresse et solliciter un emploi dans son importante maison de commerce; la réponse favorable ne se fit pas attendre, et le voyageur partit, promettant à sa famille de l'appeler auprès de lui dès qu'il aurait assis pour elles les bases d'un meilleur avenir.

Le *Condor,* qui l'emportait, ne toucha point au but de son voyage; on apprit vaguement qu'il avait péri corps et biens; et madame Armand, après une anxieuse attente de quelques mois, dut renoncer à recevoir des nouvelles de son mari et prit son deuil, n'espérant plus le revoir en ce monde. .

La misère, cependant, frappait à sa porte, plus inexorable chaque jour. Ses enfants s'étiolaient dans la rue étroite et sombre qu'elle habitait à Paris, au fond d'une cour humide; et, malgré un travail assidu, la pauvre mère ne pouvait leur épargner des privations croissantes. Quand elle aurait vendu les dernières épaves qui lui restaient de son ancien luxe, une heure viendrait où ses enfants auraient faim peut-être!...

Cette heure ne devait pas sonner.

Un de ces trains de plaisir, qui amènent chaque année tant de provinciaux à Paris, déposa un

matin, sur le quai de la gare d'Orléans, un colosse à l'air un peu rude, mais au bon sourire. Il s'appelait Samson; et, — comme pour justifier ce nom célèbre, — il eût été capable d'enlever les portes de Gaza sur ses robustes épaules.

Samson était un ancien soldat, blessé grièvement un jour avec monsieur Armand, dans un déraillement de chemin de fer. On les avait transportés tous deux au prochain village, où ils avaient occupé la même chambre d'auberge pendant quelques semaines; l'analogie de leur situation les avait liés, malgré les différences de rang.

Monsieur Armand n'avait pas tardé à découvrir chez son compagnon d'infortune, une originalité d'esprit, une rectitude de jugement, et une délicatesse de cœur qui l'avaient charmé; aussi, bien qu'il fût promptement remis de son accident, ne voulut-il pas quitter Samsom avant la guérison complète de celui-ci, lui prodiguant des soins fraternels dont le cuirassier garda toujours une reconnaissance profonde.

Cette reconnaissance s'accrut à la suite d'un nouveau bienfait : dans leurs nuits d'insomnie, qu'ils remplissaient par des conversations de toutes sortes, le soldat en retraite avait confié à monsieur Armand son embarras pour se caser dans la vie civile, et son besoin de trouver un gagne-pain; le jeune homme ne promit rien, mais il agit en secret; et, pour présent de convalescence, le blessé

reçut une commission de garde-champêtre, obtenue par son généreux concours.

Quelques années avaient passé, mais l'obligé, — qui avait à peu près perdu de vue son bienfaiteur, — ne l'avait pas oublié cependant. Aussi, arrivait-il à Paris dans le but seul de le remercier une fois de plus, et de lui offrir quelques spécimens de l'excellent beurre et des beaux fruits de Lignol.

A son ancien hôtel, il apprit ses désastres, sa mort probable, et la nouvelle adresse de madame Armand. Il s'y rendit aussitôt; et la pauvre femme, touchée de la reconnaissance et de l'émotion de ce brave cœur, lui laissa voir toute l'étendue de sa détresse.

— Corne de bœuf, Madame! dit Samson en mordant sa moustache pour ne pas pleurer, ça ne peut pas durer comme ça! Voilà des enfants qui sont malades à force de respirer un mauvais air; vous n'êtes pas forte, et vous vous tuez au travail; tout est hors de prix dans cette grande ville si tapageuse, et vous n'arriverez jamais à joindre les deux bouts. Venez à Lignol! vous y travaillerez tout de même; mais vous n'y paierez pas le beurre deux francs la livre, et vous y serez logée presque pour rien, c'est moi qui m'en charge! Et puis, les petits y gagneront la santé, et il y a là-bas un maître d'école assez savant pour leur en apprendre long : c'est moi qui vous le dis!

Madame Armand réfléchit à cette proposition

et la soumit à une vieille religieuse qu'elle visitait parfois ; celle-ci lui conseilla de l'accepter et lui promit de placer, à Paris, les aquarelles qu'elle continuerait de peindre à la campagne, avec les modèles charmants fournis par la nature.

De plus, il se trouva qu'elle avait un peu connu le curé de Lignol. Elle lui écrivit pour lui recommander la jeune mère, et voilà comment, — grâce à Samson le garde, et à madame Dosithée la religieuse, — la famille Armand s'installait dans la Maison du Roc, le soir même où Pierre ouvrait triomphalement à sa jeune femme les portes de la *Châtaigneraie*.



Un paon faisait la roue (page 36)

CHAPITRE III

PREMIER POINT NOIR

Quelques semaines plus tard, le printemps étalait toutes ses splendeurs : la nature se parait de tous ses charmes, et l'âme affligée de madame Armand éprouvait un apaisement inespéré dans la contemplation des merveilles écloses sous la main de Dieu.

Ses enfants, — qui n'avaient jamais vu que les arbres des Tuileries et les pelouses du Luxem-

bourg, — s'émerveillaient plus qu'elle encore ; et, sous l'influence de l'air balsamique des champs, leur santé se raffermissait de jour en jour.

Ils étaient si heureux de cueillir des violettes le long des haies, d'entendre les oiseaux chanter sur les branches, et de voir les papillons voltiger de fleur en fleur, qu'ils avaient grand'peine à rester au logis. Leur mère, cependant, ne pouvait pas les promener autant qu'ils l'eussent désiré, car son travail la retenait chez elle : elle venait de recevoir de Paris une commande importante, et ses pinceaux actifs avaient peu de repos.

Néanmoins, les courses champêtres étaient fréquentes pour Clémentine et pour André, grâce au brave Samson, qui les emmenait dans ses tournées de garde. C'était touchant de voir le digne homme, avec sa moustache grise et son baudrier jaune, parcourir les sentiers, surveillant d'un œil affectueux les deux enfants qui bondissaient autour de lui; parfois même, il emportait Pauline, qui commençait enfin à marcher : dans ce cas, cette bande joyeuse s'augmentait encore d'un nouveau personnage, la nourrice de la petite fille. Ce n'était vraiment pas une nourrice comme une autre, avec ses cornes blanches et sa longue barbe!... On la nommmait *Pervenche*. Pourquoi? Je l'ignore. Mais il eût été difficile de trouver une chèvre plus charmante, plus intelligente et plus affectueuse; car enfin, il faut le dire, Pervenche

était une chèvre! Jérôme fut très confus lorsqu'il fit sa connaissance, et Marichoux se moqua longtemps de lui à son sujet, comme si elle-même ne l'avait pas un instant prise pour le diable.

Pervenche causait bien quelques ennuis au garde; car, — comme toutes ses pareilles, — elle paraissait peu pénétrée du respect de la propriété; aussi avait-il beaucoup de peine à l'éloigner des jeunes pousses de la vigne et des rameaux naissant aux arbrisseaux de clôture; heureusement *Pataud* l'aidait à prévenir ces écarts compromettants.

C'était un vrai chien de garde-champêtre, de race modeste, mais presque beau, tant il était propre et soigné. Caressant pour son maître seul, toujours aux aguets et l'oreille tendue, il avait un flair particulier pour dépister les maraudeurs les plus malins, et bien des procès-verbaux qui firent honneur à Samson n'auraient jamais été dressés sans la participation de ce chien.

Aussi, Pataud avait-il de nombreux ennemis dont la rancune avait failli déjà lui être fatale.

Un soir, un braconnier l'avait guetté au passage pour lui tirer un coup de fusil; mal lui en prit, car le brave animal, tout blessé qu'il fût, s'élança dans l'ombre à sa poursuite, le saisit dans ses crocs vigoureux, et son maître put arriver à temps pour constater le flagrant délit, que l'on punit sévèrement.

Une autre fois, un misérable, qu'il avait fait surprendre volant des pommes de terre dans un champ, parvint à se saisir du chien ; il lui lia les quatre pattes et le jeta dans la rivière. La vigueur de Pataud triompha de cette nouvelle attaque ; des efforts désespérés le débarrassèrent de ses liens ; et comme il nageait bien, il put gagner la rive assez vite pour rattraper son ennemi, et lui infliger lui-même la correction qu'il avait méritée.

Plus tard, on eut l'adresse de s'en emparer de nouveau ; on le jeta garrotté dans le fond d'une charrette, sous un tas de paille ; et, l'ayant fait voyager de nuit, on l'abandonna dans les rues d'une grande ville fort éloignée de Lignol. Un enfant y fût resté perdu ; un homme même, sans le secours de la parole, n'eût pas su retourner chez lui ; mais les animaux sont pourvus d'un mystérieux instinct, dont la profondeur n'est pas sondée encore... Deux jours après son enlèvement, Pataud grattait à la porte de son maître, qui n'espérait plus le revoir !

Ces diverses aventures avaient fait du bruit dans le village, et l'on n'osait plus s'attaquer à lui ; on commença même à lui faire un peu la cour ; et l'animal, — qui n'y entendait pas malice, — flatté des caresses auxquelles on ne l'avait pas habitué, se montrait bon prince et acceptait parfois sans défiance un morceau de galette d'un petit polisson qui méditait un mauvais coup.

Samson riait dans sa barbe ; et, quand il se trouvait seul avec le chien, il se prenait à lui faire des discours philosophiques pour le mettre en garde contre la duplicité humaine. Cette habitude de parler à Pataud était invétérée chez lui ; et vraiment, à force de l'écouter, l'animal en était venu, je crois, à le comprendre ; c'était un regard presque humain qu'il fixait sur son maître, et il avait des manières de remuer la queue, d'agiter la tête, de donner des coups de pattes, qui valaient une réponse. L'affection réciproque, unissant ces deux êtres, faisait passer une partie de l'intelligence de l'homme dans le cerveau du chien ; et celui-ci avait presque un langage pour la manifester.

Samson dut s'en féliciter plus tard.

Un beau matin, Clémentine et son frère étaient partis avec lui pour une longue promenade; ils s'étaient parés de couronnes de pâquerettes et de primevères, et leurs petites mains retenaient avec peine des gerbes énormes de stellaires, de géraniums, de myosotis, de boutons d'or, d'aubépine, d'orchis et de toutes les fleurs charmantes qui s'épanouissaient alors.

Ils avaient découvert quelques nids, auxquels ils s'étaient bien gardés de toucher; ils avaient admiré la curieuse activité d'une fourmilière, dont Samson leur expliquait les mœurs en marchant; et ils revenaient enchantés de leur course champêtre, lorsqu'en passant devant la *Châtaigneraie*, ils

aperçurent la belle Madeleine devant sa porte.

Elle les regardait venir et fit quelques pas à leur rencontre. Malgré l'heure matinale encore, elle était coquettement vêtue, et Samson se demanda si c'était avec cette robe si fraîche, et ces mignonnes chaussures, qu'elle passait la revue de sa basse-cour.

— Bonjour, mes jolis enfants, s'écria-t-elle en abordant le frère et la sœur; bonjour, monsieur Samson. D'où venez-vous donc comme ça tous les trois?...

— Nous venons de voir les champs de lin qui commencent à fleurir, et les colzas, qui sont déjà tout jaunes, madame Pierre, répondit le garde; ça promet de belles récoltes, et pour peu que le reste se comporte de même, ce sera une bonne année que celle-ci.

— Comment, monsieur Samson, c'est pour faire voir à ces pauvres petits de vilaines fleurs qui ne sentent rien, que vous les avez fait lever si tôt? Ah! j'ai ici bien autre chose à leur montrer! Entrez donc, mes mignons, et jetez les affreux bouquets que vous avez à la main; je vais vous en cueillir de beaux, moi, je vous le promets.

Clémentine trouvait avec raison que les fleurs délicates cueillies dans la campagne valaient bien les grosses pivoines et les tulipes raides qu'elle apercevait dans le jardin de la ferme; aussi garda-t-elle sa précieuse moisson, tout en suivant

la jeune femme. On eut bientôt fait le tour du parterre, où il y avait, en réalité, fort peu de fleurs; les enfants allaient se retirer, quand leur attention fut éveillée par les bruits nombreux qui s'échappaient de la basse-cour; à travers la claire-voie qui la séparait de l'autre cour, ils entrevirent des formes charmantes, des couleurs inconnues, et ils supplièrent Madeleine de les y laisser entrer.

— Ah! mon Dieu, mes chéris, qu'est-ce que vous iriez faire au millieu de toutes ces bêtes? ça crie à vous casser la tête, et c'est sale à faire peur. Cependant, si vous y tenez, passez-vous en la fantaisie; je ne veux rien vous refuser, la première fois que vous entrez chez moi.

Elle ouvrit donc la porte, et les enfants se trouvèrent au milieu d'un monde tout nouveau pour eux, et qui leur semblait éclos sous la baguette d'une fée.

Un paon faisait la roue, étalant les saphirs et les émeraudes de sa queue splendide; des coqs de toutes les espèces, des poules de toutes sortes chantaient, gloussaient, confondant leurs cris différents et leurs plumages variés; dans une petite mare creusée plus loin, des canards nageaient en foule, et Clémentine se récriait d'admiration, devant la coquette parure à la fois veloutée et soyeuse dont la nature les avait revêtus; quelques pintades, un peu grandes dames, formaient bande à part; un groupe de dindons se pavanaient en

gloussant, et des oies nombreuses se massaient près de la porte, attendant le petit pâtre qui devait les emmener dans les champs.

Un pigeonnier, à plusieurs étages, s'élevait au fond de la cour; il en sortait et il y entrait incessamment des pigeons qui voltigeaient sur les toits, sur les murs, un peu partout. Les uns étaient d'un blanc de neige; d'autres, d'un gris sombre; d'autres, mêlaient, dans leur plumage, les teintes les plus différentes; André en remarqua même un d'un azur glacé de noir, et prétendit que c'était bien certainement « l'oiseau bleu couleur du temps » des contes de fées.

— Mon Dieu! que tout cela est joli, Madame, s'écriaient avec ravissement le frère et la sœur; et que vous êtes heureuse de posséder ces charmants animaux! Certainement, vous devez passer toute la journée à les soigner, à les caresser, à les faire boire et manger?

— Ah! bien sûr que non, protesta la fermière avec une moue dédaigneuse; c'est l'affaire des filles de basse-cour, et je ne mets jamais les pieds parmi toute cette volaille.

— Mais alors, pourquoi l'avoir, si vous n'en jouissez pas? objecta la petite fille.

— Eh! pour faire de l'argent, donc! ça se vend bien par le temps qui court, et au bout de l'année ça fait une jolie rente. Avec le produit de tous ces plumages, il y a de quoi payer plus d'une robe de

soie, allez! Et puis c'est très commode d'avoir toujours sous la main quelque chose à mettre à la broche. Une oie bien grasse, un canard bien tendre, ce n'est pas à dédaigner. Tenez, voilà là-bas trois pigeons rosés auxquels on va tordre le cou; je vous invite à venir demain goûter d'un pâté où ils entreront.

— Merci, Madame, je n'aime les pigeons qu'en vie, répondit la petite fille en retenant ses larmes avec peine.

— Qu'avez-vous donc, ma petite? s'écria la fermière qui s'en aperçut.

Cette question fit éclater les sanglots de l'enfant. Elle affirma qu'il fallait avoir le cœur bien dur, pour séparer les uns des autres tant de jolis animaux qui ne demandaient qu'à rester ensemble, et pour leur ôter la vie quand ils semblaient si heureux d'en jouir.

— J'aimerais mieux manger de l'herbe, ajouta-t-elle, que de toucher à une pauvre bête que j'aurais vue si jolie et si vivante.

La fermière, — un peu blessée, — ne savait trop que répondre, et Samson jouissait malicieusement de son embarras, quand le bon curé, qui faisait une quête pour les pauvres, survint fort à propos. Il se fit expliquer la cause des larmes de la petite fille, et se tournant vers elle avec douceur :

— Ma chère enfant, lui dit-il, votre pitié pour les animaux est l'indice d'un bon cœur; mais nous

ne devons pas laisser notre sensibilité s'exagérer comme vous le faites en ce moment. Le bon Dieu permet à l'homme de faire travailler les animaux et de se nourrir de leur chair. Seulement, il nous faut user discrètement de cette permission, et ne jamais faire souffrir inutilement ces créatures inférieures. Ainsi, madame Madeleine n'est point une méchante femme, parce qu'elle envoie au marché les produits de sa basse-cour et les sert sur sa table; mais elle aurait tort de permettre qu'on employât pour les engraisser certains moyens cruels en usage dans quelques fermes; elle serait coupable si elle les laissait manquer de nourriture, et mériterait tous les reproches que vous étiez en train de lui faire, si ces pauvres bêtes étaient privées de soins par suite de sa négligence, ou devenaient malades pas sa faute.

— Tout cela ne tardera pas à arriver, retiens ça, mon vieux, grommela Samson, en se penchant vers Pataud; quand une fermière a des robes roses et des bas blancs à neuf heures du matin, et qu'elle se fie à ses servantes pour faire la besogne, sans les surveiller, tout va mal; tu m'en donneras des nouvelles, c'est moi qui te le dis!

Pataud fit un clignement d'yeux, destiné sans doute à prouver qu'il partageait l'avis de son maître.

Le vieux prêtre remarqua seulement alors sa présence.

— Comment, Samson, s'écria-t-il, vous laissez cet animal entrer ici?

— Oh! ne craignez rien, monsieur le curé; il n'y a pas de danger qu'il y fasse du mal, c'est moi qui vous le dis! Pataud est trop bien élevé pour toucher une aile ou une crête sans ma permission. Les bêtes à qui l'on parle, ça devient quasiment comme des chrétiens, sauf que ça n'a pas d'âme. Ça vous devine, ça vous obéit, et même ça vous répond quand on sait les comprendre.

En ce moment, des hurlements plaintifs et sauvages à la fois s'élevèrent de la cour d'entrée.

— Allons! s'écria la fermière impatiente, voilà encore cet affreux Turco qui fait des siennes! Vous devriez bien m'apprendre votre secret, pour que je l'emploie à le rendre obéissant, monsieur Samson; car je n'ai jamais vu bête plus détestable que ce chien de garde.

— Tant mieux, Madame; il effraiera les malfaiteurs.

— Oh! s'il ne se montrait méchant qu'avec les étrangers, tout serait pour le mieux, répliqua naïvement la jeune femme; mais, avec nous-mêmes, il devient tous les jours plus hargneux; quand nous avons pris la ferme, c'était une bonne bête pour nous, caressante même à nous ennuyer; il a fallu le battre pour lui faire perdre cette mauvaise habitude; mais en la perdant, il a pris celle de grogner toujours; les corrections n'y font rien;

plus on lui en donne, plus il devient mauvais. C'est à n'y rien comprendre, et nous sommes obligés de le maintenir à l'attache toute la journée.

— Hélas! mon enfant, dit le vieux prêtre avec un sourire attristé, les bêtes ne seraient-elles pas un peu comme les gens?... la douceur et les bons procédés n'auraient-ils pas plus d'influence sur elles que la rigueur et les corrections?...

La jeune femme rougit et ne répondit pas ; mais elle lança au pauvre Turco un regard où il était facile de lire qu'elle ne lui pardonnerait pas volontiers de lui avoir attiré cette petite leçon.

Monsieur Villard s'aperçut de son mécontentement et voulut détourner la conversation.

— Où donc est votre mari? demanda-t-il; je désirerais le voir.

— Ne m'en parlez pas, monsieur le curé! Il est parti avant le jour pour aller chercher le marchand de cuirs, à propos d'une de nos vaches qui a péri bien bêtement hier : on l'avait oubliée près d'un champ de luzerne, et elle en a tant mangé, qu'elle est morte le soir, enflée comme il n'est pas possible! Ces domestiques! ça ne pense à rien! Il faudrait toujours être là pour les surveiller, sans quoi on est certain qu'il arrive quelque avarie. Je vous assure que ça nous a fait un joli retour de la fête de Jumeil, où nous avions dansé toute la journée!

— Tu entends, Pataud, murmura le garde; la

femme entraînera le mari ; et pendant qu'elle abandonnera la basse-cour et la maison à la négligence des servantes, il laissera la clavelée, l'épizootie et autres taquineries de ce genre ravager ses étables : c'est moi qui te le dis!

Pataud répondit par un long bâillement : il sentait l'air de cette maison malsain aux animaux, sans doute, car il lui tardait d'en sortir.

— Allons, mes enfants, il faut retourner chez votre maman, fit Samson, qui devina le désir de son chien. Saluez monsieur le curé ; dites adieu à madame Pierre, et partons.

Mais, au moment où la fermière se penchait pour embrasser Clémentine, elle se redressa rouge de colère et s'élança à la poursuite d'une chatte qui s'enfuyait emportant un oiseau.

— Oh! la scélérate! s'écriait-elle, c'est le septième qu'elle me croque depuis un mois! Je n'aurai bientôt plus rien dans ma volière!

Clémentine voulut voir cette volière. Tandis que les cages du village étaient suspendues aux fenêtres, et que les prisonniers emplumés jouissaient en chantant du beau soleil de mai, celle de Madeleine restait accrochée dans un coin sombre de la cuisine. Il n'en sortait ni chants ni gazouillements, car ses hôtes n'avaient aucune raison de se trouver bien en ce monde : le mouron désséché qui pendait sur leurs têtes ; l'eau trouble baignant à peine le fond de leur auge ; la rareté du grain

qu'ils avaient à becqueter, indiquaient assez le peu de sollicitude de leur maîtresse. En vérité, la chatte leur rendait service en abrégeant leur triste vie!

— Vous voyez, poursuivit Madeleine, il ne me reste plus que quelques serins et trois chardonnerets. Je ne sais comment s'y prend cette maudite bête pour faire ses coups. Encore si elle se contentait de croquer mes oiseaux! mais figurez-vous quelle vole tout ce qui est à sa portée, comme si, pour se nourrir, elle n'avait pas assez des souris qui trottent dans nos greniers!

— Pensez-vous qu'elle fût devenue voleuse si vous lui aviez donné une autre nourriture que ce gibier-là? demanda monsieur Villard.

— Certes oui, monsieur le curé, car ces bêtes-là ont tous les vices, c'est bien connu. La mienne est mauvaise mère, par-dessus le marché! Elle avait des chatons il y a quinze jours, et Pierre a voulu en garder un; mais voilà qu'au lieu de l'allaiter elle s'est mise à lui porter mes canaris, sans doute pour nous faire croire qu'elle est trop affamée pour le nourrir autrement. Demain il ira rejoindre ses frères au fond de l'eau, je vous en réponds!

— Oh! Madame, ne le faites pas mourir! donnez-le moi, je vous en prie! s'écria Clémentine en joignant ses petites mains.

— Eh! qu'en feriez-vous? les chats, ça n'est

bon qu'à mordre, à griffer, à voler, et c'est laid à faire horreur ; aussi, dès que les miens mettent le nez dans la maison, je sais bien qui est-ce qui leur en fait passer l'envie à coups de martinet.

Cette manière de les accueillir expliquait suffisamment les méfaits attribués par la fermière à ses chats ; s'ils jouaient si facilement des dents et des griffes, ne pouvait-on les croire en état de légitime défense?...

Quelques instants plus tard, les visiteurs quittaient la ferme, et la petite fille emportait le chaton, une affreuse petite créature maigre et sale, mais qu'elle trouvait charmante et qu'elle prit sur-le-champ la bizarre fantaisie d'appeler *Bouton-de-Rose.*

A l'entrée du chemin des Chênes, monsieur Villard prit la route qui menait au village ; mais il ne se sépara pas des enfants sans leur avoir fait promettre de venir le voir le lendemain.

— Puisque vous aimez les animaux, leur dit-il, je vous en montrerai quelques-uns. J'ai entre autres un vieux chat qui vous réconcilierait, je l'espère, avec la race féline, si les discours de madame Madeleine vous avaient influencés.



Il atteignit la chaînette de la cloche (page 49)

CHAPITRE IV

CE QU'ON APPRIT AU PRESBYTÈRE

Madame Armand conduisit elle-même ses enfants chez le digne curé. C'était un dimanche, et le village avait un air de fête. La veuve rencontra sur la place des groupes nombreux de paysans qui, cette fois, la saluèrent les premiers ; et, quelques jeunes mères la félicitèrent même sur les fraîches couleurs écloses, depuis son arrivée, aux joues de ses enfants.

Elle trouva monsieur Villard dans son jardin, qui dominait la rivière ; il venait de lire son bréviaire sous les arbres fleuris de son verger, et les pétales roses tombés des pommiers se mêlaient aux boucles d'argent de sa chevelure. Derrière lui, marchait un gros chat gris, un angora magnifique, dont la soyeuse fourrure avait des reflets d'acier.

— C'est un vieillard, dit le prêtre en le présentant aux visiteurs. *Mussoul*, a quatorze ans, un grand âge pour un individu de son espèce. Mais, tel que vous le voyez, il me rend encore bien des services, et les souris ont déserté ma maison depuis qu'il y est entré.

— Mais, monsieur le curé, objecta André, si les souris sont si rares chez vous, de quoi vit donc votre chat?

— De la pâtée que ma bonne sœur lui prépare elle-même. C'est un tort de croire que les chats fassent la guerre aux souris uniquement pour les croquer : ils les mangent plutôt par caprice, quand ils sont repus d'autre chose, ou par nécessité, alors qu'ils ont très faim. Aussi, est-il de l'intérêt des ménagères de ne pas les réduire à cette seule nourriture et de leur en donner une autre qui les maintienne forts, agiles et dispos pour la chasse. Mais on ne le croit pas généralement, et il règne encore, sur le compte des chats, des erreurs difficiles à déraciner. On vous dira, par exemple, qu'ils sont ingrats et incapables d'affection : n'en

croyez rien; Mussoul, et bien d'autres, sont là pour prouver le contraire : l'an dernier, une fluxion de poitrine me retint longtemps au lit; pendant six semaines, la pauvre bête ne quitta pas ma chambre, elle qui est pourtant d'un naturel assez promeneur; je voyais constamment ses grands yeux verts fixés sur moi, et c'est à peine si elle voulut accepter assez d'aliments pour ne pas mourir de faim; son chagrin la nourrissait.

— Cela ne m'étonne pas, monsieur le curé, dit madame Armand. J'ai connu un chat qui mourut de douleur après avoir perdu sa maîtresse.

— J'espère bien que Bouton-de-Rose m'aimera très fort aussi, interrompit Clémentine; et cependant, j'ai peur qu'il ne s'attache encore plus à notre maison qu'à moi-même; on dit que c'est ordinaire aux chats.

— Encore une erreur, ma petite amie. Ces pauvres bêtes ne s'attachent si passionnément aux lieux que quand l'affection de leurs maîtres leur manque; mais celle-ci les trouve toujours reconnaissants. Croyez-moi, les animaux sont généralement ce qu'on les fait, et il est rare qu'ils répondent aux bons procédés par de l'ingratitude.

Comme pour appuyer les paroles de son maître, Mussoul se frottait alors contre le bas de sa soutane, ronronnant, et faisant le gros dos.

— Tu as entendu qu'on parlait de toi, et cela te flatte, gros vaniteux, lui dit en riant monsieur

Villard. J'ai bien envie de raconter le tour que tu m'as joué l'autre jour.

— Oh! dites-nous cela, monsieur le curé!

— Eh bien! je vous avouerai d'abord que Mussoul est un peu gâté; ma sœur et moi, nous avons pris l'habitude de l'inviter à tous nos repas; c'est d'ailleurs un convive discret, et il attend avec patience ce qu'on veut bien lui donner. Nous dînons à six heures; et, comme à ce moment, je me promène ordinairement au bord de la rivière, ma vieille servante agite, pour me prévenir, une sonnette placée dans la cour. Mussoul répond lui-même exactement à cet appel : si occupé ou si endormi qu'il soit, dès qu'il l'entend, il s'étire avec vivacité, passe sa langue rose sur ses pattes blanches, comme pour se mettre en état de paraître plus convénablement, et il entre dans la salle à manger. L'autre semaine, je donnais l'hospitalité à un géomètre qui travaillait dans les environs; et, pour lui laisser le temps de rentrer sans trop de hâte, j'avais ordonné qu'on retardât le dîner. Le premier jour, à l'heure habituelle, Mussoul, n'entendant pas l'appel ordinaire, donna des signes d'inquiétude; l'inquiétude devint de l'impatience; et, pendant une heure, il parcourut en tous sens la salle à manger avec des miaulements significatifs. Le lendemain, j'étais à quelque distance de ma maison quand, à six heures, j'entends le petit carillon qui m'appelait habituellement chez moi.

Je rentre bien vite pour reprocher à Gertrude son manque de mémoire. Je la trouve protestant à ma sœur qu'elle n'a point sonné; nous avions tous entendu le bruit de la clochette, cependant! Le jour suivant, même aventure! nous étions tous trois au fond du jardin au moment du carillon, et il avait cessé avant que nous eussions eu le temps d'arriver dans la cour. Nous n'y trouvâmes que Mussoul se promenant d'un air digne.

— Oh! pour le coup, s'écria Gertrude en courroux, si ce n'est le diable, c'est quelque méchant gamin qui nous joue cette farce; mais je le guetterai demain, et je lui ferai sa leçon.

Le lendemain, en effet, un peu avant six heures, la bonne fille s'établissait à un poste d'observation; quand les six heures sonnèrent au clocher, que vit-elle?... Mussoul lui-même, Mussoul grimpant le long de la treille qui tapisse ma maison; il atteignit la chaînette de la cloche, glissa une patte dans l'anneau et se mit à l'agiter ainsi qu'il l'avait vu faire. Monsieur Mussoul ne voulait pas que son dîner fût retardé!

Les enfants rirent beaucoup de cette aventure, et mademoiselle Villard, qui survint en ce moment, confirma le récit de son frère.

— Mais, ajouta-t-elle, ce gros chat gâté ne doit pas absorber toute votre attention, et j'en réclame une partie pour nos jolies ouvrières, chez lesquelles je vais vous conduire.

— Tiens ! murmura Clémentine, on nous avait promis de nous montrer des animaux, et voilà qu'on veut nous faire voir des ouvrières !

André lui fit signe que ces observations à voix basse étaient peu convenables, et ils suivirent les grandes personnes qui descendaient alors une longue allée conduisant vers la rivière. Au bout de cette allée, s'élevait une petite construction de forme bizarre, entourée de fleurs odorantes.

— Si c'est là que logent les ouvrières, pensa la petite fille, elles n'ont guère de place pour se remuer.

Lorsqu'on fut à une faible distance de la maisonnette, monsieur Villard fit arrêter tout le monde.

— Eh bien ! mes jeunes amis, voyez-vous ces demoiselles à l'ouvrage? demanda-t-il aux enfants. Pas une seule d'entre elles ne se repose ; ce sera ainsi jusqu'au soleil couché, et c'est de même tous les jours. Aussi, y a-t-il de la besogne faite ici ! que pensez-vous de cette activité?

— Oh ! monsieur le curé ! vous vous moquez de nous, répondit André. Je ne vois personne dans cette petite maison.

— En effet, ces dames sont presque toutes dehors. Tenez, en voilà cinq ou six qui se précipitent à la fois sur cette touffe de thym.

— Mais ce sont de grosses mouches ! s'écria Clémentine en éclatant de rire. Comme vous nous avez bien attrapés, monsieur le curé !

—

— Du tout, mon enfant ; ces mouches-là sont bien des ouvrières, et de bonnes ouvrières, je vous assure. Je vais d'ailleurs vous le prouver. Tournons de ce côté, entrons dans le rucher par cette porte placée derrière, et je vous ferai admirer le travail de mes abeilles.

— Ah ! ce sont des abeilles ! quel bonheur ! j'en ai tant de fois entendu parler, et je n'en ai jamais vu ! Mais elles vont nous piquer.

— Si vous vous lanciez à l'étourdie au milieu d'elles ; si vous touchiez à leurs ruches, cela arriverait certainement ; mais, avec des précautions et de la discrétion, vous n'avez rien à craindre.

Le rucher, fermé de trois côtés seulement, présentait sur le quatrième une douzaine de ruches placées en avant ; derrière elles, à l'intérieur, un espace libre était réservé pour la circulation des personnes chargées de les soigner. Les abeilles entraient dans chaque ruche par une petite ouverture ménagée au-dehors ; elles n'y restaient pas longtemps, et Clémentine demanda ce que signifiaient ces allées et venues continuelles.

— Elles vont chercher le pollen des fleurs, c'est-à-dire cette jolie poussière diversement colorée que vous voyez sur les étamines à l'intérieur des corolles, répondit mademoiselle Villard. Tenez, en voilà une qui en a les pattes toutes chargées et qui rapporte ce précieux butin dans sa cellule, où elle doit le tranformer en cire ; le miel, à son tour,

se composera des sucs parfumés recueillis dans les nectaires. Mais voici une ruche de verre disposée exprès pour qu'on en puisse examiner l'intérieur; approchez-vous, mes enfants, et admirez.

— Oh! Mademoiselle, combien d'abeilles elle contient, et qu'elles sont agitées! qu'est-ce qu'elles ont donc à se remuer comme cela?

— Elles bâtissent leur demeure, car cette ruche est en construction. Seulement, au rebours de ce qui se fait chez nous, elles commencent leur maison par la toiture : avant de rien faire, elles se sont d'abord munies d'une grande quantité de propolis; c'est une sorte de liqueur, une substance rougeâtre qu'elles vont récolter, sur les bourgeons de certains arbres. Elles en ont enduit l'intérieur de la ruche, et c'est comme une espèce de colle pour fixer leurs travaux. Regardez bien : l'étage supérieur était à peine ébauché qu'elles ont travaillé au-dessous ; et toujours ainsi, elles ont commencé chaque rayon jusqu'à ce qu'elles aient atteint la base de la ruche. Voyez comme elles pétrissent la cire qui doit former les alvéoles; voyez ces alvéoles elles-mêmes avec leurs six faces régulières, comme elles sont merveilleusement construites!... Chaque rayon peut en contenir quelques mille; et, comme ces rayons sont assez nombreux, jugez de la quantité des cellules! Elles sont destinées à recueillir le miel et servent aussi de berceaux aux larves que la reine va mettre au monde.

— La reine ?

— Oui, mes enfants, vous êtes en face d'un royaume : ce peuple d'abeilles qui emplit la ruche obéit à une souveraine unique ; elle ne travaille pas comme les autres, mais elle dirige ses sujets, et sa principale mission est de donner naissance à d'autres abeilles, car elle est la seule mère dans la ruche. Ce n'est pas elle qui prendra soin de nourrir ses enfants, toutefois ; elle ne suffirait pas à cette tâche, car leur nombre arrive en une saison jusqu'à cinquante ou soixante mille ! Elle leur donne des nourrices dévouées qui leur préparent une bouillie d'abord faible et insipide, mais quelles rendent plus nourrissante à mesure que la jeune larve prend aussi plus de forces. Ces soins minutieux ne les empêchent pas de vaquer à leurs autres travaux : elles continuent de distiller le miel, d'entretenir la propreté de la ruche, de la défendre contre ses ennemis ; leur vie, enfin, offre un tel exemple de travail, que l'activité de l'abeille est devenue proverbiale. Elle est d'ailleurs admirablement organisée pour ces fonctions diverses : ses mandibules, ses pattes, son aiguillon sont des instruments parfaits appropriés au rôle qu'ils doivent remplir.

— Oh ! Mademoiselle, interrompit André, voyez donc la vilaine chose qui est là, dans un coin de la ruche. Qu'est-ce que cela peut bien être ?

— Cette « vilaine chose » répondit monsieur

Villard, vous fournira la preuve que les animaux n'obéissent pas seulement à un instinct machinal qui les pousse à faire toujours et sans variantes ce qu'ont fait leurs pareils. Ils sont doués en outre d'une intelligence qui les rend capables de réfléchir. L'autre jour, j'étais à cette même place surveillant le travail de la ruche, quand je vis s'y introduire une énorme chenille. Grand émoi parmi les abeilles! les travaux furent suspendus; on tint conseil et l'on organisa la résistance; un premier peloton, commandé par un chef courageux, s'abattit sur la visiteuse et la cribla de blessures; puis un autre lui succéda; puis un autre encore; et l'intruse resta sans vie. Il y eut des bourdonnements joyeux et des battements d'ailes pour célébrer le triomphe; mais tout n'était pas fini : comment se débarrasser de ce hideux cadavre qui, en se corrompant, allait vicier l'air de la ruche?... L'emporter? Il n'y fallait pas songer. Que faire donc? Le problème fut bientôt résolu : les abeilles s'élancèrent au-dehors et rentrèrent aussitôt, chargées de propolis; elles en couvrirent la bête morte; elles la murèrent dans cette tombe d'un nouveau genre, et le danger se trouvant ainsi conjuré, elles retournèrent à leurs occupations. Ce cadavre ainsi enduit, c'est la « vilaine chose » que vous voyez.

— Mais, monsieur le curé, demanda Clémentine, quand tous les rayons seront terminés, quand

les petits enfants de la reine seront assez grands pour quitter leurs berceaux, ne pensez-vous pas qu'il y aura là-dedans bien peu de place pour tant de monde?

— En effet, ma petite; aussi tout ce monde-là n'y restera-t-il pas : la nouvelle famille quittera la ruche pour former un royaume distinct avec la reine, remplacée sur l'ancien trône par une de ses jeunes filles. C'est un moment de grande surveillance pour les apiculteurs, car ils sont menacés de perdre l'essaim fugitif s'ils ne sont pas prêts à le recueillir à temps.

— Cela fait ainsi une ruche de plus?

— Justement. Et une ruche de plus n'est pas à dédaigner! Le nombre des miennes s'accroît tous les ans, et voilà ce qui me permet d'éclairer brillamment mon église chaque dimanche.

— Avec des ruches!...

— Non, mais avec leur produit: je remets au cirier la cire que j'en recueille, et il me la rend sous formes de cierges. Ne trouvez-vous pas charmant que ces petites créatures du bon Dieu offrent ainsi leur hommage à leur créateur et contribuent à orner ses autels? Elles fournissent ainsi leur part à la bourse des pauvres. Je garde quelques pots de miel pour ma table et pour les malades de ma paroisse; tout le reste est porté au marché, et le montant de la vente mis en réserve pour l'au-

même. Ah! mes petites ouvrières ont nourri plus d'une veuve et vêtu plus d'un orphelin!

— Mademoiselle, cria Gertrude, de la fenêtre, voici *Caporal* qui vous cherche.

Caporal parut : c'était un caniche d'une merveilleuse blancheur; il portait à la gueule une petite marmite de fer-blanc et ne s'arrêta qu'aux pieds de mademoiselle Villard, où il la déposa.

La bonne demoiselle la ramassa; et, donnant une caresse au chien :

— C'est bien, dit-elle; tu vas être servi; viens à la maison.

Et, suivie du caniche, elle y rentra.

— C'est le chien du Mutilé, dit en souriant monsieur Villard; on nomme ainsi un pauvre ouvrier qu'un affreux accident a privé de ses deux jambes. Il n'a ni femme, ni enfants, et il est trop pauvre pour se faire servir; de sorte qu'il serait fort embarrassé sans le dévouement de son chien. C'est *Caporal* qui fait toutes ses commissions; il porte un petit seau à la fontaine pour qu'on le remplisse, quand il y voit du monde; et si son maître lui met deux sous dans les dents pour aller chez le marchand de tabac, il ne lui arrive pas de se tromper et de se présenter ailleurs. C'est lui qui vient chercher la part faite à son maître sur mon pot-au-feu; et il ne s'est jamais avisé d'y goûter en chemin. Il appartenait autrefois à un faux aveugle qui fut arrêté ici dans l'exercice de

sa coupable industrie. Ce vilain homme l'avait rendu affreux, hargneux et stupide, à force de mauvais traitements. Mais depuis qu'il est entre les mains d'un bon maître qui s'en occupe avec douceur et affection, les choses ont bien changé, comme vous voyez. Ce pauvre homme a, d'ailleurs, un talent particulier pour s'attacher les bêtes et les conduire à son gré : comme son infirmité lui rend tout travail impossible et qu'il lui répugnerait de vivre de la charité publique, il s'est fait un gagne-pain d'une sorte de ménagerie rassemblée à peu de frais : il a des pies et des corbeaux qui parlent ; des bouvreuils qui chantent merveilleusement ; des chardonnerets qui font partir un canon microscopique, et un pinson qui fait le mort. J'ai vu chez lui un lièvre monter la garde, un hérisson battre la caisse, et un écureuil danser sur la corde. Aussi, à dix lieues à la ronde, ses ani maux savants sont-ils connus. On vient lui en acheter de tous les côtés. Si Madame votre mère le permet, je vous conduirai les voir quelque jour.

Clémentine allait demander à madame Armand la permission d'acheter alors quelques-uns de ces jolis animaux ; mais elle se souvint à temps de la détresse maternelle, et contint son désir.

— Monsieur le curé, cria de nouveau Gertrude, v'là la mère Mathieu qui vient couper des choux.

La personne ainsi annoncée entrait alors au jardin : c'était une pauvre vieille si courbée

qu'elle paraissait à peine plus grande que Clémentine. Elle portait une hotte qu'elle eut bientôt remplie d'herbes et de choux; et, quand elle se retira ainsi chargée, Clémentine ne put s'empêcher de demander si elle allait faire de la choucroûte.

— Non, ma petite, répondit mademoiselle Villard, qui venait de congédier *Caporal*; elle destine ces choux à de petites dents aiguës qui ne mettront pas longtemps à les croquer; la mère Mathieu élève des lapins. Leur nourriture ne coûte presque rien; car, le plus souvent, elle la récolte le long des chemins; et comme elle est propre, soigneuse et active malgré son âge, ces animaux prospèrent si bien chez elle, qu'ils sont très recherchés dans le pays. Sans cette petite industrie, la bonne vieille serait misérable.

— Monsieur le curé, cria encore Gertrude, voici la grande Louise qui vous apporte des fromages.

La grande Louise, — ainsi nommée à cause de sa haute taille, — était une fille de vingt-cinq ans, laide et borgne. L'œil qui lui restait était si faible, qu'elle n'avait pu apprendre aucun des états auxquels s'emploient ordinairement les femmes. Elle avait grand besoin d'un gagne-pain, cependant, car ses parents étaient morts lui laissant pour tout héritage une cabane étroite, un maigre champ et deux frères à élever. Mais la grande Louise n'était pas fille à se décourager : ne pouvant manier l'aiguille, elle prit la pioche pour

cultiver son champ, qui fut un des plus productifs de la commune; en dehors des heures de l'école, elle envoya ses frères garder quelques chèvres qu'on lui avait données par charité; elle fit des fromages de leur lait, et ils eurent tant de succès qu'elle les vendit ce qu'elle voulut. La misère ne fit donc que l'effleurer, et l'on soupçonnait dans le village qu'il pouvait bien y avoir, dans un coin de son armoire, quelque vieux bas converti en tire-lire.

— Mon enfant, lui dit le bon curé en la payant, si les fromages que vous m'apportez aujourd'hui valent les derniers, je n'aurai que des compliments à vous faire.

André remarqua que la grande fille avait reçu quelques pièces blanches, et il se dit que faire des fromages n'était pas un si sot métier.

Cet incident rappela à mademoiselle Villard que l'heure du goûter était venue. Sous une tonnelle de lilas et de jasmins en fleurs, elle fit servir une collation dont le miel de ses abeilles et les fromages de Louise firent les principaux frais; puis madame Armand parla de se retirer; mais au moment où l'on passait devant l'écurie, un doux hennissement attira l'attention générale.

— C'est *Gazelle* qui nous dit bonjour, fit monsieur Villard; encore une connaissance à faire pour vous, mes enfants.

On s'approcha de *Gazelle,* qui tendait la tête pour recevoir les caresses de son maître.

— C'est aussi une personne d'âge avancé, — poursuivit-il en souriant, — car rien n'est jeune dans ma maison. Elle a même perdu la vue, mais je fus longtemps sans m'en apercevoir; la pauvre bête avait si bien gardé le souvenir des lieux que nous fréquentions ensemble depuis longtemps, qu'elle s'y dirigeait sans se tromper. Il est vrai que je lui avais appris à aimer les chemins parcourus avec moi; car, s'il lui prenait fantaisie de ralentir son allure, je ne la contrariais jamais et je la laissais même, à l'occasion, brouter un peu d'herbe fraîche au bord du fossé. Une fois, cependant, je m'écartai malgré moi des sentiers ordinaires; et, sans l'instinct de cette bête, j'aurais eu lieu de m'en repentir : j'avais passé la nuit au chevet d'un malade et je revenais chez moi si fatigué que je m'endormais en chevauchant; un mouvement involontaire me fit tirer mal à propos les rênes, et l'animal, obéissant à cette fausse impulsion, s'engagea dans des terrains inconnus, sans qu'il me fût possible de m'en apercevoir, car je m'étais endormi tout-à-fait; peu de temps après, j'ouvris à demi les yeux, brusquement réveillé par l'immobilité de ma jument, qui venait de s'arrêter court. Je l'encourageai de la voix : elle ne bougea pas; je lui pressai légèrement les flancs pour la faire avancer, elle recula. Complètement réveillé alors, je sautai à terre... Grand Dieu! nous étions tout au bord d'une immense carrière béante à nos



Elle fit servir une collation sous une tonnelle (page 59)

pieds !... Sans l'instinct de la pauvre bête aveugle, — instinct qui lui avait fait sentir le vide, — nous roulions tous deux au fond du précipice, pour ne plus nous relever !

Cette pensée fit circuler un frisson général, et chacun voulut caresser *Gazelle* ; l'animal reconnaissant écarta les lèvres pour pousser un nouveau hennissement de satisfaction, et les enfants remarquèrent alors ses dents usées jusqu'à la racine.

— Comment peut-elle broyer l'avoine ? demanda madame Armand.

— Ce n'est pas elle qui en prend la peine, Madame ; avancez-vous un peu et vous verrez que *Gazelle* n'est pas seule dans son écurie : elle y a un jeune compagnon qui ne m'appartient pas, mais auquel je donne l'hospitalité parce que son maître manque de place pour le loger. Il la paie largement, je vous l'assure : il s'est aperçu que sa vieille amie ne peut plus broyer l'avoine, et c'est lui qui la mâche pour elle et la lui rend ainsi triturée, sans en distraire un seul grain à son profit. Ceci d'ailleurs est fréquent parmi les chevaux, et je sais des hommes qui pourraient, hélas ! prendre d'eux des leçons de charité. Cette attention délicate n'est pas la seule dont *Gazelle* soit l'objet mon voisin vient la prendre pour la conduire à l'abreuvoir avec ses chevaux ; ces animaux se sont évidemment aperçus qu'elle est aveugle, car les

deux plus âgés se placent toujours à ses côtés comme pour la préserver des espiègleries des poulains, et la maintenir dans un chemin où elle ne trouvera pas de casse-cou.

— Oh! monsieur le curé, tout ce que nous avons appris chez vous est bien merveilleux, fit observer madame Armand. Je n'aurais jamais cru que les animaux fussent des créatures aussi admirablement organisées.

— Hélas! Madame, ce que notre vue bornée nous permet de constater est encore bien peu de chose auprès de ce qui existe; et notre admiration serait sans bornes si nous pouvions contempler dans toute sa perfection l'organisation du moindre insecte! le ciron perdu dans l'herbe raconte les grandeurs de Dieu comme les mondes lumineux qui roulent dans l'espace; et il a mis autant de sollicitude à pourvoir le vermisseau des organes qui lui sont nécessaires, qu'à donner l'éclat aux rayons du soleil.

— Respectons donc les créatures du Seigneur, poursuivit-il en s'adressant aux enfants; ne versons pas inutilement leur sang; et, sachons aimer en elles un reflet de cette bonté divine qui donne la plume au passereau et la splendeur au lis des champs.



Pataud les lui apportait en courant (page 71

CHAPITRE V

INSPIRATION !

Le lendemain, grand émoi à la *Maison du Roc.* A son réveil, madame Armand se sentit tellement mal à l'aise, qu'elle ne put se lever.

André courut chercher monsieur Loisel, le médecin; et celui-ci, après avoir attentivement examiné la jeune femme, écrivit son ordonnance.

— Vous n'êtes pas très malade encore, Madame, ajouta-t-il, mais vous êtes menacée de le

devenir; et c'est ce qui arrivera si vous continuez à vous livrer avec autant d'assiduité à des travaux sédentaires. Je vois ici des pinceaux qui ne sont jamais inactifs, m'a-t-on dit. Cette continuelle application vous est dangereuse : il vous faudrait le grand air, du mouvement physique et le repos d'esprit. Avec ce régime, je réponds du retour de vos forces.

Quand monsieur Loisel fut parti, la pauvre femme fondit en larmes; ses enfants désolés se jetaient à son cou, essayant, mais en vain, de la calmer par leurs tendres caresses.

— Ne plus peindre! répétait-elle avec désespoir; mais que deviendrions-nous, mes pauvres enfants... c'est notre seule ressource.

— Soyez tranquille, maman, lui répondait André; guérissez-vous d'abord; c'est l'essentiel! et si les pinceaux nous manquent, le bon Dieu nous enverra bien quelque chose pour les remplacer. En attendant, je vais vous préparer une tasse de tilleul, et je profiterai du départ du commissionnaire pour lui faire rapporter de Sancey les remèdes qui vous sont ordonnés.

Au temps où sa mère était riche, André, entouré de domestiques, eût été bien embarrassé pour se rendre à lui-même le moindre service, mais l'infortune avait déjà porté pour lui des fruits salutaires; le bon petit garçon avait appris à faire une foule de choses dans le ménage, pour épargner de

la fatigue à sa mère, et tandis que Clémentine arrangeait les couvertures de la malade et relevait son oreiller, il allumait le feu, y plaçait la bouilloire; et, quelques instants lui suffirent pour préparer une infusion parfumée dont le bon effet ne tarda pas à se faire sentir pour madame Armand : ses nerfs agités se calmèrent peu à peu, la rougeur ardente de ses joues diminua, et bientôt elle s'endormit.

André, craignant que la bruyante Pauline ne l'éveillât, emmena la petite au jardin; *Pervenche* les y suivit; et Clémentine, qui les rejoignit bientôt, allait à chaque instant jeter un coup d'œil sur sa mère par le trou de la serrure.

Elle dormait toujours, et les enfants restèrent longtemps dehors.

Ils étaient tristes et ne songèrent pas à jouer, malgré les agaceries de Pauline, qui les provoquait à rire. Lassée de ses efforts inutiles, elle y renonça et courut à *Pervenche*, qu'elle trouva mieux disposée; la jolie bête se prêtait doucement aux fantaisies de la petite fille, et folâtrait avec elle comme avec un chevreau. Ces ébats joyeux attirèrent l'attention de la sœur aînée.

— Que Pauline est heureuse de ne rien comprendre encore! murmura-t-elle avec un soupir. La voilà qui s'amuse comme si maman se portait bien.

— N'envions pas son ignorance, répondit André,

car son jeune âge l'empêche d'être utile à maman, tandis que nous, du moins, nous pouvons faire beaucoup pour elle.

— Eh! que veux-tu que nous fassions? Tu vois bien, au contraire, que nous sommes causes de son mal, puisque le chagrin de nous voir manquer de tout l'empêchera de se guérir. A quoi lui servons-nous?

— Mais d'abord à l'aimer, et puis à la distraire, à la servir, à prier avec elle pour notre pauvre papa.

— C'est vrai; mais si elle est longtemps malade, est-ce nous qui pourrons payer le médecin, acheter les remèdes, gagner de l'argent?

— Pourquoi pas?

Ce « pourquoi pas » stupéfia Clémentine.

— Oh! mon pauvre André, s'écria-t-elle, tu as deux ans de plus que moi, mais tu es bien plus enfant! Est-ce en récitant des fables aux paysans ou bien en cousant des robes de poupées que nous allons nous enrichir? Hélas! nous ne sommes capables de rien, car nous ne sommes encore ni forts ni instruits.

— Est-ce que le Mutilé, avec son corps sans jambes, et la mère Mathieu avec ses quatre-vingts ans, sont bien forts? est-ce que la grande Louise est plus instruite que nous? Ils gagnent leur vie, cependant.

— Oui, mais il la gagnent à la manière des

pauvres gens. Des enfants de bonne famille, comme nous, pourraient-ils élever des lapins et faire des fromages? Ce serait ridicule.

— Au contraire, s'ils parvenaient de cette façon à procurer du repos, du bien-être et de la santé à une mère chérie.

— Ainsi, tu crois sérieusement qu'en travaillant nous-mêmes, il nous serait possible de pourvoir à ses besoins?

— J'en suis persuadé, car le bon Dieu nous aiderait, lui qui ordonne aux enfants l'amour, le respect et le dévouement pour leur père et leur mère...

La petite fille resta rêveuse un instant; puis la lumière se fit en elle, et jetant les bras autour du cou de son frère :

— Oh! mon André, s'écria-t-elle, comme tu vaux mieux que moi! jamais je n'aurais imaginé tout cela! Tu as raison, cent fois raison Quel bonheur que cette idée te soit venue!

Le bruit d'une respiration haletante et d'un trot cadencé se fit alors entendre; la porte du jardin céda sous une vigoureuse poussée, et *Pataud* s'élança vers les enfants avec des manifestations évidentes de bonne amitié.

— Voici le chien! le maître n'est pas loin, pensèrent-ils; et ils coururent au-devant de Samson.

— Mon ami, mon ami, venez vite! lui cria Clémentine; nous avons deux nouvelles à vous

apprendre; une bonne et une mauvaise : la mauvaise, c'est que maman est malade; la bonne, c'est quelle sera guérie très vite parce que nous allons gagner beaucoup d'argent!

Le garde venait de rencontrer monsieur Loisel, qui lui avait appris l'état de madame Armand. Il avait insisté sur la nécessité d'un changement d'occupations pour elle, et Samson arrivait à la Maison du Roc en se demandant avec inquiétude par quelles nouvelles ressources on remplacerait celles que les pinceaux de madame Armand avaient produites jusqu'alors.

Le projet des enfants, — projet qui répondait si vite à ses pensées, — le jeta dans une rêverie silencieuse dont il ne sortit qu'en posant sa large main sur la tête de *Pataud*. Il venait d'examiner leur programme et le trouvait bon.

— Eh bien! mon vieux *Pataud*, qu'est-ce que tu penses de ça? fit-il à son chien. Je n'aurais pas eu cette idée. Ne trouves-tu pas qu'il y a plus d'avisement dans les jeunes têtes que dans les vieilles cervelles? Voilà des bambins qui iront loin, c'est moi qui te le dis! Maintenant, mes agneaux du bon Dieu, y n' s'agit pas de lambiner; faut se mettre à l'œuvre à la minute. Je n'ai pas eu le temps de débarrasser si complètement le terrain des galets de la rivière, que nous n'en puissions récolter un tas pour commencer le palais.

— Quel palais?

— Celui des chèvres et des lapins, donc ' est-ce que vous comptez les loger sur un rayon de votre armoire? *Pervenche*, qui est de la famille, se case un peu partout ; mais quand elle vous aura donné des élèves, quand vous arriverez à avoir un petit troupeau, il ne serait ni propre ni commode de lui ouvrir vos chambres. Allons, *Pataud*, ici! ne vas-tu pas faire l'enfant, avec cette grande chèvre et cette petite gamine. Viens former la chaîne

Cette chaîne s'organisa ainsi : Samson restait en haut du jardin, où il commença tout de suite des espèces de fondations pour la cabane. Pendant qu'il posait les grosses pierres, les enfants en ramassaient de petites qu'ils lançaient vers lui, du bord de l'eau; mais elles s'arrêtaient à moitié chemin; Samson criait alors : « Apporte. » et *Pataud* les ramassait dans sa gueule pour les lui apporter en courant.

Un tas de mortier abandonné par les maçons servait à les assembler ; et, au bout d'une heure, le petit mur sortait de terre. Mais les jeunes ouvriers paraissaient las; *Pataud* se fatiguait, et Samson voulut continuer seul le travail. Pendant ce temps, les enfants rentrèrent. Madame Armand s'était éveillée ; ils s'empressèrent de la mettre au courant de leurs projets, et la bonne mère, — sans partager tout-à-fait leurs espérances, — y entrevit néanmoins quelques chances de succès.

Lorsque, après plusieurs jours de repos, elle se

sentit mieux et put sortir, Clémentine lui apporta un énorme bouquet.

— Ce n'est pas pour le mettre à votre ceinture, maman; cela vous gênerait, lui dit-elle naïvement; c'est pour l'attacher au palais Samson, qui est fini depuis hier.

Le « palais Samson, » ainsi qu'elle l'appelait, était prêt en effet à recevoir ses hôtes Il n'y manquait ni les petites auges, ni les mignons râteliers, ni la litière fraîche.

— C'est dommage qu'il n'y ait encore personne dedans! s'écriait André en y conduisant sa mère.

— Mais il y avait « quelqu'un dedans! »

Avant le jour, le garde y avait apporté secrètement trois couples de lapins, achetés par lui à la mère Mathieu; et, dans la partie réservée aux chèvres, il avait installé une compagne pour *Pervenche*, qui consentit à partager ce gîte.

Les enfants coururent chez lui pour le remercier; mais il ne leur en laissa pas le temps.

— C'est le commencement du troupeau, dit-il en les interrompant. Bientôt, vous aurez des lapins à ne savoir qu'en faire; et, l'an prochain, il se trouvera plus de six paires de cornes au palais; c'est moi qui vous le dis! Mais, pour prospérer, les animaux ont besoin de soins et de propreté, mes petits amis; rappelez-vous cela! Retournons chez vous ensemble, je vais vous donner une leçon l'élevage. »

Ils suivirent le bord de l'eau pour regagner la Maison du Roc.

— Oh! voyez donc, Samson, voyez combien de monde il y a là-bas. Que font toutes ces femmes penchées sur la rivière... Ah! mon Dieu! elles y plongent des moutons! est-ce qu'elles vont les noyer?

— Ah! les pauvres femmes! elles n'y pensent guère : elles leur font un brin de toilette; autrement dit, elles les lavent pour la tonte. Approchons, vous verrez toute l'opération.

Un grand nombre de moutons subissaient en effet des ablutions auxquelles on ne les avait pas accoutumés. Ils passaient ensuite entre les mains des tondeuses qui, armées de grands ciseaux, leur enlevaient leur blanche toison.

— Oh! les méchantes femmes! s'écriait Clémentine; comment ont-elles le courage de déshabiller ainsi ces pauvres bêtes?

— Ces pauvres bêtes n'en souffrent pas, ma petite demoiselle, répondit l'une d'elles, qui l'entendit. Elles en auront moins chaud pendant l'été, et nous moins froid pendant l'hiver.

L'enfant ne comprenait pas.

— Comment, lui dit son frère, tu ne sais pas ce qu'on fait de la laine des moutons! mais elle sert à mille usages. D'abord, on la file, et puis on en fait des bas, des étoffes, des couvertures, des matelas, toutes sortes de choses, enfin.

— Oui, mais pendant qu'on jouira de leurs dépouilles, ces malheureux moutons mourront de froid l'hiver prochain, dit la bonne petite fille les larmes aux yeux.

Les tondeuses la rassurèrent; et quand elle sut que l'épaisse toison serait repoussée avant le froid, elle courut gaiement de groupe en groupe pour caresser les animaux.

Tout en sautant, elle aborda quelques laveuses qui semblaient de fort mauvaise humeur.

— Vit-on jamais pareille besogne, disaient-elles avec impatience; quand la belle Madeleine nous reprendra à laver ses moutons, il fera plus chaud qu'aujourd'hui!

— Ce sont bien les plus sales bêtes de la commune; il faut leur arracher dix poignées de laine avant de leur en nettoyer une.

— Faut pas leur en vouloir, à ces bêtes, ça n'est pas leur faute. Si leur litière était renouvelée à propos, elles ne seraient pas comme ça; et puis, voyez-moi ça, comme c'est maigre! ça n'est pas nourri en suffisance ce bestiau-là.

— Dame! Pierre prétend que les bêtes doivent beaucoup rapporter, mais ne pas coûter gros.

— Ah! il est plus bête qu'elles, s'il croit qu'on fait comme ça quelque chose avec rien. Il les fait garder par de méchants gamins qui lui en laissent perdre; ses chiens de berger,— qui reçoivent plus de coups que de morceaux de pain, — sont comme

des loups enragés et les malmènent; on les envoie paître dans des prés trop mouillés, et elles y gagnent le mal au foie; enfin, ça serait pour faire exprès, qu'on ne s'y prendrait pas plus de travers.

— Aussi, qu'est-ce qu'il arrivera quand il voudra les vendre? il n'en trouvera que moitié prix des autres, car elles n'ont qu'une moitié de valeur, comme elles n'ont qu'une moitié de toison.

— C'est bien vrai; avec leur quarante bêtes si bien soignées, les Durand vont avoir deux fois plus de laine que Pierre avec ces cent squelettes. C'est pas la peine de posséder du bien, si c'est pour le laisser tomber comme ça en diminuance.

— Avez-vous entendu, mes enfants? disait Samson, après avoir quitté les travailleuses mécontentes; j'avais bien raison de vous le dire : « les bons résultats ne peuvent être produits que par les bons soins. » Voyez-vous, dans ce monde, chacun finit toujours par recevoir son dû : si vous semez des tapes, vous ne moissonnerez pas de l'amitié; si vous plantez de la négligence, il ne poussera pas des bénéfices. Je le répétais encore ce matin à *Pataud,* en lui trempant sa soupe. « Ah! mon vieux, ajouta-t-il en caressant le chien qui marchait près de lui, le bon Dieu sait bien ce qu'il fait en arrangeant les choses comme ça; c'est moi qui te le dis! »

—



C'est tout uniment la gourmandise (page 81)

CHAPITRE VI

RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER!

Quand vint l'automne, l'aspect de la *Maison au Roc* et du jardin en friche avait déjà bien changé

Au-dedans, les fenêtres étaient ornés de rideaux de calicot d'une blancheur éclatante ; les meubles simples brillaient de propreté ; des papiers de couleurs gaies tapissaient les murs, et des peintures de teintes claires dissimulaient assez bien la vétusté des boiseries.

Au-dehors, le jardin, retourné de fond en comble par la bêche active de Samson, avait été gracieusement dessiné d'après les indications de madame Armand; de larges allées permettaient de s'y promener à l'aise; les fleurs et les légumes s'y mêlaient en abondance; et, en débarrassant le terrain des hauts chardons qui l'avaient envahi, le garde avait dégagé quelques jeunes arbres fruitiers, dont les branches s'inclinaient alors sous le poids des pommes vermeilles, des poires dorées et des prunes aux reflets changeants.

Deux ruches dressaient au bord de la rivière leur cône arrondi; c'était un présent du bon curé :

« Voilà le commencement d'un rucher, mes amis, avait-il dit aux enfants; rappelez-vous ce que les abeilles peuvent rapporter de bien-être à leur propriétaire, et soignez celles-ci. »

La recommandation fut suivie, et le présent porta ses fruits.

Le « palais Samson » offrait de son côté le plus satisfaisant spectacle : ses hôtes, nombreux maintenant, y prospéraient, grâce à des soins assidus; et les lapins si gras, à la fourrure soyeuse, que madame Armand faisait porter chaque semaine au marché de Sancey, n'y manquaient pas d'acheteurs. Le lait des chèvres, amélioré par la bonne nourriture qu'elles recevaient, augmentait aussi les ressources du ménage; monsieur Loisel

l'avait prescrit à quelques-uns de ses malades ; et, chaque matin, ***Pervenche*** et ***Folichonne*** allaient se faire traire à leur porte sous la conduite de la mère Jeannette, qui remplissait depuis quelque temps l'office d'une servante à la Maison du Roc. Une très minime part dans les bénéfices de la vente lui servait de gages, et Clémentine complétait l'insuffisance du salaire en montrant à lire à sa seconde fille, une pauvre petite infirme qui ne pouvait se rendre à l'école : pendant que Jeannette conduisait les chèvres aux malades, Clémentine se rendait auprès de Suzanne, et la leçon durait autant que l'absence de la mère.

Elle en sortait un jour, assez attristée par l'inintelligence de son élève, quand elle rencontra la belle Madeleine, coiffée déjà comme pour un bal.

— Qu'avez-vous donc, ma mignonne? lui dit la jeune femme, je vous trouve l'air tout chose. Est-ce que votre couturière vous aurait manqué une robe?

— Oh! non, Madame ; je fais mes robes moi-même avec maman, et pourvu qu'elles ne me gênent pas, je trouve toujours qu'elles vont bien. Ce qui me préoccupe, c'est la pauvre petite Suzanne.

— Ah! dame, le fait est qu'elle n'est pas heureuse avec sa bosse au dos et ses jambes de travers. On pourrait bien l'attifer à la mode tant qu'on voudrait, ça ne la rendrait pas plus belle.

— Sa laideur est peu de chose, Madame, on se console de cela; mais il est plus difficile de prendre son parti d'être infirme comme elle, et d'avoir devant soi toute une vie de souffrances. Si au moins son intelligence n'était pas infirme autant que son corps! mais j'ai bien peur qu'elle ne le soit davantage même. Figurez-vous, qu'en un mois de leçons, je n'ai pu lui apprendre encore que cinq ou six lettres et une réponse de catéchisme! Je me demande si c'est légèreté ou stupidité chez elle?...

— C'est plutôt manque de savoir-faire de votre part; je suis sûre que vous lui parlez avec une petite voix douce comme en ce moment. Ce n'est pas ainsi que l'on s'y prend. Les enfants, voyez-vous, sans comparaison, c'est comme les animaux; il ne faut pas s'endormir avec eux; et pourvu qu'on s'en fasse craindre, on en obtient tout ce qu'on veut. Faites la grosse voix et les gros yeux; fâchez-vous; secouez un peu la petite; donnez-lui même par-ci par-là quelque tape sur les doigts, et vous verrez qu'elle saura lire bientôt.

— Je ne le pense pas, Madame; et je crois que ce serait le moyen de la faire devenir tout à fait idiote, au contraire. Si maman avait agi de la sorte avec moi, je sens qu'elle m'aurait rendue très malheureuse ou très méchante.

— Eh bien! plantez-là cette petite sotte et n'y

pensez plus, puisqu'il n'y a pas moyen d'en faire quelque chose de bon.

— Monsieur le curé me conseille de ne pas me décourager, Madame; il dit que la douceur et la persévérance font des miracles, et qu'il nous faut être patients avec notre prochain si nous voulons que le bon Dieu le soit avec nous.

— Patientez donc, si cela vous amuse. Mais nous avons assez parlé de la petite bossue et j'ai autre chose à vous dire. On commence aujourd'hui chez nous les vendanges; vous n'avez peut-être jamais vu ça; et Pierre a pensé que vous seriez bien aises d'y assister, votre frère et vous. Je vais donc, de ce pas, demander à votre maman la permission de vous emmener. Pensez-vous qu'elle me l'accorde?

Clémentine ne savait que répondre, car elle connaissait le peu de sympathie de sa mère pour le caractère de Madeleine; celle-ci, toutefois, insista si fort, que madame Armand dut céder et lui confier ses enfants.

Les chants des vendageurs, l'activité des travaux, l'abondance de la récolte les charmèrent; armés de grands ciseaux et munis de paniers, ils fournirent leur part de travail et méritèrent des compliments.

— Oh! l'on sait bien qu'ils sont raisonnables et pas « feignants, » les petits bourgeois du Roc, disait un vieillard; ça leur servira!

Cependant, le fermier ne voulut pas qu'ils se fatiguassent ainsi sans relâche; et, dans l'après-midi, il leur proposa de l'accompagner pour donner un coup d'œil à ses semailles, qui se faisaient à peu de distance.

Ce moment de l'année était délicieux, et cette heure du jour charmante : le soleil, qui commençait à descendre à l'horizon, lançait obliquement ses rayons à travers des vapeurs blanches et transparentes qui flottaient humides et tièdes comme une haleine de la terre; les arbres des forêts, encore chargés de feuilles, se revêtaient des plus riches teintes, depuis le vert sombre jusqu'au rouge éclatant; les fils de la Vierge étendaient leur tissu d'argent sur les buissons où le chèvre-feuille étalait à la fois ses baies éclatantes et ses fleurs parfumées; de toutes parts s'exhalaient des senteurs vivifiantes; de tous côtés s'élevaient des chants d'oiseaux, des voix d'hommes et des bruits joyeux.

Les labours d'automne étaient alors en pleine activité; l'on voyait les sillons bruns et réguliers couvrir de vastes étendues, et les grands bœufs aidaient l'homme à préparer son pain. Entre leurs larges pieds, sur leur cou, sur leur dos, les bergeronnettes sautillaient familièrement, on en voyait par centaines, et André voulut savoir ce qui les attirait ainsi dans les champs qu'on labourait.

— C'est tout uniment la gourmandise, répondit

Pierre en haussant les épaules. Ces oiseaux-là, c'est comme le monde, ça court bien vite où il y a quelque chose de bon à prendre. La charrue, en ouvrant le sol, met à découvert un tas de sales petites bêtes dont ils sont très friands, et c'est à qui en attrapera le plus. Après tout, je n'en suis pas fâché, car c'est autant de gagné pour nos blés. Ces méchants insectes leur auraient fait la guerre, et ils auront déjà bien assez d'ennemis sans cela.

On arrivait alors aux champs du fermier. Des bœufs aux flancs maigres et à l'œil égaré, traînaient de lourdes charrues ; et la besogne, poursuivie avec ardeur, touchait à sa fin. Mais à peine le maître eut-il jeté les yeux sur ses champs labourés, qu'une affreuse colère s'empara de lui, et qu'il se répandit en reproches et en invectives contre ses valets.

Le fait est qu'ils ne méritaient pas précisément des compliments.

Ici, le soc de la charrue trop profondément enfoncé ramenait le tuf à la surface; là, il avait à peine entamé la terre, et les sillons étaient presque interrompus; ailleurs, ils dessinaient de travers d'incroyables zigzags; enfin, c'était une besogne mal faite, et les résultats en seraient évidemment mauvais

Une scène violente eut lieu entre le maître et les domestiques ; Jacques-le-Grêlé se montra même si insolent, que Pierre le congédia sur l'heure. Il

répondit à ce congé par un haineux regard, chargé de menaces, qui effraya les enfants.

Cependant, si mauvais qu'il fût, le travail était terminé; les domestiques avaient détaché les charrues et ils emmenaient les bœufs à l'étable, quand Pierre se récria.

— Comment! il reste encore au moins trois heures de jour et vous les faites rentrer! C'est pour vous reposer vous-mêmes, fainéants que vous êtes. Qu'on les mène aux vignes, et qu'ils charrient les raisins jusqu'à la nuit!

— Mais ils sont fatigués, lui fut-il répondu; depuis le grand matin, il n'ont pas eu plus que nous un moment d'arrêt.

— Après la jolie besogne que vous avez faite ensemble, vous ne méritez pas plus de repos les uns que les autres. Qu'on m'obéisse!... Ah! voisin, poursuivit-il en apercevant le fermier Durand qui ramenait lui-même ses bœufs du labour, vous êtes un homme heureux, vous! voilà deux belles bêtes qui en valent six des miennes et qui travaillent assez bien pour vous faire gagner le prix du labour au concours régional. Quelle magnifique besogne elles viennent de vous faire là, tandis que, chez moi, regardez cette horreur!

— Ecoutez voisin, répondit le fermier, puisque nous en sommes là-dessus, je vas vous dire ce que j'en pense, et je crois que ça vous rendra service : Vous êtes un peu plus jeune que votre âge, et vous

aimez un tantinet le plaisir; pendant que vous courez le pays, vos domestiques en prennent chez vous à leur aise, et vos étables sont négligées. Les bêtes en souffrent, dépérissent, et quand on les met au travail, elles ont moins de forces qu'il ne faudrait. Si vous êtes là, vous les encouragez à coups de bâton; si vous n'y êtes pas, vos domestiques font de même. On n'entend que des jurements, on ne voit que de mauvais traitements; les pauvres bêtes affolées ne comprennent plus ce qu'on exige d'elles. Avouez qu'à leur place nous pourrions bien agir de même.

— Bah! les bêtes sont des bêtes. Ne faudrait-il pas prendre des gants pour leur parler?

— Je ne prends pas de gants, mais je ne prends pas de bâton non plus, et je suis tout le premier à m'en trouver bien. Quand je tiens la queue de la charrue, Jacquat et Purtouf sentent que c'est moi, je vous en réponds. Je les encourage de la voix; ils comprennent ma parole et ne vont jamais à droite quand je leur dis de tourner à gauche. Il me semble aussi qu'ils sont plus courageux au travail si je chante quelque vieille chanson du pays. Ces bêtes-là, voyez-vous, ça vous a plus de connaissance qu'on ne le suppose; ça ne se contente pas d'obéir au maître; si le maître sait s'y prendre, ça se met aussi à l'aimer. Aussi mes bœufs et moi, nous sommes de vrais amis.

— Il faudra pourtant bien vous en séparer un jour ; et l'abattoir...

— Ah ! mon pauvre Pierre, j'espère bien que ce sera le plus tard possible, et je les soigne de mon mieux pour les faire durer longtemps.

— Vous avez de la bonté de reste, par hasard ! Quand une bête ne peut plus servir, on s'en débarrasse, et voilà tout.

— Je ne dis point comme ça, « voilà tout, » Pierre. Mes bœufs ne sont pas des personnes, certainement, et je ne leur porte pas la même amitié qu'à mon prochain ; mais ils sont pour moi mieux que des choses, et je ne m'en déferai pas avec indifférence, comme d'une paire de sabots. Songez donc : Qui est-ce qui nous a portés à l'église, la Jane et moi, le jour de notre mariage ? qui est-ce qui avait l'air si triste en traînant au cimetière le cercueil de mes vieux parents ? qui est-ce qui m'aide à préparer une dot à mes filles ? qui est-ce qui ramène les récoltes dans les granges ? qui est-ce qui va chercher mon bois dans la forêt ? qui est-ce qu' nous réchauffe de sa propre chaleur quand le chauffage vient à manquer et qu'on passe les veillées à l'étable ?... Mes bœufs ! Et vous voule: que je n'y tienne pas !...

— Sapristi ! père Durand, répliqua le jeune homme en ricanant, vous parlez comme un livre, depuis que le monsieur de Paris qui fait des romans

est venu passer un mois chez vous Il y a de quoi rire à vous entendre.

— Rira bien qui rira le dernier, Pierre, je ne vous dis que ça.

Les deux hommes se séparèrent; mais Clémentine et son frère virent à regret Durand disparaître au détour du chemin avec ses grands bœufs à l'œil doux; cet homme leur inspirait une sympathie réelle, tandis que Pierre leur faisait presque peur depuis la scène à laquelle ils venaient d'assister.

Quand ils retournèrent aux vignes, ils n'y trouvèrent plus la fermière. On était venu lui dire qu'un colporteur traversait le village avec un joli choix de dentelles, et cette occasion de faire une emplette nouvelle lui avait fait déserter son poste. Les vendangeurs, sans surveillance, s'étaient peu à peu ralentis; et quand Pierre arriva inopinément au milieu d'eux, il put constater qu'on avait perdu assez de temps pour lui faire un certain tort. Naturellement, sa mauvaise humeur s'en augmenta. Les vendangeurs, qui s'en aperçurent, se hâtèrent alors au travail; et, en un clin d'œil, les hottes et les paniers furent pleins. Pierre voulut en faire immédiatement ajouter le contenu à celui des voitures que les bœufs allaient emmener.

— Mais ils sont déjà trop chargés, maître, ils ne pourront jamais traîner tout ça, objecta un valet de ferme.

— Pas de réflexions. Obéissez!

Le valet se mit alors à aiguillonner les bœufs qui tentèrent vainement d'abord d'enlever leur charge; enfin, à force d'efforts, ils y parvinrent, et la lourde machine s'ébranla. Mais, à chaque pas, les animaux haletants s'arrêtaient; André suppliait Pierre d'alléger leur charge, et Clémentine appelait le fermier « méchant homme » en pleurant à chaudes larmes; mais il n'y prit point garde. Enfin, la distance entre la vigne et la maison fut franchie, mais à quel prix!

En arrivant à la porte, l'un des bœufs tomba pour ne plus se relever, foudroyé par un coup de sang; et son compagnon, entraîné dans sa chute, se brisa une jambe. On dut l'abattre immédiatement.

« Mille francs de perdus! » s'écria le fermier fou de colère.

Ce fut toute l'oraison funèbre des pauvres bêtes.

En ce moment, toutefois, Pierre se souvint des paroles de Durand:

« Rira bien qui rira le dernier. »

— Oh! maman, la mauvaise journée, s'écriaient un peu plus tard les enfants, revenus à la Maison du Roc. Jamais, jamais nous ne retournerons avec ces vilaines gens qui font souffrir les animaux.

— Comme c'est heureux que je t'aie tiré de là, mon pauvre *Bouton-de-Rose,* poursuivit la petite

fille en caressant son chat. Ils t'auraient noyé ; ou, s'ils t'avaient laissé vivre, tu serais devenu méchant, laid et voleur, comme ta pauvre maman ; ici, au moins, tu fais toujours patte de velours et tu es aussi joli qu'heureux. C'est égal, ne tourne pas si vite et si fort autour de moi ; il me semble que toute la chambre tourne aussi. J'ai un mal de tête... Oh ! comme j'ai mal à la tête !

Pendant la nuit, Clémentine eut un accès de fièvre accompagné d'un peu de délire causé par les scènes violentes de la journée qui lui revenaient confusément à la mémoire; elle s'agitait sur son lit et mêlait dans des discours sans suite la petite Suzanne, les grands bœufs morts, le fermier Durand et *Bouton-de-Rose*, qu'elle croyait voir armé d'une paire de cornes

Madame Armand s'inquiéta si fort de cet état que, malgré l'heure avancée, André courut chercher monsieur Loisel. Il ne le trouva pas chez lui. Où donc était le médecin?

Vers minuit, au moment où il venait de s'endormir, un violent coup de sonnette l'avait brusquement réveillé. Il courut à sa fenêtre et reconnut au clair de la lune la belle Madeleine échevelée, qui se tordait les bras.

— Docteur, docteur, criait-elle, venez vite ! il n'y a pas une minute à perdre.

Voici ce qui était arrivé :

Une discussion assez vive avait eu lieu entre

Pierre et sa femme à la suite du fâcheux évènement dont elle le rendait responsable. Impatienté, le jeune homme avait quitté la ferme pour aller au café oublier, avec quelques amis de plaisir, les impressions désagréables récemment éprouvées.

Il rentrait tard, lorsqu'il fut accueilli dans la cour par un grognement formidable.

Turco, détaché toutes les nuits, s'élançait vers lui la gueule béante et l'œil enflammé.

— Arrière, Turco! cria son maître.

Mais le chien de garde ne reconnut pas cette voix légèrement avinée. S'il l'eût reconnue, d'ailleurs, se serait-il calmé? Rendu féroce par les mauvais traitements et le manque de nourriture, Turco en était arrivé à regarder ce maître si dur comme son ennemi. Quelle différence aurait-il faite dès lors entre lui et le premier malfaiteur venu, tentant de pénétrer à la ferme?

D'un seul bond, il arriva sur le fermier, et le saisit à la gorge; la bête et l'homme roulèrent ensemble dans une lutte affreuse, où tout l'avantage restait au chien; et c'en était fait peut-être de Pierre, quand un valet d'écurie, réveillé par le bruit, perça Turco d'un coup de fourche. Le pauvre chien rendit un flot de sang dans un dernier râle, et Pierre fut remonté chez lui à demi mort!

« Rira bien qui rira le dernier, » avait dit le fermier Durand à l'homme cruel envers les animaux...



Ils accoururent avec leur pompe (page 100)

CHAPITRE VIII

BEAUCOUP DE POINTS NOIRS

Le lendemain, à la fontaine, Marichoux et ses amies en eurent long à se raconter, et les jeunes filles, qui avaient si fort envié quelques mois auparavant le beau mariage de Madeleine, se dirent qu'en somme les choses ne tournaient pas déjà si bien pour elle.

— Que de pertes et d'accidents à la *Châtaigneraie*, depuis que le ménage y est! remarquaient-

elles; si cela continue, il ne leur faudra pas longtemps pour se ruiner.

— Sans compter, ajouta Jérôme qui passait là par hasard, sans compter que le fermier en a pour quelque temps à garder le lit. Il a le cou traversé à ce qu'on dit. Quel mal de gorge! c'est sans doute ça qu'on appelle une angine couenneuse...

— Si l'on peut bien plaisanter sur de tels sujets! c'est vous qui mériteriez une angine pour vous apprendre ce que c'est. Mais où donc allez-vous comme ça avec vos outils?

— Ah! ah! vous voudriez bien le savoir; mais je ne vous le dirai pas, pour vous punir de me sermonner.

— Avec ça qu'on y tient! On vous le demande pour le demander; voilà tout.

Cette indifférence apparente de Marichoux était le plus sûr moyen de piquer Jérôme et de le faire parler; aussi reprit-il :

— Ah! mon Dieu, je ne fais pas de secret de mes affaires, moi! et puisque ça vous intéresse, apprenez que je suis retenu pour plusieurs journées de travail à la Maison du Roc. Le père Samson y avait fait une petite bâtisse pour des chèvres et des lapins; mais ce monde-là devient si nombreux, que la place manque et qu'il faut agrandir ce logement. Il s'agit même de le hausser d'un étage pour y fourrer un bataillon de volaille. La sœur de monsieur le curé avait fait cadeau

d'une poule à la petite demoiselle; la poule a couvé, les poussins ont réussi.

— Et l'on peut dire d'avance que le poulailler prospèrera, et qu'à la longue la basse-cour de madame Armand deviendra la plus belle du pays ; car, il n'y a personne comme cette dame et ses enfants pour avoir la main bonne aux bêtes.

— Ça n'est donc pas comme Madeleine, interrompit la Marichoux, qui voulait reparler de la fermière.

— Laisse donc Madeleine tranquille, lui dit une vieille femme ; en ce moment, elle doit être tout en pleurs, la pauvre ! Qui sait même si son homme en revienda ? Monsieur Loisel le trouve bien malade. N'est-ce pas, monsieur Loisel, que vous trouvez Pierre bien malade? pousuivit-elle en apostrophant le docteur, qui passait avec André.

Le docteur venait de la Maison du Roc, où il avait trouvé la petite fille un peu abattue par sa mauvaise nuit, mais déjà levée, car elle désirait voir commencer l'agrandissement du « palais Samson. »

Elle en parla au docteur, et voulut absolument lui montrer ses bêtes.

— Voyez donc cette bonne mère lapine, comme elle a soin de ses petits, s'écriait-elle ; il commence à faire froid, et la voilà qui les a couverts de cette herbe que je lui avais donnée pour se régaler. Et *Pervenche*, et *Folichonne*, et les chevreaux ! qu'en dites-vous, docteur?

— Je dis n'avoir jamais vu de plus jolis animaux, ma petite amie; quelle propreté autour d'eux et en eux! Je vous en fais mon compliment; et ils semblent vous faire le leur aussi, car ils vous regardent d'un œil aussi affecteux qu'intelligent.

— Et ma poule! vous ne la connaissez pas; je vais l'appeler : *Cholette, Cholette!* Tenez, la voici qui accourt avec toute sa famille. Comme elle aime ses poussins, si vous saviez! Il me faut presque la forcer à manger, sans quoi elle leur donnerait sa propre nourriture. Avant d'être mère, elle avait peur de tout; mais à présent rien ne l'effraie. Croiriez-vous qu'hier, je dus me jeter entre elle et *Pataud* pour éviter un malheur; le gros chien, s'avançait du côté des poulets, quand elle crut à des intentions hostiles de sa part. Ah! ah! si vous l'aviez vue alors! J'ai vraiment cru qu'elle lui arracherait les yeux!

— Toutes les mères sont ainsi dévouées et courageuses, ma chère petite; depuis la femme, qui est un sublime idéal de tendresse, jusqu'à l'oiseau, qui s'arrache des plumes pour tapisser le nid de sa couvée, jusqu'à l'insecte qui prend de ses petits des soins aussi tendres qu'ingénieux. Ce sentiment de protection maternelle est même si développé qu'il s'étend au-dehors sur des enfants d'adoption. Vous auriez donné des œufs de cane à votre poule, qu'elle les eût couvés avec autant de

sollicitude que les siens, et vous auriez vu son anxiété quand les petits canards, à peine éclos, se seraient élancés à l'eau pour y nager!

— Je l'ai remarqué chez Durand, vous savez Etienne Durand, dont la vache *Bardine* obtint une médaille d'or au comice?

— Eh bien! cette même vache pourrait fournir un fait à l'appui de ce que je viens de vous dire. Son dernier veau étant mort, on voulut lui en faire nourrir un autre dont la mère manquait de lait; mais elle s'agitait avec colère dès qu'il s'approchait d'elle, lui présentait ses longues cornes en beuglant, et le pauvre petit, que la peur éloignait, était bien près de mourir de faim Qu'imagina le fermier? Il fit sortir la vache et le veau, et lança contre ce dernier quelques chiens de berger à la mine peu rassurante. A la vue du danger qui menaçait le faible, *Bardine* sentit se réveiller ses instincts généreux : elle l'attira sous elle, l'y maintint en sûreté, fit tête aux chiens, et ceux-ci tournèrent les talons, si tant est que les chiens aient des talons Depuis ce moment, attachée à son protégé par le service même qu'elle lui a rendu, *Bardine* lui donne son lait et semble l'avoir adopté complètement.

— Oh! j'irai voir cela, docteur.

— Et notez, ajouta monsieur Loisel, que ce fait n'est pas seulement à l'honneur de la bête : il prouve combien son maître est observateur et

connaît le caractère des animaux. Cet homme-là, je vous assure, doit faire bien des remarques utiles, car les occasions en sont fréquentes pour qui sait en profiter.

— C'est vrai, docteur; et je commence à m'en apercevoir, bien que je ne sois encore qu'une petite fille; je vois très bien que le coq et la poule n'ont pas le même caractère; celui-là sent bien qu'il est le maître du logis.

— Oui, mon enfant; mais il semble sentir en même temps les devoirs que ce titre lui impose : toujours armé pour la défense de sa famille, le coq est depuis si longtemps l'emblème de la vigilance, que les anciens, l'avaient donné pour attribut à Esculape, dieu de la médecine. Les Gaulois aussi rendaient hommage à sa valeur; il servait d'enseigne à leurs armées, et il n'y a pas encore bien longtemps qu'il surmontait notre drapeau tricolore.

— Mais s'il n'est plus à notre drapeau, il est encore sur nos clochers : regardez donc celui de l'église, docteur, comme il brille là-haut sur sa boule dorée! La drôle d'idée de mettre un coq si près d'une croix!

— C'est peut-être en souvenir du coq de la Passion, dont le chant, prédit par le Sauveur, jeta Pierre dans un repentir admirable qui en fit un si grand saint. Mais cette conversation me fait remarquer, chère petite, qu'il manque un coq dans

votre poulailler. Permettez-moi de vous faire ce présent; j'y joindrai quelques paires de pigeons.

— Oh! docteur, que vous êtes bon! J'ai toujours désiré en avoir, depuis que maman nous a fait apprendre cette jolie fable de La Fontaine qui donne si bonne opinion d'eux.

— Cette opinion est justifiée, mon enfant. La tendresse de ces charmants oiseaux les uns pour les autres, leur attachement à leur nid sont si connus, que les hommes ont imaginé d'en tirer parti pour leur propre avantage. Certaines espèces surtout s'y prêtent merveilleusement. Ainsi, supposez que vous ayez aujourd'hui un pigeonnier, et que madame votre mère, partant pour un voyage, en emporte un des habitants. Elle va loin, très loin; elle traverse même la mer. Arrivée au but de ce voyage, il lui tarde de vous donner de ses nouvelles, comme à vous d'en recevoir Comment faire?... pas de télégraphe! la mer est mauvaise... pas de vaisseaux peut-être pour faire la traversée?... Madame votre mère écrit un billet, l'attache solidement sous l'aile ou bien au cou de votre pigeon, lui rend la liberté; et peu d'heures après, tant son vol est rapide, vous le voyez revenir au pigeonnier, porteur de son message. Il n'y a pas eu d'autre intermédiaire entre la voyageuse et vous: aucun facteur de télégraphe n'est venu carillonner à votre porte; aucune boîte aux lettres n'a retenu la missive; elle vous arrive

presque parfumée encore des baisers de votre mère, à travers le beau ciel bleu, sous l'aile de cet oiseau emblème de la constance!... Ne trouvez-vous pas cela charmant?...

— C'est si charmant que je voudrais que ma mère... mais non, fit la petite fille en se reprenant, j'aime encore mieux recevoir ses caresses que ses lettres, et je regretterais de la voir partir, même à ce prix. Mais est-ce bien sérieux ce que vous me dites là, docteur?

— Rien n'est plus sérieux. Demandez-le aux voyageurs célèbres qui se servent de ce moyen pour envoyer de leurs nouvelles, du fond des contrées désertes. Demandez-le aux généraux d'armées qui en ont fait usage avec succès. L'issue d'un siège ou d'une bataille a parfois dépendu de ces agiles messagers.

— Mais c'est merveilleux!... oh! docteur, envoyez-moi vite des pigeons. Tenez, voilà justement Jérôme qui arrive pour travailler; je vais lui dire de leur construire tout de suite un pigeonnier.

— Il sera temps de s'en occuper l'an prochain; attendez que vous ayez de quoi le peupler. D'ici là, vos oiseaux trouveront place dans un coin du poulailler, que l'on saura disposer pour eux.

— C'est égal : je voudrais bien avoir tout de suite mon pigeonnier!

Madame Armand, qui survint avec Pauline, en-

gagea sa fille à prendre patience et remercia le docteur de ses intentions généreuses. La jeune femme prenait goût à sa vie de fermière, depuis qu'elle en avait reconnu les avantages.

Non seulement un peu d'aisance revenait dans le petit ménage ; mais si la santé de la mère avait gagné à ces occupations actives, le caractère des enfants leur devait une heureuse modification.

André, naturellement impatient, apprenait la douceur en voyant les bons résultats qu'elle produit ; Clémentine, autrefois étourdie et nonchalante, s'exerçait à la vigilance, à l'activité indispensables avec les animaux. Le frère et la sœur, jadis uniquement occupés d'eux-mêmes, en s'oubliant chaque jour davantage, acquéraient une générosité de sentiments et une tendresse de cœur qui, des animaux, s'élevait jusqu'à leur prochain et charmait leur mère.

Madame Armand ne voulait pas, toutefois, qu'ils s'absorbassent dans les travaux de la ferme naissante : la matinée leur était consacrée ; mais le reste du jour, le frère et la sœur étudiaient, sous la direction de leur mère, — fort instruite elle-même, — tout ce qu'il faut apprendre pour n'avoir pas à rougir de son ignorance dans le monde. Monsieur Villard s'était chargé d'enseigner le latin au petit garçon : le maître était savant, l'élève studieux : les progrès furent rapides. L'avenir paraissait donc moins sombre à la bonne mère ;

et, sans le souvenir déchirant de son mari perdu, elle eût espéré quelques beaux jours encore.

— Courage, Madame, lui disait parfois Samson. Quand notre vieille eglise s'est écroulée, on a bien fini par en reconstruire une autre sur ses ruines ; mais ça n'a pas été fait tout de suite. Votre bonheur s'est écroulé, votre fortune est démolie ; cependant, la voilà déjà qui commence à se refaire. Vous n'en êtes encore qu'aux fondations ; mais un jour, vous poserez le bouquet sur la tuile faîtière, comme vous l'avez fait pour le palais des chèvres. C'est moi qui vous le dis !

Il venait de le lui répéter, assez tard dans la soirée de ce jour, car il n'avait pas voulu se coucher sans avoir encore des nouvelles de Clémentine, et il quittait la Maison du Roc avec *Pataud,* quand l'attention de ce dernier fut attirée par la course rapide d'un homme qui fuyait dans un chemin creux ; il se mit à sa poursuite en aboyant ; mais Samson, qui reconnaissait l'homme à la lueur des étoiles, et qui ne pouvait lui supposer de mauvaises intentions, rappela son chien.

— Ici, *Pataud,* criait-il ; ne vois-tu pas que c'est Jacques-le-Grêlé ? Il aura négligé de rentrer quelque pauvre bête de la *Châtaigneraie,* et il retourne la chercher au grand galop. . Mais, au fait, poursuivit-il en se parlant à lui-même, j'oubliais que ce garçon a été chassé hier par son maître... on dit même qu'il a prononcé de mauvaises paroles

à ce propos... Peste! peste! ceci m'embarrasse...

Ceci l'embarrassait en effet si fort, qu'il résolut de rattraper le coureur pour lui demander une explication; mais il y renonça bientôt, car celui-ci avait pris une avance considérable. Le garde revint donc sur ses pas, assez mécontent du temps ainsi perdu, et il allait rentrer chez lui quand *Pataud* s'arrêta, leva la tête, huma l'air avec bruit, et poussa dans les ténèbres un hurlement étrange qui fit tressaillir son maître.

— Hein?... fit-il; qu'est-ce que ça veut dire? qu'est-ce que tu as donc?

Le chien hurla de nouveau et respira plus bruyamment que la première fois.

— Mais qu'est-ce que tu sens donc comme ça, avec ton nez carré?... Je ne sens rien, moi... si, pourtant... singulière odeur.... on dirait... mais oui... c'est cela!... ça sent le brûlé... Est-ce que le feu serait quelque part?...

Une lueur rouge éclatant à peu de distance se chargea de lui répondre... L'incendie se déclarait à la *Châtaigneraie!*

En un clin d'œil, tout le monde fut debout au village; il s'y trouvait une compagnie de pompiers organisée récemment; ils accoururent avec leur pompe; et, grâce à leur zèle actif, en peu de temps on arrêta les progrès du feu. Il brûlait encore, cependant. Des jets de flammes s'élançaient du toit; une épaisse fumée enveloppait la maison;

l'extrémité nord de la façade, celle qui touchait aux granges, était en combustion. La belle Madeleine, qui s'était précipitée dans la cour au premier cri d'alarme, avait essayé de rentrer; mais déjà cette partie de la maison était presque inaccessible.

— Mon Dieu!.. mon Dieu!... s'écriait-elle avec désespoir, et Pierre qui est là-dedans si malade! Mes amis, mes amis! ma fortune à qui montera le chercher!

— Ces choses-là ne se font que pour l'amour de Dieu, Madame; une fortune ne les paierait pas, répondit le garde.

Et il s'élança dans le brasier, suivi de *Pataud*.

— C'est un homme perdu! disait-on.

Samson, toutefois, sans s'effrayer, parvint rapidement jusqu'à la chambre du fermier, malgré l'intolérable chaleur qui le suffoquait et l'épaisse fumée qui l'empêchait de voir.

Pierre, après d'inutiles efforts pour s'enfuir, était retombé sur son lit, incapable de mouvement et attendait la mort! L'envelopper de ses couvertures, l'enlever dans ses bras vigoureux comme il eût fait d'un enfant, fut pour Samson l'affaire d'une seconde. Mais au moment où il allait franchir la porte, le malade s'écria avec angoisse :

— Et mon argent? ne l'emporterez-vous pas aussi?... De grâce, emportez mon argent!

— C'est impossible : le moindre retard serait notre perte certaine!

— Mais il est là tout près, là, dans ce meuble, gémissait le fermier. Je vous en supplie, ne me rendez pas service à demi.

— C'est une imprudence, corne de bœuf! Mais puisque vous me prenez par les sentiments...

Et le garde ouvrit l'armoire où se trouvait le précieux coffret.

— Cette boîte-là est beaucoup trop lourde pour que je puisse l'emporter avec vous. Je vais la jeter dans la cour par la fenêtre.

— Gardez-vous en bien! gardez-vous en bien! parmi les braves gens qui vont aux incendies, il se faufile plus d'un coquin. Mon argent serait volé, bien sûr!

— Mais quand je vous dis que je ne peux pas l'emporter, corne de bœuf!

— Eh bien! laissez-moi ici avec lui; j'aime autant mourir que vivre ruiné!

Samson, indigné, contint cependant une exclamation sévère, et Pataud hurla comme pour lui dire de se hâter.

— Ah! mon pauvre vieux, tu as bien fait de parler, s'écria son maître; tu vas joliment nous tirer d'embarras, c'est moi qui te le dis!

Il enveloppa rapidement le coffret dans une serviette dont il noua les bouts; et, présentant ce nœud au chien : « — Porte! dit-il. »

Et il reprit lui-même son propre fardeau, certain d'être obéi.

Le maître et le chien faillirent, cependant laisser leur vie à ce double sauvetage; mais Dieu permit qu'ils en fussent quittes à moins de frais.

Quant à Pierre, il perdit dans cet incendie la plus belle de ses granges, que les récoltes de l'année remplissaient alors, et la ferme eut besoin de réparations qui coûtèrent beaucoup d'argent.

Jacques-le-Grêlé, convaincu du crime, avoua aux assises qu'il n'aurait jamais osé s'introduire à la *Châtaigneraie,* si le pauvre Turco eût encore été là pour en garder l'entrée.

— Le maître l'avait tué la veille, ajouta-t-il; je n'avais donc rien à craindre; et l'occasion était trop bonne pour la laisser de côté; c'est ça qui m'a perdu! C'est égal, si le fermier donnait le bon exemple comme le père Durand, qui a des bêtes si bien tenues et tant dociles, j'aurais labouré comme chez Durand aussi, et l'on ne m'aurait pas chassé, et je n'aurais pas mis le feu, et je n'irais pas au bagne, et le maître serait plus riche qu'aujourd'hui. C'est lui qui est cause de tout!


La petite troupe était sur la route de la ville (page 105)

CHAPITRE VIII

A LA FOIRE

— Oh! pour le coup, Samson, je n'approuve pas cette idée-là, disait un jour Clémentine à son vieil ami, et je ne comprends pas que vous puissiez nous proposer de semblables élèves.

— Tu ne sais ce que tu dis, interrompit André avec impatience. L'idée de Samson est excellente, au contraire, et maman l'approuve. Tu vois donc bien que c'est toi qui as tort, puisque tu es seule de ton avis.

— Vous en changerez quand vous verrez ces affreuses bêtes salir la cour et infecter l'air, comme chez la mère Jeannette.

— La faute en est à la mère Jeannette, mademoiselle Clémentine, et pas à ses cochons, fit le garde ; je vous réponds que je la ferai changer de manières quand elle soignera les vôtres, ou j'y perdrai mon nom.

— Mais, mon ami, la mère Jeannette et bien d'autres auront beau faire ; personne ne corrigera jamais ces animaux-là de leurs habitudes dégoûtantes. Vous savez bien qu'ils ont un goût prononcé pour la malpropreté.

— C'est ce qui vous trompe, et voilà encore une de ces calomnies qu'on est parvenu à faire prendre souvent pour la vérité. Les porcs ne sont point sales par nature : ils aiment au contraire tellement la propreté, qu'on les voit toujours prospérer dans les étables bien tenues. S'ils se vautrent dans la fange, c'est quand ils n'ont pas autre chose autour d'eux ; mais donnez-leur une litière sèche, mettez à leur portée un bassin d'eau claire, et vous verrez qu'ils n'iront pas à la recherche des cloaques Le tissu de leur cuir épais, — qui ne sera plus encombré par des couches de crasse et de saleté, — laissera librement circuler l'air dans tous leurs muscles ; ils se porteront bien ; et comme s'ils se trouvaient jolis dans leur propreté, comme s'ils en étaient fiers, on verra ces intelligents

animaux d'une folâtre humeur dont vous n'avez pas idée.

— Vous m'étonnez, Samson ; je croyais que ces animaux-là grognaient toujours.

— Ils grognent toujours, en effet ; car c'est la seule façon de parler que leur ait donnée la nature ; mais ces grognements-là ne veulent pas tous dire la même chose : il y en a de tristes et de colères, comme il y en a de joyeux ; ils ont même des grognements d'amitié ; et tenez, vous pourrez vous en assurer la première fois que vous rencontrerez la laie du père Durand. Cette bête-là raffole de *Pataud*, depuis le jour où il lui a rapporté un de ses petits qui se noyait dans la mare ; elle ne l'a pas oublié, et toutes les fois qu'elle aperçoit mon chien, elle court à lui en agitant sa courte queue et en grognant d'une jolie petite façon, tout comme si elle disait : « Monsieur *Pataud*, je vous reconnais bien, car c'est vous qui m'avez rendu mon petit ; monsieur *Pataud*, je vous remercie bien ; monsieur *Pataud*, je vous aime beaucoup. » Le cochon du bon saint Antoine lui-même n'aurait pas mieux fait, quoi ! Hein ! *Pataud*, ça te flatte, mon vieux ?

— Tiens ! dit André en riant, si j'avais su à ces animaux méconnus tant d'esprit et de mémoire, j'aurais moins plaint l'enfant prodigue d'être réduit à les garder, quand j'ai appris son histoire.

— C'est égal, reprit sa sœur, j'aimerais mieux

garder des moutons blancs avec des colliers roses. Mais enfin, vous me réconciliez un peu avec votre idée, et je ne proteste plus. Je vous accompagnerai même à la foire, demain, pour acheter nos cochonnets, si vous voulez m'emmener.

— Oh! mademoiselle Clémentine, la route est trop longue d'ici à Sancey; vous n'arriveriez pas. Hein?... où vas-tu, *Pataud?*... Ah! c'est l'ânesse du petit moulin qui passe là-bas, et il va lui dire bonjour. Encore une de ses amies! Mais, au fait, cette ânesse... Eh! oui, l'idée est bonne. Qu'en pensez-vous, madame Armand? Demain, si vous le voulez, j'emprunterai l'ânesse du meunier avec sa petite voiture, et j'emmènerai l'enfant à la foire, puisque c'est son envie.

La mère allait faire quelques objections lorsqu'André, qui voulait être de la partie, joignit ses instances à celles du garde.

— Et vous-même, ajouta-t-il, pourquoi ne viendriez-vous pas, maman? Vous disiez ce matin qu'il vous manque beaucoup de choses qu'on ne peut acheter ici; vous les trouveriez certainement à Sancey.

Après y avoir un instant réfléchi, madame Armand jugea la proposition acceptable; et il fut convenu que, le lendemain, la mère et les enfants, accompagnés du garde, se rendraient à la foire de Sancey, si le meunier pouvait prêter son modeste équipage.

— La bête est forte, disait Samson ; on la soigne tant ! D'ailleurs, les enfants ne sont pas lourds, et je ferai le chemin à pied, à côté de la voiture. Moi et mon chien, nous n'avons pas peur de marcher, n'est-ce pas, mon vieux ?

Pataud fit une gambade, comme pour prouver son agilité.

Le lendemain, à l'heure convenue, la petite troupe était sur la route de la ville.

Le mois de novembre commençait, et déjà les premiers froids se faisaient sentir ; cependant la journée était belle, et les enfants se montraient charmés du petit voyage.

— Pourvu que *Javotte* continue de ce train ! disait Clémentine ; si elle s'avisait tout à coup de reculer et de nous faire des sottises, ce serait fort désagréable ; mais il faut nous y attendre, car les ânes sont bien méchants, bien bêtes et bien têtus, à ce qu'on dit.

— Je m'étonne de vous voir accepter si facilement les dires d'un chacun, mademoiselle Clémentine ; car enfin, vous avez bien pu remarquer déjà que les gens répandent plus d'une fausseté sur le compte des bêtes.

— Dame ! je n'ai jamais vécu avec des ânes, voyez-vous, Samson, répondit l'enfant un peu confuse, et je ne sais pas...

— Eh bien ! si vous ne savez pas, je vas vous apprendre ce que vous ignorez : certainement, je

ne soutiendrai pas que les ânes sont des modèles de toutes les vertus; j'en ai connu d'aucuns très gourmands et très bornés; mais c'était un peu la faute de leurs maîtres, quelquefois: les bêtes ne sont pas comme bien des hommes, qui se donnent des indigestions à force de manger; elles n'en prennent qu'à leur faim; et quand vous voyez les ânes voler de la nourriture à tout bout de champ et se jeter avec gloutonnerie sur toute pitance qui leur tombe sous la dent, soyez sûre qu'ils jeûnent d'habitude plus souvent qu'à leur tour. Et puis, étonnez-vous donc qu'il y ait des ânes bêtes et de mauvaise humeur, quand on leur ouvre l'entendement à coups de bâton, quand on leur fait faire un travail cent fois trop fatigant pour leurs forces, quand on les oblige à trotter en enfonçant des baguettes pointues dans leurs pauvres flancs mouillés de sueur!... Corne de bœuf! tout bonhomme que je puisse être, je vous réponds que je serais un âne enragé si l'on m'en faisait voir de pareilles; c'est moi qui vous le dis!

L'idée de Samson, métamorphosé en âne furieux, fit sourire madame Armand.

— Vous souriez, Madame; mais vous pleureriez si vous assistiez aux mauvais traitements dont ces pauvres bêtes sont quelquefois victimes. Corne de bœuf! on a bien fait d'établir une loi pour punir les persécuteurs d'animaux, et si je connaissais ce monsieur de Grammont qui l'a inventée, je me

découvrirais la tête, du plus loin que je le verrais venir. Il est vrai que les bêtes, qui n'ont pas toujours eu cette loi pour les protéger, se sont fait plus d'une fois justice elles-mêmes, par exemple! Et tenez, je pourrais vous citer à ce propos la propre mère de *Javotte*. La *Brune* appartenait à un mauvais maître, — un de ces garnements qui ne craignent ni Dieu ni démon, et arrivent toujours à mal finir. Il lui en fit voir de si cruelles que je n'en veux pas faire le détail : ça vous mettrait en tristesse, c'est moi qui vous le dis! Enfin, un jour, la pauvre bête qui avait tant souffert en patience, se révolta et vous arrangea son homme si proprement, qu'il en resta boîtard tout le temps de sa méchante vie. Tu t'en souviens encore, n'est-ce pas, mon vieux *Pataud?*

En ce moment, *Javotte* entamait une côte un peu raide.

— Laissez-moi descendre pour soulager l'ânesse, s'écria André.

Il sauta hors de la petite voiture.

Madame Armand fit de même, Clémentine l'imita, et la bête allégée continua lestement l'ascension.

— Mais c'est qu'elle est fort jolie, cette *Javotte*, fit remarquer André en la flattant de la main.

— Oh! monsieur André, les bêtes que l'on soigne, ça vous a toujours bon air. C'est habillé par le bon Dieu, voyez-vous; ça n'a pas, comme

nous, des défroques raccommodées et des habits manqués par le tailleur. Quand ça perche à des endroits propres et que ça se couche dans de la litière renouvelée ; quand ça ne manque pas d'eau pour se laver et que c'est peigné, bouchonné, étrillé comme il faut ; quand ça n'est pas déformé par trop de fatigue et attristé par les mauvais traitements ; quand ça se porte bien et que c'est heureux, enfin, ça vous a des plumages, des fourrures, des pelages, que les plus gros marchands ne font pas d'étoffes pareilles ; et ça prend des manières drôles et gaies, que Madeleine n'en a pas de plus fringantes quand elle est à la danse. A propos, son homme est tout à fait guéri ; je l'ai vu qui conduisait aujourd'hui du fumier sur ses terres. Mais je ne crois pas que la leçon lui profite beaucoup, car il vous fouettait son cheval comme un païen. Une belle bête, cependant, et que le docteur eut tort de lui vendre ; elle avait bonne allure et l'œil brillant avec lui, tandis qu'au bout de quinze jours de services chez le fermier, on lui a vu le regard trouble et la tournure d'une rosse. Allons, Madame, remontez ; voici la côte franchie, et *Javotte* pourra prendre le trot.

— Mon Dieu, maman, dit la petite fille quand elle fut de nouveau en voiture, si *Javotte* se mettait tout à coup à parler comme l'ânesse de Balaam, j'en mourrais, bien sûr, de saisissement.

— De quelle bête parlez-vous donc là ? demanda

le garde en éclatant de rire. Ça se trouve-t-y dans le conte de Peau-d'Ane?

— Du tout; c'est une aventure tout à fait vraie, puisqu'elle est racontée dans l'histoire sainte. Je l'ai apprise hier et je puis vous la dire : « Balaam était un faux prophète des Ammonites que Balac, roi des Moabites, avait envoyé pour maudire Israël, et qui s'y rendait contre l'ordre de Dieu. Un ange, qu'il ne reconnut pas, se présenta sur son chemin; l'ânesse qu'il montait, l'ayant vu, s'arrêta et tomba même devant l'envoyé céleste. Balaam, alors s'irritant, la frappa si fort, que Dieu, par un miracle, donna tout à coup un langage humain à la bête, qui parla pour se plaindre. »

— N'est-ce pas une preuve que le bon Dieu lui-même ne veut pas qu'on fasse injustement souffrir ses créatures? s'écria le garde triomphant. Mais, si je me rappelle bien mon catéchisme, il est question d'un âne aussi, à propos de l'enfant Jésus dans l'étable de Bethléem; n'est-ce pas un de ces animaux, en compagnie d'un bœuf, qui le réchauffa de son haleine dans cette pauvre crèche où il faisait si froid?

— Justement, mon ami, répondit madame Armand; et si mes enfants consultent leur mémoire, ils pourront vous citer d'autres ânes justement célèbres.

— Mais oui, s'empressa de dire Clémentine. Ce fut un âne qui transporta la Vierge Marie et l'en-

fant Jésus quand, sous la conduite de saint Joseph, la sainte famille dut fuir en Egypte pour échapper à la cruauté d'Hérode. Oh! l'heureux âne qui mit le bon Sauveur à l'abri des méchants! l'heureux âne qui le porta doucement sur son dos, qui l'entendit parler et qui le vit dormir!

— Et plus tard, ajouta son frère, quand Notre-Seigneur fit son entrée triomphale à Jérusalem, il était monté sur une ânesse. Quel honneur pour elle!...

— Oh! oui, fit la petite fille; et, qui sait, *Javotte* descend peut-être de cette ânesse, par la suite des générations.

— Elle en serait digne; car, si ce n'était pas un péché de comparer les bêtes au monde, on pourrait dire qu'elle a des sentiments quasiment chrétiens. Vous connaissez le petit Paul, ce joli mignon dont la fermière est si folle? Eh bien! sans *Javotte*, il serait étendu tout froid dans une tombe, au cimetière... L'enfant avait pris l'ânesse en amitié; il jouait souvent avec son ânon, et la meunière les laissait tous les trois folichonner dans le pré, comme si elle les eût remis à la garde les uns des autres. Qu'arriva-t-il un jour? Seigneur! j'ai froid dans le dos quand j'y pense! L'enfant et l'ânon, à force de faire les fous, arrivèrent trop près de l'eau sans s'en apercevoir et... clouc! les v'là au fond! L'animal s'en tira bien tout seul; mais l'enfant poussa un cri terrible; et, il allait

disparaître après avoir remonté à la surface, quand il fut saisi par de larges dents qui le meurtrirent bien un peu, par exemple, et déposé sur le pré par madame *Javotte,* qui l'avait repêché toute seule au moment où le courant le rapprochait du bord! Pas bête, cette ânesse-là, c'est moi qui vous le dis! *Pataud* lui-même n'eût pas mieux fait Hein! mon vieux, tu n'aurais pas mieux fait?

On approchait alors de la ville. La route était encombrée de paysans qui se rendaient à la foire, les uns pour leurs affaires, d'autres pour leurs plaisirs; tous les âges s'y trouvaient mêlés : les enfants, parés de leurs plus beaux habits, entrevoyaient en imagination les chevaux de bois, les saltimbanques et les boutiques en plein vent; les jeunes filles énuméraient les emplettes qu'elles iraient faire chez les marchandes de colifichets; les ménagères se renseignaient mutuellement sur le prix des choses ; et les pères de famille mêlaient un peu de politique à des conversations dont l'agriculture faisait les principaux frais.

Ici, un fermier chassait devant lui une bande de pourceaux qu'il avait grand'peine à conserver complète; là, quelques moutons s'avançaient docilement à la suite de leur bergère; plus loin, un veau récalcitrant désespérait, par ses incartades, un conducteur qui eût tout gagné à l'amener en voiture; ailleurs, des vaches, des bœufs et des taureaux cheminaient en beuglant; les piétons

chargés de hottes et de paniers, les voitures pleines de denrées, les chevaux avec leurs cavaliers se poussaient, se pressaient à l'envi ; et quand tout cela, bêtes et gens, se trouva réuni sur le champ de foire, ce fut un tumulte à ne plus s'entendre.

Après le premier étourdissement, toutefois, madame Armand et ses enfants prirent un extrême intérêt à ce qui se passait autour d'eux. Le garde en profita pour continuer leur éducation de fermiers ; et, pendant les deux heures qu'ils passèrent là, André acquit des connaissances précieuses, grâce aux observations qu'il lui fit faire.

Les cochonnets avaient été choisis entre bien d'autres et payés un prix assez modique, cependant ; la journée s'avançait, et madame Armand voulut se hâter de courir les magasins où elle avait des emplettes à faire. Elle quittait donc la foire avec ses enfants, lorsqu'ils aperçurent, un peu à l'écart, un groupe composé d'un vieil homme, d'une vieille femme et d'une belle vache : l'homme avait des cheveux blancs et la tournure d'un patriarche ; la femme essuyait furtivement quelques larmes, et la vache semblait triste.

Au rebours des autres vendeurs, ces vieilles gens paraissaient plutôt craindre les acheteurs que les désirer ; toutefois, lorsqu'ils se virent en butte à l'attention de la jeune mère et de sa famille, le vieillard fit un effort sur lui-même et s'adressant à eux :

— Puisque vous achetez des bestiaux, dit-il en désignant les petits cochons rosés qu'emmenait Samson, peut-être avez-vous besoin d'une vache? En voici une belle, mais elle est encore meilleure, et pas chère du tout.

— Merci, mon ami, nous n'avons plus rien à acheter ici, répondit madame Armand.

— C'est dommage, Madame, car *Finaude* est une bête comme on n'en connaît guère; c'est la meilleure laitière du pays, et douce comme un agneau.

— Mais vous avez tort de vous en défaire, alors, s'écria étourdiment André; il faut la garder. Pourquoi voulez-vous la vendre?

A ces mots, la vieille femme se couvrit les yeux d'un coin de son tablier, et le vieil homme repartit :

— Ah! mon petit Monsieur, l'idée ne nous en est venue que par force, allez. On ne fait pas tout ce qu'on veut dans ce monde, surtout quand on est pauvre comme nous le sommes. Il fut un temps où les choses allaient mieux pour nous. Alors, nous avions un fils travailleur et bon sujet qui nous aidait fort et ferme; mais la conscription l'a pris... et la guerre ne nous l'a pas rendu! ajouta péniblement le pauvre père, dont la voix tremblait. Quand nous l'avons su blessé et bien malade dans un hôpital d'Algérie, notre cœur s'est fendu en deux; et, pour lui envoyer un peu d'argent, nous

avons emprunté au voisin Thomas. Pendant quelque temps, il ne nous a pas trop pressés pour le remboursement; mais il n'est pas bien riche; le voilà qui marie sa fille; il lui faut de l'argent, et il nous a signifié qu'il ferait tout saisir chez nous si nous ne payions pas tout de suite notre dette, capital et intérêts! Nous n'avons pas d'autre moyen pour cela que de vendre la pauvre *Finaude!*

— Hélas!... hélas!... c'était notre amie; elle nous nourrissait de son lait, interrompit la femme; elle nous aimait avec son cœur de bête; et quand mon homme s'en allait travailler dans le bois, je ne m'ennuyais pas si *Finaude* était là! Qui est-ce qui me tiendra compagnie, maintenant, et qu'est-ce qu'elle va devenir sans moi?... Ah! Madame, ce qui me désole le plus, ce n'est pas de la vendre; mais de penser qu'elle peut tomber à de mauvais maîtres qui n'en auront pas soin!

— Oh! le méchant Thomas qui cause tant de chagrin, s'écria Clémentine déjà toute en larmes. Maman, ajouta-t-elle tout bas, ma petite maman, vous avez de l'argent dans votre bourse; je vous en prie, donnez-le à ces pauvres gens pour qu'ils ne vendent pas leur vache!

— C'est impossible, ma chère enfant, répondit le même madame Armand; cet argent nous est indispensable, et nous sommes à peine moins pauvres que ce vieux ménage.

— Mais, maman, fit André, qui avait tout

entendu, il y aurait un moyen d'arranger cela. Si vous achetiez la vache? ses maîtres auraient la consolation de la voir entre bonnes mains, et ils paieraient leur dette.

— Quelle folie, mon enfant! et avec quoi paierais-je moi-même la robe d'hiver qu'il faut à Clémentine, l'habillement complet dont tu as besoin, le peu de linge et les quelques meubles que nous avons résolu d'acheter aujourd'hui?

— Bah! répondit intrépidement la petite fille, nous nous en passerons bien quelque temps. Ne pourrait-on mettre quelques pièces à ma robe noire? Le pantalon des dimanches d'André devient un peu court, c'est vrai, et ses bras sont trop longs pour ses manches; mais l'on n'y regarde pas de si près à Lignol; et personne ne songe à se moquer de lui pour ça. Nous ferons de nouvelles reprises aux serviettes, nous retournerons quelques paires de draps, et Pauline est encore assez petite pour qu'il ne soit pas bien pressant de lui acheter un lit de fer.

— Et songez donc, maman : non seulement nous rendons service à ces braves gens, — qui ne trouveraient plus à vendre leur vache aujourd'hui, puisque tous les acheteurs quittent la foire, — mais encore nous faisons une bonne affaire : le garde forestier qui causait hier avec Samson lui disait, que, sans ses vaches, il n'aurait jamais pu mettre

sa fille en apprentissage et envoyer son fils à l'école normale.

Madame Armand réfléchissait, un peu ébranlée par les instances de ses enfants : l'argent qu'elle avait dans sa bourse, elle le devait au miel de ses ruches, au lait de ses chèvres, à la vente de ses lapins, aux œufs de sa poule, comme elle leur avait dû celui qui suffisait aux besoins quotidiens... Etendre ainsi l'industrie du ménage, ce serait en augmenter certainement les ressources...

— Qu'en pensez-vous, Samson? fit-elle à demi vaincue.

— Madame, je trouve l'idée bonne, et l'on a quelquefois raison de dire que la vérité sort de la bouche des enfants.

— Concluons donc ce marché, mon ami, je m'en rapporte à votre expérience.

— Combien la bête? fit aussitôt le garde.

— Dix-huit pistoles, Monsieur; et vous pouvez dire que ce n'est pas cher; mais nous ne voudrions pas faire marchander notre pauvre *Finaude* comme une bête ordinaire.

— Conclu! topez-là, mon brave. Madame va vous compter l'argent.

Cet argent semblait brûler les doigts du paysan, qui le reçut en pâlissant un peu; sa femme ferma les yeux, joignit les mains, et son visage eut des contractions douloureuses au son des pièces d'or.

Cependant, faisant un effort pour se remettre :

— Dieu vous le rende, Madame! dit-elle avec lenteur ; car c'est une bonne action que vous faites là. Je n'ai pas besoin de vous recommander la bête ; je vois sur votre figure que vous êtes bonne comme un ange. Elle sera heureuse avec vous et mieux nourrie que chez nous, sans doute ; car depuis quelque temps surtout...

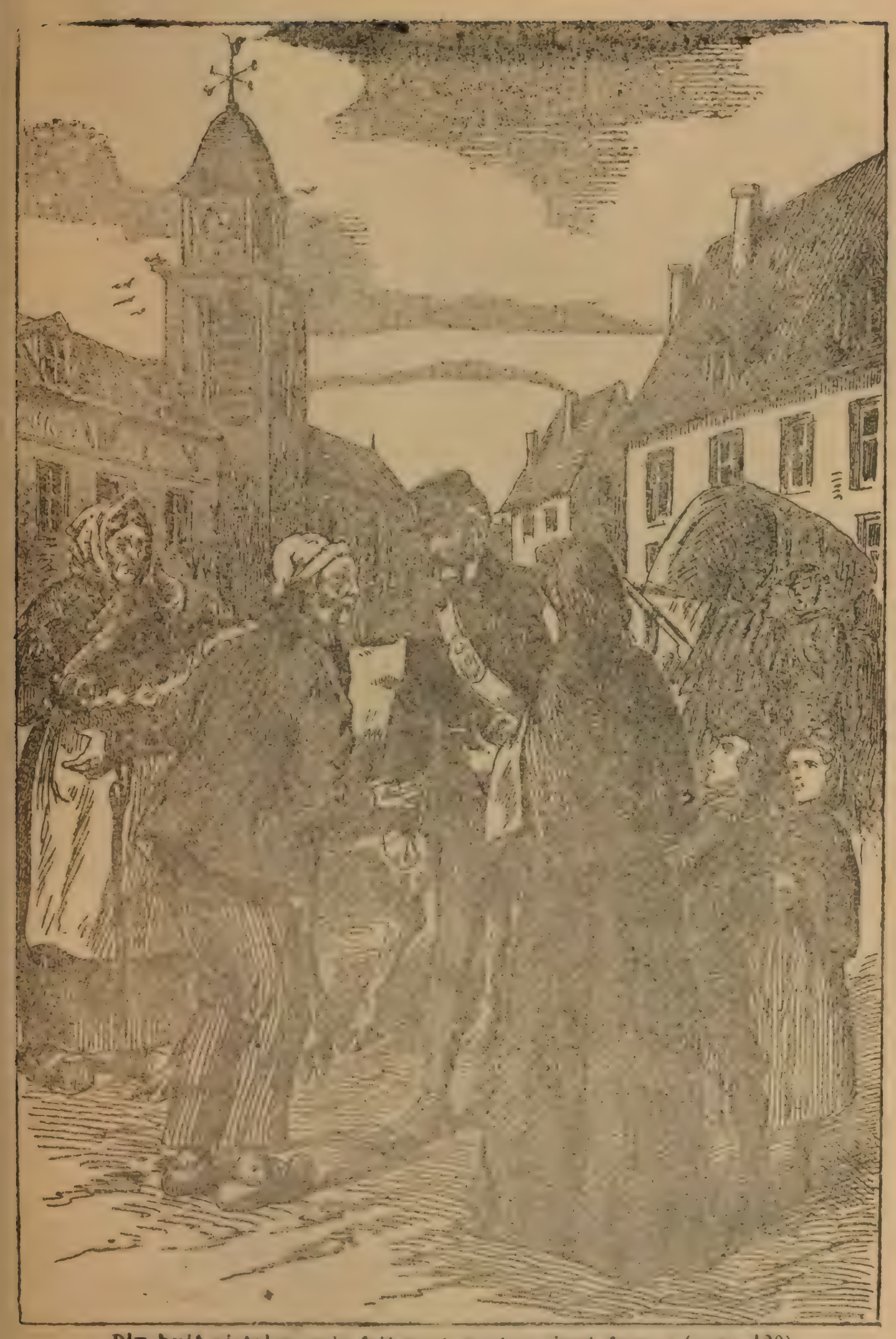
Elle n'acheva pas ; mais la jeune femme avait compris.

— Dix-huit pistoles, cela fait cent quatre-vingts francs, dit-elle ; j'en destinais deux cents à mes emplettes, il m'en reste donc vingt. Les voici, ma chère ; je ne veux pas bénéficier de mon marché avec vous ; et puisque vous avez la discrétion de ne pas demander d'épingles, il est bien juste que je vous en offre moi-même.

— Ah! Madame, voilà une charité qui vous portera bonheur, s'écria le vieil homme en découvrant sa tête blanche. Ma pauvre Fanchon avait tant besoin d'une cape d'hiver!

La séparation de *Finaude* et de ses maîtres fut pénible : la bête mugissait en résistant à Samson, qui voulait l'emmener, et les vieillards faisaient de visibles efforts pour la quitter.

— Vous viendrez la voir chez moi quand vous voudrez, leur dit madame Armand, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, et je vous donnerai chaque fois une bonne tasse de son lait.



Dix-huit pistoles, cela fait cent quatre-vingt francs (page 120)

— C'est cela! c'est cela! fit Clémentine en battant des mains; et puis, quand *Finaude* nous aura donné des veaux et que nous aurons acheté encore d'autres vaches, nous vous la rendrons pour remercier Dieu d'avoir fait fortune. N'est-ce pas, maman, nous la reconduirons à son ancien *chez elle* avec des nœuds de rubans et des fleurs aux cornes?...

— Mademoiselle Clémentine, disait un peu plus tard Samson en cheminant vers Lignol, savez-vous que *Finaude* aura l'air du bœuf gras, le jour où vous la coifferez de fleurs pour la rendre à ses vieux maîtres!

— Oh! quelle horreur, Samson! pouvez-vous parler du bœuf gras! Une fois, j'ai vu sa promenade à Paris et j'en ai pleuré toute la soirée.

— Il est vrai, continua sa mère, que cette exhibition n'a rien d'attrayant. Ce pauvre animal semble dire : « J'ai brouté longtemps l'herbe des prés fleuris et j'ai folâtré avec mes jeunes frères sur les pentes gazonnées; devenu fort, j'ai servi l'homme incessamment; un jour, il m'enferma dans une étable d'où je ne sortis plus; il m'infligea ce fardeau de graisse que je puis à peine porter; et maintenant, on me traîne en riant à l'abattoir! l'instant de ma mort est une fête pour tout le monde, et les petits enfants se réjouissent en criant : « Venez voir ce bœuf qui va mourir! »

— Le fait est, Madame, dit Samson, que ce

spectacle-là ne vaut rien et doit endurcir plus d'un petit cœur. Puisqu'il faut sacrifier certains animaux, qu'on le fasse donc plus décemment, sans que leur mort soit une fête pour les désœuvrés. C'est pas toi qui inventerais ces vilaines mascarades, hein! *Pataud ?*

— Il y a encore quelque chose de bien plus affreux, à mon avis, reprit madame Armand : ce sont les combats de taureaux. Voilà un usage barbare, choquant, avec les mœurs policées de notre époque ; il serait bien temps qu'il disparût. N'est-il pas affligeant, en effet, de voir des créatures raisonnables, des êtres doués d'une âme et d'un cœur, se repaître d'un tel spectacle et en jouir?

— Oh! maman, bien sûr ce sont les mauvais cœurs qui aiment tant cela : le petit Hector Charny, qui a voyagé en Espagne avec ses parents, racontait un jour à mon frère qu'il avait vu cette horrible chose et s'y était beaucoup amusé. Cela m'a éloignée de lui; et j'ai fini par reconnaître qu'il méritait peu d'amitié, car il était toujours à comploter de méchants tours.

— Corne de bœuf! interrompit le garde, je voudrais être là, quand on fait de ces horreurs! J'ouvrirais un peu vite la porte du cirque pour faire prendre la poudre d'escampette à ces braves bêtes : c'est moi qui vous le dis! Il n'y a donc pas moyen de verbaliser contre tout ça? Penser qu'on sacrifie de cette sotte et méchante façon de courageuses

bêtes comme le taureau, de nobles animaux comme le cheval! Le cheval!... mais c'est presqu'un homme! Quand j'étais cuirassier, j'en montais un qui ne se trompait pas aux sonneries, je vous assure; et j'aurais pu m'endormir sur son dos, qu'il n'en aurait pas moins bien fait la manœuvre. Et les jours de bataille, donc! il fallait le voir!... corne de bœuf! ses pieds ne touchaient pas la terre; on aurait dit que ses naseaux lançaient du feu et ses yeux des éclairs. Cette bête-là ma sauvé la vie plus d'une fois; et, sans son courage et son intelligence, il y a longtemps que je mangerais l'herbe par la racine. Pauvre brave animal! tu l'aurais aimé, *Pataud*. C'est bien dommage que vous ne vous soyez pas connus.

Au souvenir de son cheval, une grosse larme avait roulé dans la moustache grise de l'ancien cuirassier. Un peu confus de son émotion, il reprit avec une feinte gaieté :

— Sapristi! comme mes camarades de régiment riraient s'ils me voyaient en ce moment remplacer ma monture par cette vache qui fait tant de singeries pour se laisser traîner! Et les cochonnets, en aurez-vous soin, monsieur André? voilà des bêtes qui rapporteront gros, c'est moi qui vous le dis. Couvrez-les de paille; il ne faut pas qu'ils aient froid; c'est si jeune!



— Ah ! méchant roussin, répétait le garde (page 132)

(page 132)

CHAPITRE IX

PROCÈS-VERBAL

L'hiver fut long et rigoureux cette année-là. Pendant plusieurs semaines, une neige abondante couvrit la terre, et les communications furent souvent interrompues entre le village et la Maison du Roc.

Les habitants de celle-ci, obligés de rester enfermés plus qu'ils ne l'auraient voulu, ne s'ennuyaient pas cependant; l'étude et le travail

remplissaient leurs journées, et les joyeux animaux qui les entouraient leur procuraient de charmantes distractions. Quand il faisait beau, les enfants sortaient avec leur mère ou avec Samson; quelquefois le docteur les emmenait dans sa voiture faire une tournée de malades dans les environs; d'autres fois, le bon curé lui-même se chargeait de les promener; et leur éducation champêtre se complétait ainsi de jour en jour, car toutes les saisons, même l'hiver, sont riches en enseignements.

On agrandit la cour d'un coin de terrain appartenant à la commune, et que celle-ci vendit presque pour rien; le pigeonnier y fut construit; et, quand les pigeons s'y installèrent, on acheta quelques poules huppées pour remplir le vide laissé par eux dans le poulailler. André, — sous la direction de son vieil ami, — tressa de la paille et confectionna des ruches pour les essaims que le printemps devait produire; Clémentine apprit à faire du beurre avec une baratte de nouvelle invention; et quand le printemps revint, les produits de la petite ferme avaient tellement augmenté, que la hotte de la mère Jeannette ne suffisait plus pour les porter au marché.

On vendit alors un des petits cochons, qui étaient devenus gros et gras; et il fallut ajouter peu de chose au prix qu'on en retira pour acheter l'*Ebouriffé,* le bel ânon de *Javotte,* qui avait alors

atteint la taille et la force de sa mère. Le beurre s'était vendu si cher pendant la mauvaise saison; les lapins avaient été si recherchés, que l'épargne ne fut pas épuisée lorsqu'on y eut pris de quoi payer la petite voiture où l'on attelait l'*Ebouriffé.* Chaque semaine, la mère Jeannette la conduisait au marché, toujours pleine de marchandises, et la ramenait vide invariablement.

Enfin, Jeannette elle-même, qui ne pouvait consacrer que peu d'heures par jour à la Maison du Roc, dut être remplacée par Solange, une servante à demeure. C'était une fille robuste et travailleuse, enchantée de sa nouvelle condition. Elle y était à peine installée quand, un matin, se rendant au village, elle rencontra la grosse Manon, une des servantes de la *Châtaigneraie.* Manon avait les yeux rouges et l'air de mauvaise humeur : Solange en fit la remarque et lui en demanda la cause.

— Pardine, répondit-elle, tu parles facilement, toi qu'es dans la maison du bon Dieu, avec des gages qu'on te paiera! Mais comment que je serais bien aise, moi? Ce matin, la bourgoise m'a donné mon compte sans compliments, et il me faudra attendre jusqu'à la Pentecôte pour toucher mon dû.

— Ah! Seigneur, quelle nouvelle! Mais tu as donc fait des horreurs, ma pauvre Manon, pour être traitée comme ça?

— Des horreurs, des horreurs ! Est-ce ma faute à moi si ces maudites bêtes de la basse-cour se sont mises à crever comme des mouches? on aurait dit qu'elles le faisaient exprès pour me porter perte. Maintenant qu'elles sont presque toutes péries, la maîtresse a dit qu'elle n'avait plus que faire de moi chez elle, et qu'elle ne veut pas nourrir une bouche inutile. Je lui ai bien avancé qu'elle pourrait racheter d'autre volaille; mais elle m'a répondu qu'elle n'avait pas de chance avec ce bestiau-là, et qu'elle n'en voulait plus tenir.

— Le fait est que ça n'est pas des bêtes à profit, depuis quelque temps : la maladie s'y est mise comme qui dirait la petite vérole sur le monde; et le renard y aurait passé que ça ne serait pas pire. Pourtant, il paraît qu'à force de précautions et de propreté, et qu'en soignant tout de suite les bêtes malades, on était sauf de la mortalité. La petite demoiselle de chez nous n'a pas seulement perdu un poussin, à ce qu'elle m'a dit.

— Oh! le monde de la Maison du Roc, ça n'est pas du monde comme les autres, on le sait bien. Tout leur réussit, à ceux-là. Tu es bien heureuse d'y être entrée, toi!

Et Manon quitta Solange avec un gros soupir.

Pendant qu'elle continuait de cheminer vers le village, Clémentine mettait son chapeau de paille aux larges bords, car Samson était venu chercher le frère et la sœur pour une promenade

printanière. Pauline, absorbée dans ses caresses à *Bouton-de-Rose*, qui jouait avec elle en ce moment, ne demanda pas à les suivre, et ils s'éloignèrent d'un pas rapide .

— Si vous saviez comme je suis contente aujourd'hui, Samson! disait la petite fille en sautillant ; maman m'a dit ce matin qu'elle ne s'est jamais aussi bien portée ; le veau de *Finaude*, ce petit sauvage qui faisait le sot, est venu tout gentiment au-devant de moi quand je suis entrée à l'étable, et Suzanne a lu couramment une grande page de son livre! Je n'aurais jamais cru en arriver là avec elle ; vraiment, cette petite m'étonne. C'était autrefois une espèce de brute assez méchante, et maintenant la voilà intelligente et douce.

— Eh bien ! moi, ça ne m'étonne pas, mademoiselle Clémentine, car vous avez pris assez de peine pour l'amener là. Corne de bœuf! quelle patience vous avez eue ! S'il m'en avait fallu le quart avec *Pataud*, pour en faire un chien numéro un, j'y aurais renoncé ; c'est moi qui vous le dis !

— Oh ! monsieur le curé m'encourageait si bien !

— Dame ! monsieur le curé connaît le monde comme le berger ses bêtes, et le jardinier ses plantes. Et, de fait, le berger sait bien qu'il y a moyen de guérir les brebis galeuses, et le jardinier n'ignore pas qu'on fait les meilleurs arbres à fruits avec des sauvageons.

— En les greffant !

— Tout juste. Eh bien! vous avez greffé Suzanne, et v'là le secret. Sapristi!... *Pataud* dresse l'oreille... attention!

Le chien ne s'en tint pas à cette première marque de découverte; il s'élança comme un trait vers un petit bois voisin, et s'arrêta court au pied d'un arbre, levant la tête et aboyant avec force.

— Silence! murmura le garde-champêtre; je crois deviner quel méchant oiseau se trouve perché là. Tiens bon, *Pataud*, j'arrive! Et vous, mes enfants, attendez-moi ici.

Quelques-unes des grandes enjambées de Samson l'eurent bientôt amené devant l'arbre, qu'il se mit à secouer.

— Ah! garnement, criait-il avec colère, je t'y prends! tu vas me le payer cher, propre au mal, polisson, mauvais sujet, scélérat! Descends vite, ou je secoue plus fort, et c'est *Pataud* qui te rattrapera au vol.

— Mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc? il me fait peur, murmurait la petite fille à son frère.

— Ce qu'il y a? regarde, tu vas le savoir.

Les branches de l'arbre semblèrent s'agiter d'elles-mêmes : une pluie de feuilles naissantes violemment détachées tombèrent sur le sol, et un petit garçon aux cheveux jaunes et mal peignés roula au milieu d'elles. Il portait au cou un collier fait avec des œufs d'oiseaux récemment enfilés;

ses mains crispées tenaient encore des fragments de nid; et, de ses poches, coulait une liqueur gluante s'échappant d'autres œufs écrasés dans sa chute.

— Ah! méchant roussin, répétait le garde en lui tirant les oreilles, c'est donc toi qui fais tout ce carnage? il ne tient à rien que je ne te donne à dévorer à *Pataud*; ça rendrait service à l'humanité, car celui qui est cruel dans son jeune âge ne sera qu'un mauvais sujet plus tard.

— Pardon, pardon, monsieur le garde, je n'y ferai plus! sanglotait l'enfant.

— Te pardonner, corne de bœuf? pas de ça, jarni! arrive en prison! allons, marche! et un peu plus vite que ça, surtout!

Clémentine et son frère, émus des larmes du petit vagabond, se joignirent à lui pour attendrir Samson; mais ce fut en vain; il paraissait en colère pour tout de bon, cette fois.

Cependant sa menace d'emprisonnement n'était pas sérieuse, et il se contenta de dresser un rigoureux procès-verbal, dont le père du destructeur devait malheureusement subir les conséquences.

La promenade continua mélancoliquement *Pataud* portait l'oreille basse en écoutant se maître grommeler; Clémentine boudait Samson et André se demandait comment un si excellent homme pouvait sévir avec tant de rigueur contre un délit d'aussi peu d'importance.

Les diverses impressions traduites par leurs physionomies frappèrent l'œil exercé de monsieur Villard, qu'ils rencontrèrent promenant *Gazelle*. Il devina un récent orage, et pour le dissiper complètement, il aborda le petit groupe.

— Ah ! monsieur, le curé, vous arrivez à propos, comme toujours, lui dit le garde avec un peu d'émotion. Ne voilà-t-il pas mademoiselle Clémentine qui me fait la mine, et son frère qui me juge sévèrement, parce que j'ai exécuté ma consigne ! On dirait même que *Pataud* fait sa tête et prend aussi parti contre moi, maintenant ! Faites-leur donc comprendre, s'il vous plaît, que j'ai raison, et qu'ils ont tort.

Le vieux pasteur, mis au courant de la situation, ne put approuver le garde de s'être mis en colère ; mais il expliqua aux enfants combien il avait sévi à propos.

— Oh ! monsieur le curé ! pour quelques œufs si petits, si petits, objecta Clémentine, qui, cette fois, se montrait difficile à convaincre.

— De ces petits œufs devaient sortir des oiseaux, mon enfant ; ces oiseaux, à leur tour, en auraient produit d'autres qui ne verront jamais le jour maintenant. Que quelques maraudeurs seulement imitent le mauvais exemple de Jacquot, et dans peu d'années la contrée sera dépeuplée de ces jolis hôtes dont la présence donne tant de charme à nos bosquets.

— Racontez-leur donc aussi, monsieur le curé, qu'il pourrait en résulter la ruine du pays, car, si je le leur expliquais, il ne me croiraient pas en ce moment.

— Samson dit vrai, mes amis. Ces gracieux chanteurs, qui semblent destinés seulement au plaisir de nos yeux et de nos oreilles, sont de précieux auxiliaires des laboureurs, qui ne doivent souvent l'abondance de leurs récoltes qu'à la présence dans leurs champs, de ces ouvriers emplumés.

— Oh! monsieur le curé!... s'écria Clémentine, que le respect seul empêcha de continuer.

— Ce que je dis vous étonne, mais vous allez le comprendre. Il existe autour de nous une foule innombrable d'insectes que nous n'apercevons même pas; le sol où nous marchons, l'air que nous respirons, le gazon, les plantes, les arbres, en fourmillent. Ces parasites s'acharnent aux récoltes : à peine le grain a-t-il germé, qu'ils entament la tige naissante; ils s'attaquent aux feuilles, aux fleurs, aux épis, aux gousses, aux cosses, aux grappes, aux fruits de toute nature enfin; et la part qu'ils prélèvent est si considérable, que l'homme serait menacé de mourir de faim, si la Providence ne daignait le défendre contre ces ennemis-là. Ce sont les oiseaux qu'elle charge de les détruire : leur vue perçante leur fait nettement distinguer le plus petit insecte; et ils sont

tellement friands de cette nourriture, qu'en peu de temps ils absorbent de véritables légions de ces imperceptibles rongeurs.

— On dit pourtant, monsieur le curé, objecta André, que les oiseaux eux-mêmes sont de grands ennemis des récoltes, et que, si on les laissait se multiplier, ce serait un danger pour elles...

— Oui, mon ami ; on dit cela avec bien d'autres sottises du même genre qu'il serait facile de réfuter par les faits eux-mêmes. Dans certaines contrées, l'erreur que vous exprimez prévalut un jour. Sus, sus à l'ennemi ! cria-t-on de tous côtés ; mort à ces voleurs emplumés qui dérobent nos moissons !... Qu'arriva-t-il ensuite?... D'affreuses disettes : les insectes ennemis se multiplièrent tellement, qu'ils absorbèrent la part du laboureur ; la terre fut stérile, et l'homme eut faim ! Les destructeurs alors rentrèrent en eux-mêmes et reconnurent leur folie ; on tenta plus d'efforts pour ramener les oiseaux qu'on n'avait mis d'acharnement à les détruire ; on en fit venir de très loin, à des prix élevés ; on adopta des mesures sévères pour leur sauvegarde, et le mal fut réparé ; mais la leçon coûta cher, et l'on devra s'en souvenir longtemps.

Le garde triomphait.

— Mais ce n'est pas tout, continua monsieur Villard. Quelques naturalistes se demandent si la santé publique elle-même ne serait pas intéressée

à la conservation des oiseaux. Il arrive, en effet, que certaines conditions atmosphériques fassent éclore des insectes de toutes natures, en quantité si prodigieuse que leur présence dans l'air suffirait peut-être à le vicier ; qu'on y ajoute les miasmes délétères répandus par les innombrables cadavres de ces animaux miscroscopiques dont la vie est si courte, et il serait possible qu'on eût le secret de certaines épidémies, de certaines pestes même qui, parfois, désoleraient une contrée, si le bec zélé des oiseaux n'était là pour détruire à temps les germes de mort...

Cette fois, l'habile avocat de Samson avait gagné son procès, et les enfants étaient convaincus. Ils embrassèrent leur vieil ami, en le priant d'oublier un moment d'humeur, et Clémentine ajouta :

— Ne croyez pas, au moins, que je me suis ainsi fâchée parce que je n'aime pas les oiseaux ! J'en raffole, au contraire. Mais ce petit garçon, qui pleurait tant, me faisait trop de peine. Son père va le battre, bien sûr.

— Eh ! craignait-il de faire de la peine lui-même aux pauvres mères qui le voyaient ravageant leurs nids ?... Donnez-vous donc un mal infini pour aller chercher à tire-d'ailes un brin de foin ici, un fétu de paille là, une pincée de laine de brebis accrochée par une épine, et un tas de brimborions de ce genre. Employez tous vos talents pour assembler cela solidement ; tapissez l'intérieur du nid

comme le boudoir d'une princesse ; mettez-y vos œufs bien soigneusement ; privez-vous de boire et de manger pour les couver jour et nuit ; et tout cela, pour qu'un méchant gamin vous les chippe à votre nez, à votre barbe... c'est-à-dire, je me trompe : à votre bec ! Corne de bœuf ! la colère m'en revient, quand j'y pense ! Je vous demande pardon, monsieur le curé, mais c'est plus fort que moi !

— Je crois, en effet, répliqua le vieillard en souriant, que si les enfants se rendaient compte du merveilleux instinct des oiseaux et de leur tendre sollicitude pour leur jeune couvée, les plus mauvais eux-mêmes respecteraient en eux l'œuvre admirable de Dieu.

— Il doit être content, en effet, le bon Dieu, quand il s'est donné la peine de faire des choses si utiles, si jolies, et qu'un Jacquot sournois, comme celui de tout-à-l'heure, vient lui mettre son ouvrage en mille morceaux. Jarni !... à sa place, comme je vous l'arrangerais !

— Le bon Dieu, dans sa miséricorde, souffre bien des choses avant de tonner, reprit gravement le curé. Mais par l'absence même des oiseaux, ne serions-nous point punis de les avoir laissé détruire ? Plus de gazouillements sous les ramures, ni de chansons dans les airs ! plus de mouvements dans le feuillage ! l'azur du ciel nous semblerait bien vide, si nous n'y suivions plus des yeux le

vol charmant de ces ailes légères ! Ne le pensez-vous pas ?

— Oh ! c'est vrai, monsieur le curé, lui répondit André ; la semaine dernière, quand nous avons vu les hirondelles revenir, nous étions bien contents

— Ces chères petites ! reprit Clémentine. Il y en a un nid en haut de notre cheminée, et chaque matin elles m'éveillent gaiement par leurs jolies chansons. Maman dit que ce sont les mêmes hirondelles que l'an dernier.

— C'est probable, mon enfant, car l'hirondelle est fidèle à son nid ; pour s'en assurer, on a parfois attaché un fil solide à la patte de l'un de ces oiseaux, comme un bracelet au poignet d'une dame, et l'on a pu le reconnaître revenant à son logis ; on a vu ainsi les mêmes hirondelles revenir dix ans, quinze ans, dix-huit ans de suite dans le même nid.

— Et si elles le trouvent occupé ?

— Oh ! sur cela, je puis te répondre, dit André, car c'est justement ce qui est arrivé aux nôtres. Un gros pierrot s'était emparé de leur logis et refusait de le leur rendre. Qu'ont-elles fait?... Elles ont été raconter la chose à leurs amies, qui sont arrivées en grand nombre attaquer l'usurpateur ; et comme il refusait toujours de se rendre, elles allaient le murer dans le nid, lorsqu'enfin il s'est décidé à déguerpir.

— Mais les oiseaux parlent donc entre eux !

— Certainement, fit le garde ; ils ont une ma-

nière de se dire les choses. Ainsi, remarquez un peu les hirondelles, l'automne prochain. Dès les premières atteintes du froid, elles s'agiteront avec inquiétude et se rassembleront sur les toits en jasant comme des femmes. C'est tout comme si elles disaient :

— Voici les feuilles qui tombent.

— Le vent les pousse.

— Ce vent devient froid.

— C'est mauvais signe.

— Il faut songer à fuir.

— Ne nous attardons pas.

— Réglons le voyage.

— A quand le départ?...

Et c'est à qui donnera son avis. On finit toujours par s'entendre, toutefois; et quand les jeunes hirondelles de l'année ont reçu leurs instructions pour le voyage, crac! un beau jour, tout le monde s'envole! Alors, il est temps pour nous autres de scier le bois et de préparer le feu, car les hirondelles ne se trompent jamais sur la venue de la mauvaise saison.

— Pauvres oiseaux! où vont-ils si loin?... que je voudrais le savoir! il y a peut-être des endroits où ils sont attendus avec bien de l'impatience...

— Ah! je vous en réponds, mademoiselle Clémentine! Quand nous étions en Crimée et que nous les voyions venir, ça nous faisait un effet!... Seigneur Dieu! que nous disions, elles arrivent

de France, peut-être... elles ont niché sous le toit de chez nous!... Et les pauvres prisonniers qu'on retient en exil! croyez-vous que le nid d'hirondelles suspendu derrière leurs grilles ne leur dise rien au cœur? On prétend que plus d'un a confié des messages à ces petites voyageuses, et que la Providence les a fait tomber quelquefois entre bonnes mains pour leur délivrance.

— Oh! mon Dieu! fit la petite fille en frissonnant, si le plomb d'un chasseur avait arrêté le vol de la messagère, le prisonnier serait donc mort dans son cachot?

— C'est possible; mais les chasseurs ne s'inquiètent pas de ces choses-là; pourvu qu'ils tuent, ils sont contents. Ah! que je voudrais tenir sous clé tous ceux qui s'acharnent contre les oiseaux! quel joli quart d'heure je leur ferais passer! Rien ne les arrête; ils détruiraient sans remords tout ce qui vole dans l'air. Croiriez-vous qu'au marché de Sancey, il s'est vendu l'autre jour mille douzaines d'alouettes? On s'en apercevra aux prochaines récoltes, c'est moi qui vous le dis!

— Je ne peux pas manger d'alouettes, interrompit Clémentine. En déchirant ces petits membres rôtis, il me semble toujours que l'oiseau va crier de douleur. Pauvres alouettes! aucun oiseau ne m'impressionne comme elles quand elles chantent. Le chant du rossignol est plus mélodieux sans doute que le leur; celui de la fauvette, du

chardonneret, du pinson le surpasse, dit-on ; mais je trouve qu'il n'y a pas d'oiseaux pour faire penser au bon Dieu comme elles. Elles montent, elles montent toujours tout droit vers le soleil. Et puis, quand elles sont perdues dans le ciel bleu, quand elles sont si haut qu'on ne peut plus les voir on entend leur voix si pure, si pure qu'il n'en est pas de pareille. On la croirait faite exprès pour parler au bon Dieu au-dessus des nuages.

— Ceci est de la poésie, ou je ne m'y connais pas, mon enfant, répondit le bon prêtre en souriant. Mais la poésie déborde des œuvres de Dieu, et nous n'avons qu'à ouvrir nos cœurs pour qu'elle y entre à flots. Le saint le plus suave, le plus séraphique dont nous sachions l'histoire, François d'Assise, avait aussi une douce tendresse pour les oiseaux ; il les appelait, leur parlait, les bénissait, et ces charmantes créatures, dociles à sa voix, se groupaient sous sa main et l'entouraient avec des marques d'attention et de respect.

— Ah ! mais il paraît que les oiseaux ont toujours été en bons termes avec le Créateur, dit le garde. Je me rappelle comme je fus content le jour où vous racontiez en chaire, monsieur le curé, que le Saint-Esprit avait pris la forme d'une colombe pour descendre sur Notre-Seigneur quand saint Jean le baptisait.

— Oh ! il est parlé d'autres oiseaux dans l'Ecriture, reprit André. Et la colombe, et le corbeau

de l'arche? Mais est-il vrai que le corbeau vit cent ans?

— On le dit, répondit le curé; on attribue la même longévité à la corneille. Est-ce l'instinct ou expérience acquise par une existence prolongée ui rend ces animaux si défiants? toujours est-il u'ils se tiennent sur leurs gardes d'une manière qui prouve bien leur intelligence.

— En effet, ils ont de bonnes raisons pour cela, grommela le garde. Mais cette défiance-là est remarquable chez bien d'autres animaux qui savent aussi que l'homme est à redouter pour eux. Quand les oies voyageuses, ou les grues, ou les canards sauvages se posent à terre pour y dormir, il y a toujours une sentinelle emplumée qui veille et qui fait le guet. Et la perdrix, donc! en voilà une petite rusée! Croiriez-vous qu'elle fait quelquefois la boiteuse pour attirer plus sûrement le chasseur à sa suite et le détourner de sa couvée?

— Le rouge-gorge est plus confiant, remarqua le petit garçon. Te rappelles-tu, Clémentine, celui que nous aimions tant cet hiver? il n'a pas un instant quitté les abords de la maison; il y entrait même souvent, et il becquetait le pain que nous émiettions pour lui, avec des cris joyeux qui nous charmaient.

— Nous avions encore d'autres amis, car notre plus grand plaisir était de balayer la neige dans la cour et d'y répandre du grain pour les oiseaux.

Comment vivaient donc ceux que nous ne nourrissions pas?

— Le bon Dien y pourvoyait, ma chère enfant, répondit le vieux prêtre, car sa Providence embrasse toutes choses, et ces deux jolis vers sont bien vrais :

« Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature. »

Aimons donc ce Créateur si tendre respectons-le dans ses œuvres, dont la plus infime est admirable; et puisqu'il a institué l'homme roi des animaux, que ce roi règne du moins par la douceur et la bonté.

Les promeneurs approchaient alors du village : en longeant un pré qui appartenait à Pierre, ils y virent celui-ci engagé dans une conversation animée avec le fermier Durand.

— C'est trop cher, s'écriait ce dernier, je n'en donnerai que trois mille francs.

Va donc pour trois mille francs! repartit l'autre avec un soupir.

— Tiens! murmura le garde, c'est donc vrai ce qu'on racontait hier sur la place : la *Châtaigneraie* s'entame. Sapristi!... si le fermier se met à vendre ses terres, ça ira vite. Au fait, il a éprouvé tant de pertes depuis un an, qu'il doit commencer à voir le fond de sa bourse... Et puis, il faut de l'argent pour la fête du baptême de son premier-né, car la Madeleine veut que les réjouissances

soient aussi belles que chez le notaire de Pontalé. Mais qu'est-ce que tu as donc à te hérisser comme ça, *Pataud?* Ah! c'est qu'il aperçoit le gros boucher de Sancey; il ne peut pas le souffrir! D'où venez-vous donc, boucher, avec ces deux pauvres moutons en travers de votre cheval. Ils ne doivent pas être à leur aise, la tête pendante comme ça.

— Eh! je m'en moque pas mal! Je crois que je vas les jeter dans le prochain fossé, car je m'aperçois que je viens de faire un marché de dupe, comme ça se trouve toujours quand on achète des bêtes à la *Châtaigneraie.* Celles-ci étaient malades depuis six mois, bien sûr; c'est si mal soigné là-dedans! Tenez, les voulez-vous pour la moitié du prix que j'en ai donné?

— Merci, ça serait trop cher encore.

— Pour le quart?

— Pour rien du tout, mon cher. Vous avez fait la bêtise, supportez-en les conséquences.

Mais la vue de ces pauvres animaux avait ému les enfants; ils se dirent qu'à force de soins, ils sauraient bien les guérir; et quelques instants plus tard, ils étaient installés sous le même toit que *Pervenche,* un peu choquée du voisinage.

Madame Armand ne se doutait guère alors qu'un troupeau magnifique devait naître de ces deux animaux malades...



Il était temps ! s'écria le garde (page 159)

CHAPITRE X

LA FÊTE DES ROIS

Dix fois l'hiver dépouilla les rameaux ; dix fois le printemps les fit refleurir.

André devint un beau jeune homme, un peu sérieux peut-être pour son âge, tant il était pénétré déjà de son importante responsabilité de chef de famille.

Clémentine, en se parant de toutes les grâces de la jeune fille, acquit toutes les vertus de la femme ;

et la petite Pauline fit sa première communion avec une angélique piété.

La mère de cette famille intéressante avait peu changé ; c'était encore une belle et douce femme, fortifiée par l'accomplissement du devoir.

— Qu'elle doit être heureuse! disait-on ; sa maison prospère, ses enfants l'adorent, et tout le monde la respecte !

Heureuse... elle l'eût été sans le souvenir de l'être chéri qu'elle pleurait encore... Elle n'avait point quitté sa robe de deuil, et les quelques fils d'argent mêlés à sa brune chevelure avaient blanchi sous l'amertume d'un regret constant.

Elle le renfermait en elle-même, cependant; et le brave Samson, qui devinait le stoïcisme de son silence, en avait conçu pour elle une admiration telle qu'il disait parfois à *Pataud* en la quittant :

— Cette femme-là, aurait mérité d'être un homme, mon vieux, c'est moi qui te le dis!

Le maître et le chien avaient peu ressenti l'influence des années; le premier avait bien quelques rides de plus au coin de l'œil et quelques poils noirs de moins dans sa moustache, le second ne jouissait peut-être plus d'un œil aussi perçant; mais, en somme, ils possédaient encore leur jarret agile et leur ancienne vigueur.

Quant à la Maison du Roc, elle avait subi, ainsi que ses dépendances, la plus complète des transformations.

La métamorphose s'était faite insensiblement, mais d'une manière continue; elle avait commencé par les terres.

On avait d'abord ajouté quelques ares au jardin, clos ensuite vers le bas par une épaisse muraille, une sorte de digue opposée aux invasions de la rivière puis, un jour, une prairie voisine étant mise en vente, madame Armand l'avait achetée. Elle l'avait eue à vil prix, toute vaste qu'elle fût, car le sol en était détestable, marécageux et couvert de joncs : le drainage bien entendu, le fumier des étables répandu à propos en avaient fait un pré sans rival dans le pays.

Un peu plus loin, des terrains communaux avaient été mis en adjudication : personne n'en voulait, parce qu'il n'y pousserait jamais que de la bruyère et des ajoncs, disaient les paysans. André les acheta, défricha cette lande, y prodigua l'engrais produit par ses troupeaux, et des moissons superbes ondulèrent au souffle du vent, dans les sillons qu'il avait tracés. Une partie de ces terrains s'élevait en une pente rapide où le sol, plus maigre qu'ailleurs, était couvert de pierres : Samson, conseillé par son ami le garde forrestier, y sema des glands, des faînes, des châtaignes, de la graine de pins; et bientôt les jeunes tiges, qui s'élevaient plus haut de printemps en printemps, promirent, pour un avenir prochain, le meilleur bois de la contrée.

Enfin, le mari de Madeleine, — qui avait des besoins d'argent plus impérieux chaque jour, — voulut vendre une vigne qui bordait le chemin des Chênes : les acheteurs manquaient, car le fermier, plus gêné chaque année, avait laissé le sol s'appauvrir, et les ceps trop vieux ne produisaient plus que peu de grappes. Il y aurait tout à refaire là-dedans, disaient les vignerons. La perspective de ce labeur n'effraya pas André ; il acheta la vigne, que Pierre fût heureux de lui laisser à bas prix ; il renouvela les vieux ceps, fuma le sol, et, l'année suivante, il eut dans sa cave quelques pièces de vin de plus que cette vigne n'en produisait ordinairement.

Dans la cour, un second pigeonnier faisait face au premier. D'un autre côté s'élevait un poulailler monumental : la poule de mademoiselle Villard, et le coq du docteur étaient devenus la souche d'une si nombreuse famille, qu'elle formait une basse-cour unique à Lignol ; on l'avait enrichie de diverses espèces de volatiles, et toutes s'y trouvaient assez bien pour prospérer à l'envi.

Pervenche et *Folichonne* avaient vu naître d'elles tant de générations, qu'il leur avait bien fallu se décider à prendre enfin une tenue de grand'mères. Elles n'habitaient plus d'ailleurs l'humble palais Samson, remplacé par de vastes étables où *Finaude* vieillissait, entourée d'une postérité déjà nombreuse.

Les moutons achetés au boucher étaient morts longtemps après, seulement; mais ils laissaient derrière eux une telle lignée, que Pierre lui-même, au temps de sa splendeur, n'avait pas eu pareil troupeau.

Pour les lapins, on renonçait à les compter ; et le rucher du bord de l'eau était célèbre aux environs.

Le vieux garde jouissait avec délices de cette prospérité, car elle était son ouvrage, en grande partie.

N'est-ce pas lui qui avait apporté à la pauvre famille le secours de son expérience, de ses conseils, de sa direction?

Il avait trouvé toutefois des élèves si dociles, si intelligents, si actifs, que la tâche était facile avec eux ; aussi leur rendait-il justice, surtout en parlant d'eux à *Pataud*, car il eût craint de les rendre orgueilleux par ses compliments.

— Ah! mon vieux, disait-il, ces enfants-là, ça vaut de l'or; s'ils se mettaient dans la tête de prendre la lune avec les dents, ils y arriveraient; c'est moi qui te le dis! Et penser pourtant qu'ils ont commencé l'entreprise avec une chèvre et deux lapins!

La Maison du Roc se ressentit la dernière du changement de fortune de ses habitants. Toutefois, sa toiture était devenue si mauvaise, qu'on dut la remplacer. Madame Armand en profita

pour la faire élever d'un étage ; on la blanchit sur toutes ses faces; on la rajeunit dans tous les coins, et peu s'en fallait que les paysans ne l'appelassent le « Château du Roc. »

Au moment où nous reprenons ce récit, ces importants travaux venaient de s'achever.

— C'est maintenant une belle maison neuve, avait dit Pauline; est-ce qu'on n'y pendra pas la crémaillère!

Madame Armand, qui avait horreur, depuis son deuil, de tout ce qui ressemblait à une fête, reçut assez mal cette insinuation; mais elle vit ses enfants si désireux de réunir à leur table, à cette occasion, les dignes habitants du presbytère, le docteur, sa femme et leur cher ami Samson, qu'elle ne put leur refuser ce plaisir.

Les invitations furent donc lancées, et la petite fête devait avoir lieu le lendemain.

— Comme ce jour-là est bien choisi, disait la pétulante Pauline, qui semblait avoir sucé avec le lait de sa nourrice quelque chose de sa vivacité. Comme ce jour-là est bien choisi! c'est le six janvier! nous tirerons les Rois!

Une pensée plus sérieuse occupait Clémentine: sa mère suivait sur son visage les progrès d'une émotion visible, et lorsqu'enfin ses yeux bleus s'humectèrent doucement, elle l'attira vers elle; et, la baisant au front ;

— Parle, chère enfant, lui dit-elle; je vois bien que tu as quelque chose à nous dire.

— Eh bien! oui, mère; et je ne tarderai pas davantage : Dieu a béni nos travaux... Demain, c'est fête ici .. nous réjouirons-nous en égoïstes? Oh! non, n'est-ce pas? et vous permettrez que ce soit fête aussi pour *Finaude* et ses anciens maîtres... Vous n'avez pas oublié ma promesse d'enfant, j'en suis certaine... vous refuserez-vous à me laisser la tenir?

Un long embrassement fut la seule réponse de l'heureuse mère.

On décida aussitôt que *Finaude*, parée comme l'avait annoncé Clémentine dix ans auparavant, quitterait le lendemain la Maison du Roc au jour naissant, car il fallait partir de bonne heure pour rentrer de bonne heure aussi; la bête marcherait lentement; les chemins étaient mauvais et le vieux couple habitait loin.

Le lendemain donc, Clémentine et son frère, qui voulaient jouir ensemble de la joie des bons vieillards, emmenaient *Finaude* avec ses fleurs aux cornes.

Aux lueurs indécises de l'aube, ils aperçurent, en passant devant la ferme de Madeleine, une charrette où l'on entassait pêle-mêle des meubles, des paquets et des enfants.

— Dépêchons-nous! disait la voix impérieuse de

Pierre; tâchons au moins d'éviter la honte d'être vus!...

La fermière répondait avec une voix pleine de larmes; et des propos aigres s'échangeaient entre les deux époux.

Hélas! quelle différence entre la joyeuse prise de possession qui avait eu lieu le jour de leur mariage et ce triste départ effectué en cachette!

Car c'était un départ!...

Avec les jeunes époux, la ruine était entrée dix ans plus tôt à la *Châtaigneraie*. Il eût été difficile d'en découvrir les présages au milieu de la richesse y régnant alors; mais, ainsi qu'une tache d'huile d'abord imperceptible, elle s'était lentement étendue, et peu à peu elle avait tout envahi.

Elle commençait le jour où périt la vache météorisée dans un champ de luzerne; la mort des pauvres bœufs au retour des vendanges, la destruction de la basse-cour, l'incendie de la grange la continuèrent; les épizooties, les emprunts, les ventes répétées l'accomplirent, et Pierre et Madeleine s'éveillèrent un matin plus pauvres que madame Armand lorsqu'elle était venue s'installer à la Maison du Roc!...

Il ne leur restait plus même un toit pour abriter leur tête; et ce fut par pitié qu'un riche propriétaire des environs voulut bien consentir à les prendre pour métayers du plus mauvais de ses domaines.

Ils s'y rendaient ce jour-là.

Le frère et la sœur eussent aimé à leur adresser pour adieux quelques paroles de consolation et de sympathie ; mais le lambeau de conversation qu'ils venaient involontairement de saisir leur prouvant le désir de ces malheureux de ne rencontrer personne, ils passèrent sans s'arrêter et ne furent point aperçus.

Ils cheminèrent d'abord en silence et le cœur serré ; puis ils échangèrent quelques observations compatissantes sur ce qu'ils venaient de voir, et le jeune homme ajouta :

— Combien les hommes sont injustes de s'en prendre au sort des malheurs qui les frappent ! Les malheurs? le plus souvent c'est nous qui les semons dans notre vie. Madeleine et Pierre n'en sont-ils pas un exemple ? Que la fermière, moins coquette et moins négligente, se fût elle-même occupée avec douceur et diligence de ses devoirs de maîtresse de maison ; que le fermier moins brutal eût soigné ses bêtes et surveillé ses gens, et l'opulence règnerait encore chez eux, entretenue par les animaux qui les ont ruinés et qui nous enrichissent ?

Ils arrivèrent chez les vieilles gens plus tôt qu'ils ne l'espéraient, et ils en sortaient joyeusement, émus du bonheur qu'ils y avaient causé, quand ils rencontrèrent Samson, qui venait au-devant d'eux.

— Ça vous étonne de me voir ici, leur dit-il, et ça m'étonne un peu moi-même, car ce n'est pas mon chemin; mais c'est pour vous que nous y sommes venus, *Pataud* et moi. Je voulais vous prévenir d'une chose... importante, pour que vous hâtiez votre retour et que vous ne vous laissiez pas amuser en route, car il ne serait pas bon de laisser madame votre maman trop longtemps seule aujourdhui...

— Mon Dieu! que voulez-vous dire? s'écria Clémentine en tremblant.

— Oh! rien de fâcheux, rassurez-vous. S'il y avait du triste, ça n'est pas moi qui vous l'apporterais, corne de bœuf! Mais voilà...

J'allais commencer ma tournée, quand j'aperçois le facteur qui entamait aussi la sienne.

— Comment ça va-t-y, facteur? que je lui dis.

— Pas bien! qu'il me répond, et j'aurai de la peine à me rendre partout aujourd'hui.

— Eh bien! je vas vous aider, que je reprends. Bon Il me donne une poignée de lettres à porter au plus loin. Il s'en trouvait une pour notre Madame . je la lui remets, elle l'ouvre, elle la lit.. Jésus! Dieu! la v'là qui devient blanche comme une morte et qui tombe sans connaissance! Votre sœur et moi, nous lui tapons dans le dos, nous la faisons revenir... Lisez! lisez! qu'elle dit en nous tendant la lettre. Je la sais par cœur; il n'y avait que dix-neuf mots et c'était signé : *Sœur Dosithée.*

Voici les dix-neuf mots :

« Bénissez le Seigneur ! vos épreuves sont finies !
» soyez forte pour accepter le bonheur comme
» vous l'étiez pour subir l'adversité. »

Qu'est-ce que ça veut dire, je vous le demande ; Pour moi, j'y perdrais mon latin, si l'on n'avait pas oublié de me l'apprendre ; j'aurais plus tôt compris un « longogriphe » du journal que le mot de cette devinette. Ah ! les femmes ! quand ça ne parle pas trop, ça ne parle jamais assez. Toujours est-il que votre maman est fort agitée.

Le frère et la sœur ne le furent pas moins tant que dura le chemin, et s'ils n'eussent eu au retour les préparatifs de leur petite fête pour les occuper, ils auraient pressé leur mère plus vivement encore qu'ils ne le firent, d'écrire à la religieuse pour lui demander une explication.

Pendant ce temps, un voyageur descendait de wagon à la station de Pril, voisine de Sancey. Il demanda au chef de station s'il n'existait pas un service de voitures pour Lignol.

Sur sa réponse négative :

— J'irai donc à pied, dit-il en plaçant sa valise sur son épaule.

— Prenez un guide alors, Monsieur, si vous ne connaissez pas le pays ; car il a beaucoup neigé ces jours-ci ; les chemins sont couverts, et vous courriez grand risque de vous égarer en voyageant seul.

Mais le guide était si difficile à trouver à cette petite station, — point perdu dans un désert, — que le voyageur y renonçant partit seul, après s'être fait indiquer la direction de Lignol par l'obligeant employé.

Ce voyageur était un homme encore jeune, mais qui semblait vieux, tant les souffrances et les fatigues l'avaient marqué d'un sceau visible. Ses cheveux épais étaient presque blancs; sa haute taille commençait à se voûter, et son œil noir, qui lançait des éclairs de volonté, se cernait d'un cercle bistré.

Il marcha longtemps sans voir d'habitations.

Cependant, un clocher dessinait sa flèche aiguë à l'horizon.

— Ce doit être Lignol? demanda-t-il au premier paysan qu'il rencontra.

— Lignol? ah! ben oui, par exemple! Lignol? vous lui tournez le dos.

Sur de nouvelles indications, il se remit en marche; mais Lignol semblait fuir devant lui, et pas un seul passant ne se trouvait sur son chemin!

La neige s'était remise à tomber; elle enveloppait le marcheur d'un voile épais qui l'empêcha bientôt de rien distinguer autour de lui. La nuit arrivait, cependant; le vent soufflait avec violence et le froid devenait insupportable.

— Courage! se disait le voyageur; ce n'est pas le moment de faiblir, lorsque l'on touche au but.

Et il marchait encore.

Bientôt l'obscurité fut complète ; l'étranger s'aperçut qu'il avait quitté le chemin, et marchait à l'aventure, se déchirant aux broussailles, se heurtant aux rochers et s'enfonçant dans les marais ; une fois même, il fut sur le point de glisser dans un étang.

Et cependant, il marchait toujours !

Enfin, ses forces faiblirent ; sa volonté fut vaincue dans cette lutte terrible contre les éléments ; il s'affaissa dans la neige en jetant un cri de détresse et d'appel...

Rien n'y répondit.

— Grand Dieu ! pensa-t-il avec désespoir, je vais mourir, et le bonheur est tout près de moi peut-être !

Il cria de nouveau plusieurs fois...

Même silence !

Puis vint un instant où sa voix expira dans son gosier. . il recommanda son âme à Dieu, ferma les yeux... et resta inanimé !...

En ce moment, on était au dessert à la Maison du Roc, et le gâteau des Rois attirait tous les regards.

— Nous sommes neuf, avait dit le bon curé ; faites dix parts, Madame ; il ne faut pas oublier celle du pauvre.

La fève n'échut à personne.

— C'est donc un inconnu qui sera roi, fit cha...

ver le docteur. Allons, qu'il paraisse, ajouta-t-il en plaisantant, et qu'il soit le bien-venu !

Pataud, que son maître n'avait pu empêcher d'assiter à la fête, et qui s'était tenu tranquille sous la table, où Clémentine lui glissait de bons morceaux, venait d'en sortir et donnait des marques bruyantes d'inquiétude et d'agitation.

— Allons donc, vieux gâté, lui dit brusquement le garde, ne vas-tu pas te permettre d'élever la voix devant monsieur le curé, maintenant?

Le chien, peu sensible à ce reproche, se jeta sur la porte et se mit à la secouer violemment.

— Bon! le voilà qui veut sortir, à présent! Niais! je te demande un peu s'il peut *y* avoir des maraudeurs dehors par ce temps et à cette heure! Ici, *Pataud*, et tiens-toi tranquille!

Mais le chien, si docile ordinairement, redoublait d'agitation et poussait des hurlements lugubres.

— Je demande bien pardon excuse à la société, fit son maître, sérieusement alarmé cette fois. Mais il se passe quelque chose d'extraordinaire. Je vais voir ce que c'est. Ne m'attendez pas pour le café, madame Armand.

— Je vous accompagne, mon ami, dit André.

Ils s'élancèrent dehors, précédés par le chien, qui faisait des bonds énormes. Il disparut rapidement dans les ténèbres; puis il revint à son maître, et l'entraîna par ses vêtements.

— Où nous mène-t-il? où nous mène-t-il? murmurait le garde.

Est-il besoin de le dire? la fine oreille de *Pataud* avait distingué dans le lointain les cris du voyageur perdu, et son flair encore subtil avait saisi les émanations de ce corps inanimé.

Le transporter à la Maison du Roc fut, pour le robuste vieillard et son compagnon, l'affaire d'un instant.

— Il était temps ! s'écria le garde en rentrant ; mais, grâce à Dieu, l'homme respire, et même assez fort. C'est à vous de vous en mêler maintenant, docteur. Allons, mettez-nous-le bien vite en état de manger sa part du gâteau et... Vive le roi !

La scène qui suivit est impossible à décrire. Elle se devine avec le cœur, et ne peut se retracer avec la plume...

C'était monsieur Armand !...

Le vaisseau qui l'emportait, jeté hors de sa route par d'affreuses tempêtes, avait sombré corps et biens sur des récifs, comme on l'avait appris.

Lancé sur la côte par des vagues furieuses, le père de famille avait seul échappé au naufrage.

Cette côte de l'Amérique du sud était habitée par une peuplade sauvage qui retint le naufragé captif et le réduisit en esclavage. Quelques années s'étaient passées ainsi.

Enfin, un vaisseau parut en mer ; le malheureux attira son attention par des signaux déses-

pérés et fut recueilli. Peu de temps après, ce vaisseau relâchant à Rio-de-Janeiro, il s'empressa d'y chercher son parent. Il n'y était plus! Toutefois, le voyageur y tenta courageusement la fortune, mais sans l'atteindre; il parvint seulement à gagner sa vie, et il lui fallut bien du temps et des efforts pour amasser quelques économies.

Dès son arrivée, il avait écrit à sa femme.

Par une constante fatalité, le navire qui portait sa lettre se perdit en mer!

Il écrivit de nouveau maintes fois : aucune réponse ne lui parvint : depuis que madame Armand avait quitté Paris, son concierge avait eu plusieurs successeurs, et la poste ne put découvrir, par eux, la nouvelle adresse de la pauvre femme.

Découragé par la lutte contre le mauvais sort, dévoré par le mal du pays et de la famille, monsieur Armand s'était enfin décidé à venir chercher lui-même la réponse à ses lettres.

Nouvelles et amères déceptions!

Vainement il explora Paris, en quête de ses anciennes relations : elles s'étaient disséminées de tous côtés et il ne se trouva personne pour répondre à ses anxieuses questions.

Enfin, un hasard providentiel lui fit rencontrer sœur Dosithée! Il apprit d'elle tout ce qu'il avait tant à cœur de savoir, et c'est à l'instant où il montait en wagon pour se rendre à Lignol, que la

bonne religieuse adressait à son amie la lettre énigmatique destinée à lui faire pressentir un immense bonheur.

Car ce fut un immense bonheur !...

Il revenait enfin, l'exilé que l'on avait cru mort! Il revenait presque aussi pauvre qu'au départ... Et quand il s'était épuisé à courir les mers, quand il avait usé ses forces à poursuivre en vain la fortune, la femme et les enfants pour lesquels il avait tenté ces stériles efforts pouvaient lui dire :

— Le rêve est accompli ; le but est atteint ; nos mains faibles ont élevé l'édifice ; la flamme brille au foyer que nous avons reconstruit... A vous d'y prendre la première place !

Oh ! oui, ce fut un immense bonheur !...

— C'est égal, mon vieux *Pataud,* disait le garde en regagnant sa maison vers le milieu de la nuit, le pauvre cher Monsieur l'avait échappé belle plus d'une fois ; il revenait de bien loin, mais, sans toi, il échouait au port, comme on dit. Corne de bœuf! quel désespoir pour la dame et les enfants quand ils l'auraient demain trouvé sans vie à cent pas de chez eux ! Mais un pareil malheur ne pouvait pas arriver à de si braves gens, car la vertu, c'est comme les maraudeurs, vois-tu : ça finit toujours par attraper ce que ça mérite. C'est moi qui te le dis !



La fillette lui prodigua ses caresses, (page 165)

CHAPITRE XI

HORIZONS NOUVEAUX

Les jours, les semaines, les mois se passèrent dans les enchantements de cette réunion, qui semblait à tous une renaissance : le printemps avec ses fleurs, ses chants et ses parfums; l'été rayonnant de splendeurs et fécond en richesses; l'automne si cher aux poètes, avec ses largesses et ses mélancolies égrénèrent successivement leurs jouissances et leurs trésors, jouissances si

bien senties par l'heureuse famille Armand, trésors si légitimement conquis par le travail de chacun de ses membres.

Monsieur Armand, s'efforçant d'oublier ses rêves et ses déceptions, s'absorbait dans la vie présente pour apporter son contingent aux labeurs communs; cependant, parfois, un nuage glissait sur son front déjà chauve... L'aisance qui l'entourait n'était pas son œuvre; et lui, le père de famille, était jusqu'alors étranger au bien-être de ses enfants!...

Cette amère pensée l'obsédait comme une tentation; il eût donné vingt ans de sa vie pour le bonheur de doubler ce bien-être d'un seul coup; et les travaux agricoles, auxquels il prenait goût pourtant, n'empêchaient pas toujours son esprit d'errer dans de mystérieuses régions... C'est sous l'empire de ces préoccupations dangereuses, qu'il reçut un jour une lettre dont la lecture mit une flamme dans son regard.

Elle était de monsieur Dabbadie, un de ses amis d'autrefois auquel la fortune avait constamment souri. Lancé fort jeune dans la voie de l'industrie, il y avait marché rapidement de succès en succès; Bayonne le comptait parmi ses plus riches armateurs, et l'on connaissait son nom dans tous les ports du monde.

« J'ai besoin de te voir, écrivait-il à monsieur » Armand, pour causer avec toi d'un intérêt

» majeur; on ne s'entend jamais bien par lettres;
» trois mots de conversation valent deux ans de
» correspondance. Viens donc à toute vapeur : tu
» n'auras pas à t'en repentir... »

Cette lettre singulière, qui jeta monsieur Armand dans un trouble joyeux, éveillait néanmoins de vagues inquiétudes chez sa femme; mais André pressait son père de partir, et la pétulante Pauline se livrait aux plus folles conjectures.

— C'est, bien sûr, quelque héritage d'Amérique que votre ami est chargé de vous remettre, disait-elle à son père ; ou bien les naturels d'une île sauvage qui vous ont connu jadis, viennent de vous nommer roi, et vous font chercher pour le couronnement ; ou bien encore...

— Ou bien, interrompit en riant monsieur Armand, qui avait une faiblesse marquée pour cette enfant dont l'absence lui avait ravi les premiers sourires, ou bien encore la renommée aura porté au loin les très excellents, très rares et très merveilleux mérites de fort respectable demoiselle Pauline, ma fille ; et Dabbadie compte se renseigner plus minutieusement auprès de moi, avant de la faire adopter par quelque Majesté privée d'enfants.

— Ce doit être cela ! fit la petite fille en éclatant de rire ; mais je vous préviens, cher père, qu'il y perdra sa peine ; je suis trop heureuse d'être votre fille pour donner ma démission, et toutes les ma-

jestés de la terre et de la lune ne valent pas, pour moi, un de vos baisers!

Et la fillette, se suspendant au cou de son père, lui prodigua ses enfantines caresses.

— Tiens! je t'aime trop! fit-il en se dégageant, et si tu continues tes câlineries, je n'aurai même pas la force de te quitter pour un jour!

— Alors pourquoi ne m'emmenez-vous pas?... c'est une idée, cela... c'est même une très bonne idée!... Clémentine, dis donc à papa qu'il ne peut vraiment pas faire autrement.

L'enfant gâtée n'avait pas besoin d'auxiliaire pour gagner sa cause; après avoir résisté quelques instants, en apparence, monsieur Armand trouva de lui-même mille prétendues bonnes raisons pour lui céder; et il fut convenu que les deux sœurs seraient du voyage. Depuis son installation à la Maison du Roc, Clémentine d'ailleurs n'avait pas jeté un regard sur le monde civilisé, disait plaisamment son frère; il était donc opportun de compléter son éducation par un voyage, les voyages formant toujours la jeunesse, ajoutait-il avec un grand sérieux. Pour lui, ce serait son tour une autre fois.

Quelques heures de chemin de fer devaient les conduire à Bordeaux; d'abord, l'étonnement causé par la nouveauté de toutes choses et la joie de se sentir emportée à toute vapeur vers des régions inconnues, avaient produit sur Pauline un étrange

effet : elle semblait être devenue muette, elle, l'éternelle parleuse, et ne répondait que par de brefs monosyllabes aux remarques de sa sœur et aux plaisanteries de son père ; cependant, elle fut assez vite habituée à son rôle de voyageuse pour s'y trouver enfin à l'aise comme si elle l'eût rempli par état. Elle redevint donc expansive et bruyante; et, dans les rues de Bordeaux, elle eût volontiers arrêté les passants pour leurs communiquer ses admirations.

Cette large rivière étincelant au soleil sous le pont hardi qui la traverse ; ce port en fer à cheval avec sa forêt de mâts, ses vaisseaux de tous pays que semble protéger du haut de son antiquité la tour Saint-Michel ; ces quais bruyants où la foule animée se coudoie incessamment ; ces fossés du Chapeau-Rouge bordés de palais ; ce cours de Tourny si justement célèbre ; ce Jardin Public dont on venait de faire une merveille ; ces vieilles églises où il lui était impossible de prier sans distractions, tout cela jetait Pauline dans des ravissements partagés par sa sœur, moins bruyamment toutefois.

Pressé d'arriver au but de son voyage, monsieur Armand ne pouvait en prolonger la première étape. Après une rapide exploration de Bordeaux, il reprit donc le chemin de fer ; mais, pour se dédommager d'être si vite « remise en cage, » ainsi qu'elle le disait, Pauline se donna autant de

mouvement qu'un écureuil récemment captif, sautant d'une portière à l'autre pour y pencher sa tête, et avide de saisir d'un coup d'œil le paysage fuyant. Peu à peu le changement de place continuel devint impossible ; le wagon se remplissait de station en station, et la petite fille dut rester tranquille ; toutefois, l'immobilité du corps n'influait en rien sur l'agitation de l'esprit, qu'elle semblait stimuler, au contraire ; les questions se pressaient sur ses lèvres roses avec une vivacité désespérante ; et comme si cette loquacité eût été contagieuse, ses compagnons de voyage se mirent à l'unisson, de manière à transformer le wagon en succursale de Babel.

Deux Espagnols, au teint bronzé, causaient ensemble dans leur langue nationale; une Parisienne, pâle et mince, minaudait en agaçant un king-Charles microscopique dont elle avait adroitement dissimulé la présence ; une grosse dame enrubannée dont l'accent prononcé révélait la provenance auvergnate, offrait des quartiers d'orange à ses voisins avec force paroles engageantes; et un vieux monsieur, accompagné d'un lycéen, avait entrepris, au profit de ce dernier, une conférence instructive sur chacun des lieux traversés par le convoi.

Ce parleur à la voix grêle, mais perçante, était d'une taille démesurée, tellement long, mince et osseux, que l'on se demandait involontairement si

le moindres effort ne le briserait pas. Ses lunettes d'or étaient constamment relevées sur son front; il fermait à demi les yeux en parlant; et sa lèvre supérieure, de tout temps vierge de duvet, se plissait d'une étrange façon sur des dents jaunes et pointues. Le plus bizarre assemblage de couleurs disparates faisait de son costume une parodie de l'arc-en-ciel; et peut-être eût-il excité le rire, si une expression de douce bonté n'eût animé son regard et désarmé la moquerie. Son âge, d'ailleurs, imposait le repect, et Pauline était trop bien élevée, malgré son caractère enjoué, pour s'amuser à ses dépens.

Elle prit même assez de goût à ses définitions pour les provoquer, et l'investit sans façon de la charge d'interlocuteur, si laborieuse avec elle.

— Mon Dieu! Monsieur, quel étrange pays nous traversons! lui disait-elle; avez-vous jamais rien vu de pareil? Pour moi, je n'en connais pas de semblable; il est vrai que je n'ai pas encore beaucoup voyagé : c'est la première fois!

— En ce cas, ma petite demoiselle, je comprends que les points de comparaison vous manquent. Les landes de Gascogne offrent en effet un spectacle particulier : ces immences étendues presque désertes, ce silence, cet horizon sans bornes, ces calmes cours d'eau à fleur du sol, cette végétation monotone dont les maigres racines plongent dans le sable ou se perdent dans les marais, tout cela

est d'un aspect quelque peu mélancolique, mais saisissant.

— Si cela saisit, c'est de pitié, fit la grosse dame, qui songeait à sa plantureuse Limagne ; le bon père Job n'était pas plus pauvre que ce pays-là. Qu'est-ce qui pousse là-dedans?... Jolie campagne, en vérité! on n'y voit seulement rien à manger! Accepteriez-vous une aile de ce poulet, Madame? votre *toutou* rongera l'os... s'il en veut, toutefois; c'est si dégoûté, ces chiens de manchon!

Le vieux monsieur eût pu répondre à l'Auvergnate que si les Landes ne sont pas un pays agricole, elles pourraient le devenir du moins, grâce à des drainages intelligents et aux opérations successives qui transforment un sol ; il aurait ajouté que d'ailleurs ces pins aux lugubres silhouettes ont dans les veines un suc précieux, la résine, que l'on pourrait comparer à de l'or liquide, tant elle enrichit ceux qui l'exploitent. Mais sa verve savante ne fut pas stimulée par l'attitude de la voyageuse ; elle était d'ailleurs trop préoccupée des préparatifs d'un dîner sur ses genoux, pour l'écouter avec profit. Il préféra donc s'engager, avec monsieur Armand, dans une dissertation sur les sous-sols plus ou moins perméables, dissertation qui en était à son plus haut point d'intérêt quand Pauline l'interrompit étourdiment.

— Miséricorde! qu'est-ce que cela? fit-elle en

désignant un point sombre qui s'agitait dans la brume du soir.

« Cela » était un Landais monté sur ses hautes échasses dont l'usage tend à disparaître; son gigantesque profil se dessinait sur l'horizon avec une apparence fantastique; et son chien noir aboyait avec force en rassemblant autour de lui quelques brebis récalcitrantes qui n'eussent pas mieux demandé que de s'égarer un peu.

— Tiens! il y a donc des moutons partout! remarqua naïvement la petite fille, qui s'attendait sans doute à ne rencontrer que des choses nouvelles en voyageant.

Le lycéen se mordit les lèvres pour ne pas lui rire au nez; mais Clémentine lui fit observer, avec douceur, qu'en tous lieux la sollicitude de la Providence a répandu les animaux utiles.

— Ainsi, reprit l'enfant un peu songeuse, il y a des poules en Australie et des bœufs à mille lieues d'ici?

— Il y a partout des races diverses d'animaux qui répondent aux besoins de l'homme, petite sœur, et dont il a su faire des animaux domestiques.

— On en compte quarante-sept espèces environ dit le monsieur aux lunettes d'or; de prime abord on trouve que c'est peu en comparaison des cinquante mille espèces classées d'animaux sauvages; mais l'on reconnaît que cette disproportion

est moins considérable quand on songe à la multitude de variétés tirée des types primitifs, à la prépondérance énorme de la population domestique sur la population libre, et enfin à l'immense quantité de services divers auxquels nous avons su approprier les animaux soumis à notre domination.

— Ce doit être joliment difficile de s'habituer à obéir sans résistance, à se laisser mettre sous le joug ou enfermer, quand on était né pour l'indépendance et la liberté, fit l'écolier en se rongeant les ongles. Je vous assure bien que, si j'avais eu un bec et des ailes, on n'eût jamais fait de moi un oiseau de basse-cour.

— On a pourtant assoupli les plus fières volontés, repartit monsieur Armand; et, sur tous les points du globe, l'intelligence humaine, domptant la force brutale, s'est fait des associés soumis et nécessaires des animaux; n'en soyons pas trop orgueilleux, cependant, car notre acharnement à poursuivre ces conquêtes n'est qu'une preuve de notre faiblesse ; que serions-nous devenus, en effet, sans ces indispensables serviteurs, ces humbles amis?... Depuis les déserts brûlants que le chameau seul fait traverser à ses maîtres, jusqu'aux steppes glacés où le renne sert à de nombreux usages; depuis les plaines de l'Asie dont le sol retentit sous le pas lourd des éléphants, jusqu'aux régions lointaines et forestières où se trouve en-

core l'auroch, l'animal rend à l'homme de continuels services, et l'homme, il faut l'avouer, est trop souvent ingrat...

— Ingrat? fit dédaigneusement un des Espagnols dans un français correct; ingrat! le mot est fort : l'homme est le roi de la nature ; l'animal est fait pour lui ; donc, l'animal se doit à lui sans qu'il doive rien à l'animal. S'en servir à son gré, en user à sa guise, le laisser vivre ou le frapper de mort, c'est son droit.

— Pas tout à fait, Monsieur : la propriété n'implique pas l'abus; l'autorité ne justifie pas la tyrannie. D'ailleurs, de tout droit découle un devoir : l'un n'existe pas sans l'autre; et le devoir le plus rigoureux qu'impose toute possession, c'est le bon emploi de la chose possédée. J'en suis persuadé : nous aurons un compte à rendre de toute cruauté inutile, de tout abus de force, de toute négligence volontaire, ces fautes n'eussent-elles pour victime que la plus humble des créatures de Dieu.

— Monsieur est spiritualiste? fit la Parisienne avec un bâillement.

— Ah! ma pauvre petite dame, comme vous bâillez! remarqua la voyageuse d'Auvergne ; c'est l'estomac qui vous tire, sans doute? prenez-moi ce bec-fin : depuis le commencement des passages, toujours j'en ai quelques-uns dans mon garde-manger. Cela fait prendre patience, en attendant les repas.

— En effet, les passages se font cette année plus tôt que d'habitude ; cela nous présage un hiver prématuré.

— C'est tout de même une drôle de fantaisie qui prend comme ça un tas d'oiseaux, de changer de pays au renouvellement des saisons ! Bien fin qui pourrait savoir pourquoi, par exemple !

— On le sait, Madame, répliqua le vieux monsieur ; la migration des oiseaux a des causes diverses : la première est le défaut de nourriture, certaines espèces ne vivant que d'insectes ou de grains disparus en hiver ; puis, le changement de température : à la santé, à la vie même des uns, la chaleur est indispensable ; d'autres, au contraire, ont besoin du froid ; ceux-ci viennent donc chercher l'hiver chez nous, tandis que ceux-là s'enfuient vers les climats favorisés.

— Quel chassez-croisez ! murmura l'écolier.

— En effet, le mot est juste : les fuyards sont les émigrants ; les arrivants, au contraire, immigrent. Mais, il est encore d'autres causes à ces voyages périodiques des uns et des autres ; on les trouverait peut-être dans le besoin de refaire leurs nids aux lieux mêmes où ils ont élevé d'autres couvées, car le souvenir, la pensée et le raisonnement existent chez les animaux bien plus qu'on ne le croit en général. N'en fût-il qu'une preuve, elle éclaterait dans l'admirable organisation de ces voyages en commun : conseils préalables tenus entre les

anciens; disposition savante des bandes ailées pour fendre l'air avec moins de fatigue et plus de rapidité; choix intelligent des têtes de colonne; repos sagement ménagés; précautions prudentes contre l'ennemi, cette aérienne armée songe à tout! Quel immense coup d'œil ces voyageurs légers embrassent du haut des airs! Quel variété des sites! quelle succession d'horizons!... parfois les ténèbres les enveloppent ou les nuages leur voilent la route; mais ils ne s'y trompent pas et avancent à coup sûr : l'hirondelle retrouve son nid aux créneaux de la tour, la mouette reconnaît ses rivages de prédilections, et chacun d'eux enfin reprend des habitudes quelques temps suspendues. L'instinct providentiel qui contribue à ces migrations est même si impérieux, qu'il ne se manifeste pas seulement chez les oiseaux libres, mais encore chez les oiseaux prisonniers, si bien placés qu'ils soient dans les conditions que l'émigration leur eût offertes. Ceux qui auraient voyagé de nuit perdent alors le sommeil et s'agitent tout le temps que durent les passages; puis la langueur et la tristesse les gagnent, la fatigue les engourdit et la mort s'ensuit quelquefois.

— Ah! comme cela doit causer du remords chez ceux qui les ont retenus! remarqua Pauline avec un soupir.

— Ceux-là ne l'ont fait parfois que dans un but d'observations scientifiques, ma petite demoi-

selle. Ils sauraient vous dire que certaines espèces d'oiseaux ne font que traverser notre France : la barge à queue noire et le bihoreau à manteau, par exemple. D'autres oiseaux, suivant les individus, vivent à la fois chez nous et à l'étranger ; ils sont sédentaires ou voyageurs ; ils émigrent ou immigrent au gré de leur fantaisie. Parmi ces capricieux, on distingue le grand cormoran, le grand courlis cendré, le martin-pêcheur, le vautour-griffon et quelques autres. Si vous demandiez à ces mêmes savants quels oiseaux passent en France la plus grande partie de l'année, y élèvent leurs petits n'émigrent qu'aux approches de l'hiver pour revenir au printemps, ils vous nommeraient la cigogne, l'engoulevent, la huppe, le coucou gris, la fauvette, le rossignol, le loriot, l'autour, l'épervier, le faucon-pèlerin... J'en passe, et beaucoup! Si enfin vous désiriez connaître ceux qui nichent en pays étrangers et ne viennent chez nous qu'en hiver pour s'envoler au printemps, on vous énumèrerait diverses espèces de canards et d'oies sauvages, le cygne sauvage, la mouette à manteau noir, l'hirondelle de mer épouvantail, le grèbe huppé, l'aigle jean-le-blanc, l'ibis, le tournepierre à collier, le bruant jaune, le merle mauvis, la buse bondrée, le bécasseau-corcoli, le chevalier arlequin, et bien d'autres encore!

Pauline remercia le ciel que là, finît la nomenclature! La nuit était venue, le sommeil la gagnait,

ses yeux se fermèrent ; elle s'appuya sur l'épaule de Clémentine et s'endormit pour rêver de la buse bondrée, sous les traits de la dame aux provisions, du bécasseau-corcoli, représenté par l'écolier ; et enfin, faut-il le dire ?... du chevalier arlequin cachant ses ailes sous la défroque bigarrée du long savant !

On avait franchi, au déclin du jour, Labouheyre et Morcenx ; en approchant de Dax, les voyageurs eurent une légère alerte au milieu de l'obscurité croissante : le sifflet d'alarme se fit entendre, le train stoppa, puis retourna quelque peu en arrière, et enfin reprit sa course pour ne plus s'arrêter qu'à Bayonne, au moment même où la grosse dame faisait disparaître dans ses profondeurs intérieures le dernier de ses gâteaux, quelque peu maculé de vin, de sauce et de poussière.



Là-bas, à gauche, vous avez Saint-Sébastien (page 184)

CHAPITRE XII

PAR TERRE ET PAR MER

— En vérité, ma femme, le train n'a jamais eu un retard pareil, disait alors monsieur Dabbadie, — qui arpentait son salon avec autant de vivacité que ses courtes jambes et sa rotondité pouvaient le lui permettre ; — en vérité, Pascaline, je commence à m'inquiéter... pourvu qu'il n'y ait pas eu quelque déraillement, quelque explosion de machine... Ah ! ne me parle pas des voyages par terre !...

— Mais, mon gros, répondit la bonne dame, qui affectionnait cette appellation, il est à peine dix heures vingt, et c'est à dix heures trente que le train doit arriver ; prends patience au moins dix minutes.

— N'est-il vraiment que dix heures vingt ? ces pendules marchent si drôlement!... c'est égal, j'aurais mieux fait d'aller à la gare attendre mon ami et les deux fillettes qu'il m'annonce... Si je n'avais pas eu peur de pleurnicher comme une bête devant les douaniers, en le revoyant après une si longue séparation, je ne serais pas resté ici à faire le pied de grue.

Pour tromper son impatience, il visita les chambres préparées, fit trois ou quatre fois le tour de la salle à manger, passant en revue le couvert du souper ; et peut-être allait-il pénétrer jusqu'aux mystères de la cuisine, quand le roulement d'une pesante voiture ébranla les vitres du rez-de-chaussée ; l'omnibus s'arrêtait à la porte, qui s'ouvrait comme d'elle-même avant l'appel de la sonnette ; et, pendant quelques instants, ce fut un joyeux pêle-mêle de gens qui se serraient les mains et se félicitaient en s'embrassant.

— Venez ici, en pleine lumière, que je vous dévisage bien d'un seul coup, mes enfants, disait l'armateur entraînant les deux sœurs sous les rayons des lampes. N'ayez pas peur... je suis un

loup de mer, c'est vrai; mais je ne vous croquerai pas.

L'inspection fut favorable aux jeunes filles, car monsieur Dabbadie, charmé, les poussa doucement dans les bras de sa femme en s'écriant :

— Embrasse-les de nouveau à mon intention, ces petites roses; moi, je n'ose plus recommencer : j'ai la barbe si rude! Sapristi! où ai-je la tête?... devant tes charmantes filles, j'oublie que j'ai un fils à te présenter, mon cher Armand. Ah! bien... où est-il donc?... Ah! en arrière, comme toujours, quand il y a des dames. Il est d'une timidité de biche dans un salon, ce garçon-là! Heureusement qu'il ne fait pas tant de façons avec l'Océan... c'est comme moi! »

Se croire un marin consommé, un vrai loup de mer, selon son expression, c'était une des innocentes manies de l'armateur; cependant, si ce n'est de fréquentes promenades le long des côtes, il n'avait pris la mer qu'une fois, ses intérêts l'appelant en Amérique; cette unique fois, il souffrit du mal de mer tout le temps de la traversée, et ne s'y exposa plus depuis. Mais, à force d'avoir équipé des navires, il s'était identifié avec leurs équipages et se prenait sérieusement pour un « homme du métier. »

Bruno, son fils, était un grand jeune homme de vingt-cinq ans, à la physionomie franche et sympathique; sans avoir la jovialité un peu vulgaire

de son père, il en possédait la généreuse nature, le caractère résolu ; et il tenait de sa mère un jugement calme, des goûts simples et une âme profondément sensible à toutes les affections de famille.

La présentation fut vite faite : monsieur Armand serra cordialement dans ses bras le fils de son ami ; Clémentine rougit en lui donnant la main, et Pauline l'intimida presque avec le regard scrutateur et curieux qu'elle fixa sur lui.

— Nous ferons mieux connaissance à table, reprit le maître de la maison joyeusement.

Et il entraîna ses hôtes à la salle à manger, où, malgré l'heure avancée, il les retint assez longtemps pour que Pauline, dont la pétulance était vaincue par la fatigue du voyage, faillit s'endormir la tête dans son assiette.

— A demain les affaires sérieuses ! conclut enfin l'armateur en se levant. Je t'attendrai de bonne heure dans mon cabinet, mon cher Armand, et là nous parlerons de quelque chose... qui en vaudra la peine !

Le voyageur, — moins las que préoccupé, — dormit peu cette nuit-là, et se trouva facilement le premier au rendez-vous.

La conférence fut longue entre les deux amis. Pour la résumer en quelques mots, nous dirons seulement qu'il s'agissait d'une entreprise com-

merciale gigantesque, à laquelle monsieur Dabbadie prétendait associer monsieur Armand.

« J'apporterai mon argent, disait-il; toi, ton intelligence, ton activité, le désir de faire fortune qui décuplera tes facultés ; et à nous deux, nous arriverons à distancer le vieux Crésus, d'antique mémoire. »

Bayonne a beaucoup de relations avec Montevideo, le pays des pampas; l'accroissement des industries qui emploient les peaux crues et tannées d'une part, les travaux de Liebig de l'autre, ont activé ces relations ; et le commerçant voyait la possibilité d'en tirer d'incalculables profits : il s'agissait pour cela d'imprimer une nouvelle impulsion à la chasse des troupeaux sauvages des pampas, et d'organiser temporairement l'exploitation sur une vaste échelle. Monsieur Armand partirait avec sa famille, pour ce pays qu'il connaissait déjà ; il serait à la fois l'âme et la cheville ouvrière de l'entreprise ; à lui donc en appartiendraient les plus importants bénéfices, bénéfices certains, bénéfices immanquables ! et, dans peu d'années, il reviendrait vengé suffisamment des injustices du sort, riche à millions, — riche comme il n'avait jamais rêvé de l'être, — placer enfin les siens, dans leur patrie, au premier rang.

Malgré la netteté de ce plan et ses faciles moyens d'exécution ; malgré les chances de réussite qu'il semblait offrir, monsieur Armand, mis en garde

par une amère expérience, n'accueillit d'abord qu'avec réserve les propositions de son ami. Le souvenir de tant d'efforts inutiles était trop vif en lui ; la blessure faite par de si nombreuses déceptions y saignait trop fraîchement, pour qu'il reprît facilement confiance. Mais, moins il se montrait ébloui, plus l'armateur mettait de chaleur à le convaincre ; peu à peu, la défense parut faiblir... l'assiégeant le sentit, redoubla d'éloquence, et se prit à espérer que la place pourrait bien se rendre..

— Je ne veux pas d'ailleurs d'un consentement surpris, conclut-il ; prends du temps, réfléchis, et je suis certain que tu engageras toi-même ta femme à vendre la Maison du Roc, pour s'embarquer avec toi. D'ici là, tu m'appartiens comme hôte, je dispose de toi et je suis responsable de ton bien-être. J'entends y travailler en vous distrayant de mon mieux, toi et tes filles, et je vous ménage pour demain une petite réjouissance qui sera de votre goût, je l'espère ; nous y sommes conviés par mon ami Samanos, du Vieux-Boucau, un vrai loup de mer comme moi, plus que moi peut-être, s'il est possible ! Et Samanos s'entend à distraire ses invités... compte là-dessus ! »

Le lendemain, dès l'aube, la voix joyeuse de l'armateur faisait retentir la vieille maison moresque.

— Allons, paresseux, debout ! la marée n'at-

tend pas, et il faut en profiter pour franchir la barre de l'Adour; ma tartane est sous voiles; embarque! embarque! Depuis trois jours, Samanos hume le vent venu du sud sud-est, et je suis sûr que tout est paré pour nous conduire à la fête de Soustons.

Le bon monsieur Dabbadie avait imaginé de doubler le plaisir de ses hôtes en les conduisant par mer. Deux minutes après, tout notre monde, alerte et dispos, arrivait aux Allées marines. Amarrée à un vieux canon planté comme un piquet sur le quai, la tartane roulait doucement sous l'action de la marée qui commençait à descendre, et d'une jolie brise de terre agitant les couleurs hissées à son pic. Les flots dorés de l'Adour léchaient ses flancs goudronnés; les oiseaux chantaient leur hymne matinal dans les grands arbres des Allées, et le soleil piquait de mille diamants le cours du fleuve.

Un coup de canon partit de la citadelle de Saint-Esprit. Ce fut comme un signal; tout le monde bondit à bord; l'amarre fut larguée en un clin d'œil; et l'on avait peine pris place, que déjà les quais de Bayonne fuyaient à l'arrière.

Voici le Boucau-Neuf; voici la forêt des Dunes du sud, qui exhale ses vivifiants parfums de résine; voici la barre de l'Adour!

La marée refoulait les brisants; et la tartane

qui virait comme un cygne sous la main exercée de Bruno, franchit légèrement la barre.

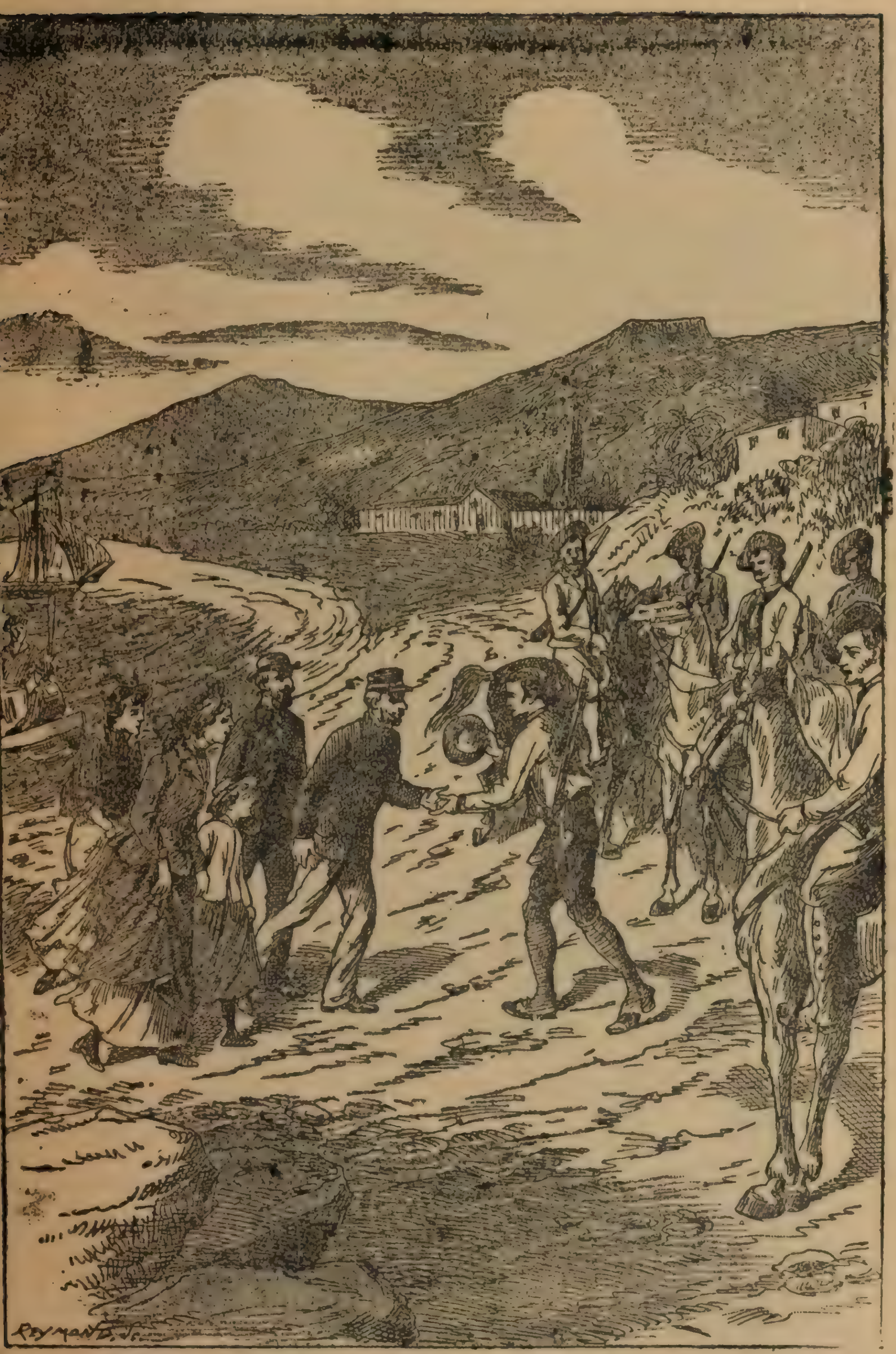
La voilà qui se balance sur les longues vagues de l'Océan, et qui s'élève à l'ouest.

— Mais, monsieur Dabbadie, est-ce que vous nous menez en Amérique? s'écria Pauline au bout d'un moment.

— Non pas, ma mignonne; je n'ai pas assez de biscuit à bord pour une telle traversée; mais il nous faut prendre le large, car, près de cette côte de sable, nous rencontrerions de satanés hauts-fonds où ma pauvre tartane, qui n'est pourtant pas bien exigeante, n'aurait plus assez d'eau sous sa quille et s'échouerait comme une vieille barrique.

Bientôt, cependant, le « capitaine, » comme l'appelait pompeusement Pauline, vira d'un quart et courut dans le nord avec vent arrière. Les passagers s'étaient groupés près de la barre et contemplaient les monts d'Espagne. Monsieur Dabbadie, — que la manœuvre n'occupait plus, — leur nommait les pics les plus remarquables.

— Voici la Rhune, celui qui ressemble à un gâteau de Savoie; il serait dur à avaler, par exemple. Par la hanche de bâbord, — c'est-à-dire là-bas, à gauche, — vous avez Saint-Sébastien; voilà... Mais la brise fraîchit et nous avons laissé en arrière le vieux phare du cap Breton. Serre un peu ta voile, Bruno; ces demoiselles ne seraient



Samanos les reçut, le béret à la main, (page 189).

pas contentes si nous les menions coucher à Oloron avec la goutte d'eau-de-vie et le pain de méture de la cambuse pour tout potage.

— Oh! avec vous, capitaine, et sur votre « beau navire, » nous ferions le tour du monde sans songer à dîner,

Mais le capitaine » n'écouta pas la plaisanterie; il avait viré légèrement, et la tartane se rapprochait de la côte.

Sa longue-vue à l'œil, monsieur Dabbadie observait attentivement le rivage.

— Amène tout en grand, et capeyons! nous sommes assez près de ces maudits sables, et j'aperçois du monde qui nous en veut. Tenez, mademoiselle Clémentine, voulez-vous voir nos amis? prenez ma lunette et appuyez-vous au mât; suivez le mouvement de mon bateau en sens contraire. C'est cela! vous seriez bonne femme de marin! Que voyez-vous?

— Un drapeau en haut d'un mât planté dans le sable. Voilà des hommes en bérets bleus et en ceintures rouges qui sautent dans une barque.

— C'est cela : les fils et les neveux de Samanos. On ne trouverait pas, dans tout le golfe de Gascogne, de plus solides gaillards pour border six avirons de nage. Au reste, vous allez les voir faire; la pinasse de mon vieil ami ne tardera guère à nous aborder.

— Oh! que c'est beau! s'écria Pauline en prenant

la longue vue des mains de sa sœur; voilà les six rames qui s'élèvent et s'abaissent en même temps, et le bateau qui semble glisser commme un cygne, mais bien plus vite. Ah!.... je ne les vois plus!... ils reparaissent comme s'ils sortaient de la mer; ils s'enfoncent de nouveau; mon Dieu! sont-ils en danger?...

— Ne craignez rien, mignonne : ils passent les brisants, et mes gaillards ne se mouilleront pas seulement le bout du nez. D'ailleurs, vous allez en faire autant, car ils viennent nous chercher.

La barque grossissait à vue d'œil; au bout d un instant, elle rangeait la tartane bord à bord, et un jeune homme de bonne mine s'élançant à l'arrière, saluait militairement monsieur Dabbadie.

— Je vous présente Samanos, deuxième du nom, second maître à bord de l'*Averne,* en congé pour le quart d'heure. Comment va mon vieux camarade, mon cher Paul?

— Bien, monsieur Dabbadie; il m'envoie vous porter la bienvenue, ainsi qu'à vos hôtes. Il est là-bas à terre qui trépigne d'impatience, en répétant à chaque minute que le dîner ne vaudra plus rien. Vous n'avez pas marché à la vapeur, sans vous offenser.

— Bon ! mon garçon, ne mécanise pas mon vieux bateau. Si tu avais tous les cigares qu'il a apportés d'Espagne à la barbe des douaniers de Bayonne,

et .. Mais il ne faut pas scandaliser ces jeunesses qui nous écoutent.

Au moment où la pinasse débordait avec se passagers confortablement assis sur des sacs bourrés de fucus bien sec et recouverts des cabans de l'équipage, on vit s'élever de la côte un petit nuage blanc, et le bruit lointain d'une salve de coups de fusil roula sur les vagues. Un des marins restés sur la tartane appliqua sa pipe à la lumière d'un petit pierrier pointé à son avant, et les visiteurs débarquèrent, salués comme des ambassadeurs.

Samanos premier les attendait et les reçut, le béret à la main, avec une politesse sérieuse et digne qui frappa monsieur Armand. Il était entouré de ses parents et de ses amis, tous à cheval et le fusil en bandoulière. C'étaient eux qui venaient d'exécuter le feu de peloton du débarquement. Six petits chevaux landais, pomponnés comme des mules espagnoles, étaient tenus en main pour monsieur Dabbadie et ses amis. Les dames firent bien quelques façons pour les monter ; mais on les encouragea si fort, qu'elles se campèrent bravement sur leurs coursiers et s'y tinrent comme elles purent, accrochées d'une main à la crinière et de l'autre à la selle. Une nouvelle mousquetade donna le signal du départ, et cinq minutes d'un galop furibond amenèrent la cavalcade sur la place du Vieux-Boucau.

Quelques instants plus tard, Samanos faisait les honneurs de chez lui à ses hôtes, avec cette urbanité un peu grave qui ne l'abandonnait jamais. La promenade en mer avait aiguisé tous les appétits; et, malgré l'abondance des plats qui encombraient la table, ils disparaissaient avec une rapidité qui dut charmer l'amphytrion. Pauline eût volontiers repris d'une excellente soupe au poisson par laquelle débuta le dîner; et quoiqu'elle ne fût pas gourmande, elle sut apprécier la saveur particulière du jambon frit, le musset, auquel succéda un turbot magnifique; la salade de piment lui fit bien un peu venir les larmes aux yeux; mais elle s'aguerrit et n'en laissa rien sur son assiette. Des pâtisseries du pays et des fruits excellents composaient le dessert, et ce fut avec un petit vin de Chalosse, très pétillant, qu'on porta la santé des dames. Mais l'on n'eut pas le loisir de prolonger les toasts, car l'heure pressait, et il ne fallait pas perdre une minute pour arriver à Soustons en temps opportun.

Les chevaux landais piaffaient à la porte : madame Dabbadie, — peu sensible aux charmes de l'équitation, préférant un autre moyen de transport, — il fut décidé qu'elle se rendrait à la fête en bateau par la rivière et le lac; Clémentine, le père Samanos et Bruno l'accompagnaient; quant à Pauline, elle s'était improvisé une belle passion pour le petit cheval noir qui avait cependant failli

la jeter par terre le matin, et ce fut entre son père et monsieur Dabbadie qu'elle prit la tête de la cavalcade, composée des vigoureux Samanos grands et petits.

— Mais enfin, monsieur Dabbadie, répétait-elle avec curiosité, nous direz-vous ce que nous allons voir à Soustons? vous nous en faites si bien mystère, que je ne sais qu'imaginer.

— Encore un peu de patience, ma jolie écuyère... dans un quart d'heure nous serons au but... et alors.... préparez vos yeux et vos oreilles!

-- Mon Dieu! comme vous êtes taquin! si je vous avais cru si méchant, je serais montée en bateau avec votre fils; j'aurais bien fini par le faire parler, lui!

— Ah! le pauvre garçon! il a trop à travailler en ce moment pour s'occuper d'autre chose que de sa manœuvre!

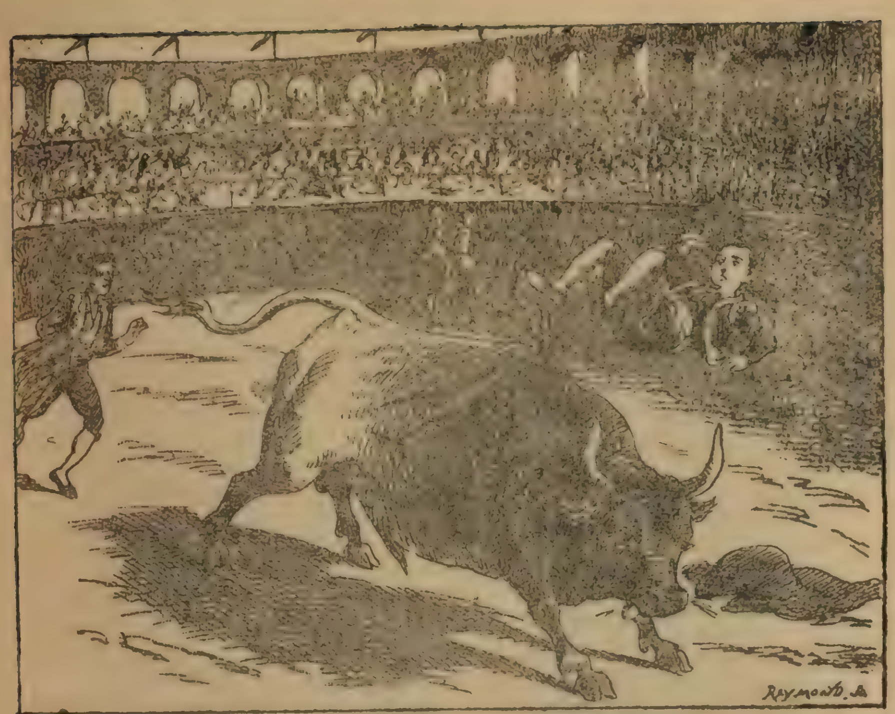
En effet, Bruno remontait alors le courant, ce fleuve en miniature, qui s'échappe du lac de Soustons pour se jeter dans la mer. Ses deux rives sont bordées d'arbres aux pendantes ramures qui se penchent sur l'eau comme pour s'y mirer; des lianes flexibles s'enroulent à leurs troncs, se suspendent a leurs branches, et forment sur la rivière des arches verdoyantes où le parfum des fleurs se mêle au chant des oiseaux. Rien n'est

plus charmant et l'on se croirait transporté dans un coin du Nouveau-Monde.

La barque, aussi, offrait un gracieux coup d'œil : les deux femmes se tenaient assises à l'arrière dans une attitude pleine d'une grâce toute naturelle ; Clémentine, avec sa robe d'un rose pâle et son frais visage, semblait une fleur détachée des rameaux. A la prière de madame Dabbadie, elle fredonnait une ballade champêtre ; et le vieux Samanos, avec sa tête grise et ses vêtements sombres, faisait vivement ressortir, par le contraste, la resplendissante jeunesse de Bruno, si agile sous son blanc costume d'été.

Peu de paroles s'échangeaient entre les promeneurs, qu'une douce rêverie gagnait, et qui oubliaient presque le but de leur navigation, quand une nouvelle décharge de mousqueterie les rendit au sentiment de la réalité ; c'était le salut de la cavalcade, qui côtoyait les bords du lac où ils s'engageaient alors.

Les dames commençaient à trouver qu'on abusait un peu des coups de fusil ; mais elles n'en firent pas moins bonnne contenance et rendirent la politesse en agitant leurs mouchoirs. La barque glissa quelques minutes encore sur les eaux du lac, parmi les fleurs de nénuphars et les plantes aquatiques aux diverses couleurs ; puis elle aborda comme un cygne un peu las : on était arrivé !



Il lança l'enfant dans l'espace (page 199)

CHAPITRE XIII

BRAVO, TAUREAU !

Peu de jours après, la plume de Pauline traçait, par soubresauts les lignes suivantes :

« Ne me gronde pas, mon cher André, si je n'ai pas tenu ma promesse de t'écrire très souvent. J'en avais la bonne intention, mais, vois-tu, en voyageant, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Ainsi, par exemple, tu t'imagines que je m'amuse beaucoup? c'était vrai d'abord : mais voilà deux jours que, au lieu de courir d'un divertissement à l'au-

tre, je suis garde-malade! Tu penses peut-être que c'est papa qui a besoin de tisanes, parce que, étant le plus âgé de nous trois, il pourrait se sentir fatigué du voyage? eh bien! tu te trompes : c'est Clémentine, elle qui, excepté la rougeole gagnée en me soignant, n'a jamais eu un accès de fièvre!...

» Bon! voilà que j'ai cassé un bec de ma plume sur ce gros point d'exclamation. Il faut que j'en change.. c'est fait!

» Ecoute un peu ce qui a donné la fièvre à notre sœur... il y avait bien de quoi, va! et il faut que je sois joliment forte pour ne pas m'être évanouie comme elle, devant tout le monde. Mais commençons par le commencement :

» Le commencement, ce fut quand monsieur Dabbadie révéla son mystère. Il nous faisait fête, depuis la veille, de quelque chose qu'il ne voulait pas dire... On nous conduit par mer et par terre, par lac et par rivière, en barque et à cheval, enfin de toutes les façons; on tire des coups de fusil pour nous faire fête; on nous régale de choses très fortes, mais très bonnes. Tout allait bien jusque-là! mais cela commence à déchanter, comme dirait Samson, quand... A propos, comment va-t-il, Samson?... et *Pataud?*... n'oublie pas de m'en donner des nouvelles!

» Où en étais-je donc?... Ah!... Au mystère... Eh bien! mon ami, le mystère, c'était..... un

combat de taureaux! Quand monsieur Dabbadie nous fit cette belle annonce, d'un air triomphant, je me sentis un petit frisson entre les épaules et je regardai Clémentine, qui regarda papa, lequel ne regardait rien du tout. Sans doute nous paraissions peu charmés de la révélation, car le bon ami eut une mine longue et attrapée, ce qui nous força de prendre un air presque content pour lui faire plaisir.

» Deux minutes après, nous étions tous assis dans quelque chose qu'on appelle un cirque : c'est rond et très grand ; il y a beaucoup de monde autour et personne au milieu. Tu vas savoir pourquoi.

» Il était venu des curieux de partout, mon cher, même d'Espagne! Si tu avais vu combien de messieurs décorés; combien de belles dames! il y en avait en chapeaux de Paris, en mantilles espagnoles avec des grenades dans les cheveux ; et puis des paysannes coquettement coiffées de mouchoirs ; et puis des Basques habillés comme ceux de mon livre de costumes, etc., etc. Et la musique, donc! oh ! mon cher, la belle musique!.. Encore un bec cassé...

» Enfin c'était si varié, si joli que, tout yeux, tout oreilles, j'en oubliais le prochain combat quand, tout à coup, voilà un mugissement effroyable qui m'oblige à regarder l'arène. L'arène, c'est l'espace vide au milieu. En ce moment-là, il n'était plus vide, va! Qu'est-ce qu'on y voyait ?... Un

taureau nonmé Vulcain, noir comme le démon, grand comme un éléphant! On aurait pris ses yeux pour des lanternes rouges de locomotive; et, de sa queue, il battait ses flancs avec fureur. Il paraît que, depuis quelques jours, on s'efforçait de lui gâter le caractère, afin de le rendre plus féroce pour le combat. Qui penses-tu qui était dans l'arène avec lui?... Un homme à cheval, armé d'une lance : le picador. L'homme et l'animal se regardèrent d'une manière peu rassurante... Celui-ci n'avançait pas encore et grattait la terre de son pied... Alors, voilà l'homme marchant sur lui qui le pique de sa lance... Vulcain commence à s'agiter; le picador renouvelle son attaque! Vulcain s'anime de plus en plus; mais, jusque-là, cela n'avait encore l'air que d'un jeu; pourtant, la plaisanterie ne tarda pas à tourner au sérieux à mesure que croissaient le redoutable courroux de l'animal et la furie de l'agresseur : tantôt celui-ci fondait sur celui-là, le harcelant à l'improviste, et faisant faire à son cheval d'incroyables bonds qui déconcertaient Vulcain; tantôt il attendait immobile une riposte effroyable qu'il évitait d'un simple mouvement, et cet excès d'audace, d'agilité, de sang-froid émerveillait tout le monde... Puis il vint un autre picador. . puis encore un autre... Oh! ce fut horrible!... Je fermai les yeux pour ne plus voir; mais j'entendis des hennissements à faire frémir, des hennissements indescriptibles...

Ah! les malheureux chevaux!... que leur arrivait-il?... Quand j'osai regarder de nouveau, quelle surprise : plus de picadors! mais à leur place, une troupe de démons à pied : les banderillos. Exaspéré par les attaques précédentes, le brave taureau, dont les flancs fument, et dont le souffle haletant s'échappe avec un bruit rauque, charge ces nouveaux ennemis qui agitent leurs banderoles rouges et leurs piques terminées par des crochets en forme d'hameçons; mais les voilà tous à la fois prévenant cette charge avec des cris, des gestes, des menaces de l'autre monde... Ah! mon cher André, jusqu'alors le taureau me faisait peur; mais, à ce moment il me fit pitié... Tiens, je n'ai pas le courage d'aller plus loin... pourtant, tu serais peut-être fâché d'ignorer la fin... Allons, je vais faire un gros effort par amour pour toi, et je continue :

» Voilà donc Vulcain assailli d'un coup par tous ses ennemis : les uns enfoncent leurs crochets dans ses flancs, qui se couvrent de taches sanglantes; à ces crochets sont fixés des banderoles qui flottent et dont l'animal est bientôt enveloppé; les autres lancent parmi tout cela des pétards qui éclatent sous ses pieds, sur son dos, entre ses cornes... les banderoles flambent... l'animal mugit de rage et de douleur... Oh! mon frère... il faut que je m'arrête... »

Monsieur Armand dut terminer ce récit, qui

excitait trop violemment la sensibilité de la petite fille; il reprit sa plume émoussée; il tourna le feuillet mouillé de larmes et écrivit de l'autre côté :

» Oui, mon fils, ils étaient là cinq ou six hommes ingénieux à varier les tortures, à les pousser jusqu'au raffinement!... Indescriptible pêle-mêle au milieu duquel la masse noire du taureau se soulevait en bonds effroyables... ses cornes aiguës se relevant, s'abaissant, tournant en un mouvement rapide et continuel, cherchaient incessamment un ennemi, et rarement leurs coups s'égaraient dans le vide! le sang de plus d'un banderillo rougissait son costume... La sauvage ivresse des combattants paraissait à son comble...; une large déchirure au poitrail de Vulcain portait sa rage au paroxysme...; et la foule applaudissait au spectacle hideux de ces hommes blessés, de cet animal méconnaissable, de ces cadavres de chevaux dont les entrailles s'échappaient encore fumantes! Et des bouches de femmes, elles-mêmes, criaient bravo!...

» Cependant l'animal chancelait. . des mugissements plus sourds secouaient son poitrail sanglant...; il sentait ses forces s'épuiser, sans doute... L'enfant qui combattait avec les hommes s'en aperçut; et, jaloux de se distinguer à la fin de cette lutte, il se jeta d'un élan insensé au-devant du taureau, qu'il voulait frapper en face!

» Malgré le voile de sang qui lui couvrait les yeux, Vulcain entrevit ce frêle ennemi, fit un pas énorme en avant, baissa jusqu'au sol sa tête puissante, et, la relevant, plus prompt que l'éclair, d'un seul coup de ses cornes noircies par la poudre, il lança l'enfant dans l'espace!...

» Le père était là dans le sang et la poussière; là, parmi les agresseurs, l'instrument de torture à la main, l'œil en feu, le sourire aux lèvres, comme le gladiateur romain...

» Mais il ne fut pas Romain jusqu'au bout : cette impassibilité de commande tomba devant le péril de son fils...; le banderillo fit place au père; et, la poitrine haletante, les bras tendus, il se précipita pour recevoir l'enfant presque au vol avant qu'il retombât se briser sur l'arêne, oublieux du taureau qui bondissait vers lui!

» Cet épisode avait duré quelques secondes seulement... mais ce fut trop pour l'homme, qui n'était plus en garde : à peine recevait-il dans ses bras son fils inanimé, qu'il se sentit terrassé, foulé furieusement sous les pieds lourds de l'animal, et qu'il perdit connaissance...

» Des applaudissements frénétiques éclatèrent de toutes parts; quelques voix crièrent même : « Bravo, taureau! » puis je ne distinguai plus rien, car Clémentine venait de s'évanouir, et je dus l'emporter en toute hâte.

» Le terrible drame n'était pas fini, cependant,

et le troisième acte commençait : celui-ci se jouait entre l'animal à bout de forces, fou de rage, et le chef de la quadrilla, le *matadore ;* Traduis : *le bourreau* !

« Calme comme la destinée, le glaive dans les mains, il attendait immmobile le suprême effort de Vulcain ; et quand celui-ci, avec un mugissement rauque, fondit sur lui en trébuchant, il le frappa d'un coup sûr à l'endroit désigné, ni plus haut, ni plus bas, et l'étendit sans vie...

» Ce furent alors de nouveaux bravos, m'a-t-on dit. Cette foule était en délire, et quel délire !... Avait-il pour mobile un sentiment généreux, une noble passion?... Hélas ! rien de cela !... On avait vu des hommes intrépides accomplir des prodiges d'adresse et d'audace, jouer leur vie... et pourquoi?... Pour martyriser et détruire de vaillants animaux confiés à leur raison, à leur humanité, devrais-je dire... et de l'indescriptible spectacle de ces hommes en péril de mort, et de ces animaux cruellement immolés, se repaissaient, insatiables, mille, deux mille curieux barbares, avides d'émotions violentes ! Comme si les émotions manquaient ailleurs ! Comme s'il n'y avait pas, dans l'inévitable mêlée humaine, assez de causes d'horreur, d'admiration, d'enthousiasme ou de dégoût !...

» Ils ont reçu de la nature des dons exceptionnels, ces torreros que le danger passionne ; mais

à quel déplorable usage ils les prostituent!... Qu'ils appliquent ces admirables facultés à de grandes choses, à des choses simplement utiles même, et ils laisseront d'honorables traces de leur passage; ils seront des bienfaiteurs et non des bourreaux!

» Et cette foule qui les excite de ses acclamations folles, quelle profanation ne fait-elle pas de ses facultés d'enthousiasme!... Ah! qu'elle garde sa sympathie, qu'elle réserve ses bravos pour les lutteurs de la vie sérieuse, de la vie réelle, et alors elle excitera des sacrifices utiles et de nobles dévouements! »

— Mais, papa, si vous envoyez un volume à mon frère, nous n'aurons plus rien à lui raconter au retour, s'écria Pauline, qu'une promenade au jardin avait remise de son émotion. Je vous en prie, arrêtez-vous; signons tous deux cette lettre, et fermons-la bien vite, car monsieur Samanos vous attend au salon.

Le vieillard venait prendre des nouvelles de Clémentine, qui se ressentait à peine de son indisposition; l'on ne put s'empêcher de reparler du combat où un second taureau avait succombé après Vulcain; et monsieur Armand se souvint seulement alors que Samanos n'était point parmi les spectateurs. A la remarque qu'il en fit, le Landais répondit :

— Dans mon jeune temps, il m'est arrivé de

participer à ce divertissement sauvage; mais, depuis de longues années je le laisse à d'autres, et si j'ai des hôtes qui le recherchent, comme monsieur Dabbadie, je le leur procure poliment, quoique j'en reste éloigné. Un tel abus disparaîtra de nos mœurs, espérons-le, car il est impossible qu'on ne reconnaisse pas un jour la barbarie d'un usage dont le moindre inconvénient est d'habituer les nerfs aux scènes de violence, de les endurcir à la vue de la souffrance et du sang... N'y a-t-il donc rien de meilleur et de plus beau à contempler?... Hélas! de quoi est fait le cœur de l'homme, pour prendre plaisir à cela?...

— Allons, allons, Samanos, interrompit monsieur Dabbadie, avec vos théories philosophiques, vous iriez bientôt plus loin que Pythagore; et, à propos d'un bœuf à l'abattoir ou d'un taureau dans le cirque, vous nous feriez des cas de conscience d'une lieue de long.

— Du tout, Monsieur : conduire le bœuf à l'abattoir à condition de ne pas le taquiner en route; l'abattre d'un seul coup sans lui infliger auparavant quelque souffrance inutile, c'est agir en vue d'un besoin et en vertu d'un droit.

— Eh bien! alors, pourquoi le matadore n'userait-il pas de ce droit avec ses taureaux?

— Ah! que la chose est différente! Ici, ce n'est pas le besoin qui s'impose; et, s'imposât-il, est-ce de cette barbare façon qu'il faudrait y pourvoir!

Est-ce le traitement du sauvage à son ennemi vaincu que nous devons infliger à d'humbles créatures qui ne demandaient qu'à nous servir?

— Parlons-en, de ces humbles créatures! Il était intéressant et mignon, n'est-ce pas, ce Vulcain, avec ses mugissements et sa fureur, même avant l'attaque? L'aimable bête, en vérité.

— Eh! mon ami, n'était-ce pas assez qu'il ne fût point naturellement pacifique, sans exaspérer d'avance, par calcul, ainsi qu'on l'a fait, ce naturel irritable? Mais voilà les hommes : ils ne se contentent pas de torturer les animaux, ils les pervertissent, ils les dépravent; ils leur inculquent leurs propres vices et rendent à plaisir les uns colères et féroces, les autres paresseux, gourmands et voleurs!

— Ah! pour le coup, répliqua l'armateur en riant, vous allez si vite, ami Samanos, que vous nous donnerez bientôt charge d'âmes, pour peu que nous possédions une mule ou un dindon!

— Je suis trop bon chrétien pour tomber dans cet excès-là, repartit le brave homme, un peu piqué; je n'ignore pas ce qui distingue l'homme de la bête; mais le mal est toujours une laide chose, de quelque part qu'il vienne, et l'augmenter d'une manière ou de l'autre, c'est jeter de vilaines semences par le monde...

Pauline était devenue fort sérieuse pendant cette conversation, dont la dernière partie cepen-

dant était d'une philosophie trop abstraite pour son intelligence; elle se rappelait certaines mouches tranformées par elle en coursiers pour des chars de papier, certains hannetons fort mal à l'aise avec un fil à la patte... Plus d'une mutilation, qui lui semblait jadis une insignifiante espièglerie, lui apparaissait dans son vrai jour... Entre les animaux du cirque et ceux qu'elle avait fait souffrir sans y songer, quelle différence y avait-il? La taille!

Elle s'adressait donc des reproches amers et se trouvait si coupable, que les larmes lui en vinrent aux yeux; mais personne ne s'en aperçut : le bon Landais se levait pour partir; monsieur Dabbadie retournait à ses bureaux, et Clémentine suivait son père au jardin.

Monsieur Armand avait beaucoup réfléchi à la proposition de l'armateur. Il savait trop quelle serait la réponse de sa femme, pour avoir besoin de la lui communiquer; mais, se sentant sur le point d'y accéder quand même, il eut peur tout à coup de cette responsabilité qu'il supporterait seul. Le jugement de Clémentine était d'une rectitude remarquable; sa raison avait devancé les années... Il s'agissait d'ailleurs d'une chose qui l'intéressait personnellement aussi... Pourquoi ne la consulterait-il pas?...

Il profita donc du moment où chacun, dans la maison, se livrait à ses occupations particulières,

pour entraîner sa fille sous une tonnelle fleurie, où il lui révéla ses espérances et ses hésitations.

A mesure qu'il parlait, le front de la jeune fille s'assombrissait : le passé lui revenait en mémoire comme une image navrante de ce que serait l'avenir...

Elle eut le courage de le dire à son père ; elle attaqua respectueusement, et une à une, ses espérances nouvelles ; elle entrevit par intuition les écueils que l'expérience seule révèle à tant d'autres ; elle trouva une objection contre chaque rêve, une réplique victorieuse contre chaque argument, et s'aperçut bientôt de l'empire insensiblement conquis par sa douce éloquence.

Absorbés dans leur entretien, les causeurs n'avaient pas entendu le sable des allées craquer sous un pas rapide ; ils n'avaient pas vu l'ombre d'un jeune homme se projeter sur le sol et rester immobile à quelques pas d'eux.

— Oh! père, reprenait Clémentine, pourquoi rêver la richesse? En admettant que vous l'atteigniez, en serons-nous plus heureux? N'avons-nous pas dès maintenant ce qu'elle ne peut acheter, ce qui est plus précieux que toutes les mines de Golconde : la conscience satisfaite par le devoir accompli, la sérénité de l'esprit, la paix du cœur, et ces douces joies du foyer que votre retour nous a rendues?... Est-ce parce que nous aurons des domestiques plus nombreux, une table mieux

servie, de plus riches vêtements et une demeure fastueuse, que la vie nous sera meilleure? Non, non! je le sens, j'en suis sûre! Songez donc à notre doux nid caché dans la verdure, doré par le soleil, parfumé des senteurs champêtres... l'estime, le respect, l'affection nous y entourent, et la modération de nos désirs nous y fait assez riches. N'est-ce rien que tout cela?

— C'est beaucoup, j'en conviens; c'est tout... ou presque tout! Mais, chère enfant, un mari ne se contentera jamais de la dot insignifiante à laquelle ce genre de vie te condamne!

— Eh bien! je resterai fille. Le beau malheur! N'y aura-t-il pas toujours assez de tendresse autour de moi pour réjouir mon cœur?... D'ailleurs un mari qui aurait besoin de luxe et d'éclat m'inspirerait peu d'estime. Je suis faite pour les joies du foyer, les tâches en commun, les allures simples, et je n'aimerai jamais que celui auquel ces douces choses suffiront.

Le corps qui projetait l'ombre eut un tressaillement; sa main se porta vivement à ses yeux, où perlait une larme d'attendrissement; puis il s'éloigna précipitamment de la tonnelle au moment où les causeurs se levaient pour en sortir; et Bruno, car c'était lui, quitta le jardin.

Le soir même, il s'opposait énergiquement à ce que son père lui demandât pour femme une riche héritière des environs, la belle des belles, disait-on,

élevée dans un luxe de prince et une splendide opulence.

Un peu plus tard, cette opulence devait s'écrouler dans une crise commerciale. Cette crise, d'ailleurs, se préparait dès ce moment, et une sourde inquiétude, inavouée encore, gagnait de proche en proche les industriels du midi.

Mais monsieur Dabbadie, plongé dans une parfaite sécurité, n'en pressentait rien ; c'est en toute sincérité qu'il s'offrait lui-même en exemple à son ami pour le lancer dans les hasards de l'industrie, et c'est avec la même sincérité qu'il s'affligea de le voir partir après un refus formel, préférant les modestes mais précieuses réalités de la Maison du Roc, aux chatoyants mirages des pampas.



Elle lui dit cent bonnes paroles (page 217)

CHAPITRE XIV

CE QU'OFFRIT LA PETITE SŒUR...

—Corne de bœuf! mademoiselle Pauline, comme vous avez bruni dans ce voyage qui n'en finissait pas! Encore un peu, ce soleil du midi faisait de vous une moricaude; c'est à peine si *Pataud* vous aurait reconnue.

Pauline, qui avait la faiblesse de tenir quelque peu à la blancheur de son teint, fut médiocrement flattée de cettte remarque; mais elle n'en perdit rien de sa bonne humeur, et n'en continua pas

moins gaiement sa visite de retour dans tous les coins du domaine.

« Je rentre en possession des lieux, » disait-elle.

Et vraiment il semblait que les lieux se fussent parés à son intention : les splendeurs de l'automne s'étalaient aux rayons d'un soleil encore chaud! les dernières récoltes se faisaient au milieu d'une joyeuse animation ; et les pauvres pouvaient glaner, dans les vergers et sur les champs, une part assez large pour affronter tranquillement l'hiver.

« Qu'il fait bon ici ! » répétait Pauline butinant de tous côtés une caresse ou une jouissance.

« Qu'il fait bon ici! » disait à son tour André, dont toutes les espérances étaient dépassées par l'abondance des récoltes.

« Qu'il fait bon ici ! » pensait surtout Clémentine, en se rappelant que la vente de ce paradis était naguère mise en question.

Les bonnes relations renouées par le voyage à Bayonne continuaient par lettres entre les deux amis, et Bruno se faisait souvent le secrétaire de l'armateur, comme s'il eût désiré activer encore cette correspondance. Il le désirait en effet, mais il désirait plus encore... et un jour vint ou monsieur Dabbadie dut faire cette confidence au père de Clémentine : Les qualités sérieuses de la jeune fille, mieux que sa grâce charmante, avaient touché le cœur de Bruno, et son vœu le plus ardent était de l'obtenir pour femme.

— Quelle fortune inespérée ! s'écria le père de famille dans un transport de bonheur. Chère fille tu vas donc retrouver la sphère dont tu es digne et briller enfin au grand soleil de la richesse !

Madame Armand, presque aussi effrayée que ravie, regardait sa fille avec des yeux humides de larmes ; et Clémentine confuse s'enfermait dans sa chambre pour demander à Dieu sa lumière.

Une secrète sympathie la poussait vers Bruno ; mais l'immense disproportion de leurs fortunes la troublait ; il lui répugnait de recevoir tant lorsqu'elle apportait si peu ; et, dans sa délicatesse ombrageuse, elle oubliait qu'en toute union selon le cœur de Dieu, celui qui donne le plus est aussi le plus heureux. D'ailleurs, quelle n'était pas la richesse de la dot morale qu'elle portait en elle-même !

Ces scrupules et quelques autres encore retardaient la réponse de monsieur Armand à son ami ; il s'attendait donc à une réprimande sur la longueur de son silence, et s'imaginait trouver une sollicitation plus pressante dans la nouvelle lettre qu'il en reçut ; mais quelle fut sa déconvenue... Monsieur Dabbadie retirait sa demande !

La crise commerciale pressentie, avait éclaté, ruinant non seulement l'armateur, mais encore les négociants qui auraient pu l'aider à se relever ! Il allait commencer une vie de privations et se remettre au travail comme à vingt ans. Bruno,

n'ayant plus que l'indigence à offrir, se retirait le cœur navré !...

Dans sa consternation, monsieur Armand n'osait annoncer cette nouvelle à sa fille ; cependant, il lui tendit la lettre d'une main tremblante ; mais, quelle fut sa surprise quand, au lieu des larmes qu'il redoutait, il vit un rayonnant sourire éclairer ce cher visage.

— La jeunesse, la force, l'intelligence, le travail et l'affection sont des capitaux, dit-elle ; Bruno les possède toujours, car ils sont à l'abri des faillites... Qu'il vienne ! nous les emploierons ensemble.

Monsieur Armand écrivit dans ce sens à l'ancien armateur : non seulement le mari de Clémentine serait le bienvenu malgré sa ruine ; mais encore monsieur et madame Dabbadie trouveraient au foyer de la Maison du Roc une place qu'on était mille fois heureux de leur offrir. On unirait les efforts et la bonne volonté dans des travaux proportionnés aux aptitudes de chacun, et ce fonds commun serait assez riche pour que l'on pût s'en contenter.

Au moment de jeter cette lettre à la poste, monsieur Armand réfléchit à ce que lui écrivait naguère l'armateur : « Trois mots de conversation valent deux ans de correspondance. » Il se décida donc à porter lui-même les paroles consolantes et

les propositions affectueuses, et il se mit en route, fort pressé d'arriver.

Il trouva son ami dans un complet abattement, incapable d'abord de recevoir aucune consolation et de former aucun projet; mais la nature vive et primesautière de l'armateur s'opposait à la durée de cette atonie. Grâce à l'affection des trois êtres chéris qui l'entouraient : sa femme, son fils et son ami, au bout de quelques jours il redevint presque lui-même et prêta une attention d'abord un peu distraite aux propositions de monsieur Armand; puis, le calme se faisant petit à petit dans cet esprit troublé, il envisagea l'avenir avec moins de crainte; il en arriva même à le regarder en face et finit par y découvrir un rayon d'espérance...

— Après tout, fit-il un jour, tout n'est peut-être pas aussi complètement perdu qu'on l'a pensé... Ce n'est pas un loup de mer de ma force qui peut se laisser couler à fond sans rencontrer seulement une pauvre épave où se réfugier.

L'épave fut assez considérable, une fois la liquidation faite, pour justifier la confiance de l'armateur. Il allait communiquer cette découverte à son ami, avec de grandes démonstrations de joie, quand une réflexion le retint; un sourire à la fois plein de malice et de bonhomie entr'ouvrit ses lèvres, et sa femme fut sa seule confidente.

Cependant l'hiver s'écoulait, et le mariage de Bruno était fixé au printemps. Les préparatifs

s'en faisaient activement à la Maison du Roc, et madame Armand mettait tous ses soins pour que l'appartement destiné à la nouvelle famille ne lui fît pas regretter trop amèrement le confort d'autrefois. Les siens et elle devraient pour cela se gêner beaucoup et sacrifier leur propre bien-être; mais, qu'importe! le cœur serait satisfait, et chacun y trouverait son compte.

Pendant cette agitation joyeuse, on apprit qu'un inconnu, subitement épris de la vie champêtre, achetait la *Châtaigneraie.* Un entrepreneur des environs y faisait, d'après ses ordres, mille réparations nécessitées par l'incurie des précédents possesseurs. Après les maçons, les charpentiers et les jardiniers, vinrent les ébénistes et les peintres, puis les tapissiers; et comme si une baguette de fée eût exercé sur cette légion d'ouvriers son magique pouvoir, tout se fit avec une promptitude, une habileté, un goût qui tenaient de l'enchantement.

— Sapristi, *Pataud*, il y aura là des gens logés comme pas un, disait le garde à son chien, toutes les fois qu'ils passaient ensemble devant la grille remplaçant l'ancien mur de clôture; on dit que le bonheur n'a pas besoin d'une bien grande place pour se loger... C'est égal, j'aimerais à voir celui de notre demoiselle de cette dimension, plutôt que dans la petite maison, où il va se trouver un tas de gens pour se gêner les coudes. Mais, à propos de

la petite maison, tout y est sens dessus dessous pour la noce d'après-demain; ah! mon vieux, ce jour-là, c'est pas avec des os qu'on te régalera... je ne te dis que ça!... En attendant, personne n'a le temps de promener aujourd'hui la remuante Pauline : chargeons-nous en.

Ils s'en chargèrent, en effet, à la grande joie de la petite fille, qui n'était pas sortie depuis plusieurs jours. Elle semblait avoir des ailes aux pieds, et, de fleurs en fleurs, de prés en prés, de ruisseaux en ruisseaux, elle entraîna le garde si loin, qu'ils avaient depuis longtemps quitté le territoire de la commune quand il s'en aperçut.

— Sapristi! Mademoiselle, s'écria-t-il en feignant la colère, vous me faites manquer ma tournée avec vos escapades. Votre nourrice cornue avait le pied moins capricieux que le vôtre, en vérité. Je ne sais pas comment un homme de mon âge est assez fou pour emboîter le pas d'une petite personne aussi voltigeante.

Mais Pauline n'écoutait pas Samson.

Arrêtée au bord d'une lande déserte où quelques touffes de bruyère et de gazon se disputaient les maigres sucs d'un sol ruiné, elle assistait aux évolutions fantasques d'un petit troupeau de moutons, mal gardés par un chien peu docile aux ordres lancés d'une voix enfantine et frêle par une bergère encore invisible.

Bientôt la déroute fut complète; quelques

fuyards même allaient disparaître derrière un mouvement de terrain, quand leur gardienne entreprit de les poursuivre; mais, dans son empressement ou son trouble, elle butta contre une souche à fleur de terre et tomba si rudement, qu'elle aurait eu peine à se relever sans l'aide de Pauline accourue à son secours.

Elle essaya de marcher; mais elle s'était fait si mal au pied, que d'abord cela lui fut impossible.

— Ah! Seigneur Jésus! s'écria-t-elle en sanglotant, comment rattraper mon bestiaux?. . Là, là!... je serai battue comme l'autre jour! j'aime mieux mourir tout de suite!

Mais l'honnête Samson n'avait pas attendu la fin de cette phrase désolée pour s'élancer à la poursuite des vagabonds, assisté dans cette tâche d'un nouveau genre par l'intelligence de *Pataud*.

Quand il ramena le troupeau, soumis cette fois, Pauline était en grande conférence avec la bergère.

Elle avait six ou sept ans, et son visage pâle et fatigué disait assez comment ce petit nombre d'années avait passé pour elle... Ses vêtements en lambeaux attestaient sa misère, et le morceau de pain noir qu'elle portait dans un petit sac de toile devait à lui seul composer son repas.

Elle faisait de bonne heure un dur apprentissage de la vie, la pauvre enfant!... Déjà elle connaissait l'amertume du pain gagné au service

de maîtres rigoureux ; elle pliait sous le poids de travaux et de responsabilités qui excédaient ses forces. Que la peur la prît dans l'isolement ou l'obscurité ; que la fatigue la gagnât ; que le soleil la brûlât, il lui fallait reprendre chaque jour sa pénible corvée, sans entendre jamais un mot de consolation ou d'amitié.

Oh ! oui, elle faisait de bonne heure un dur apprentissage de la vie !

Et pourtant des voix joyeuses avaient salué sa naissance ; ses premiers regards s'étaient reposés sur des tableaux de bien-être, car c'était la fille de la belle Madeleine, et c'est en robe brodée qu'elle avait fait ses premiers pas !

Coupable Madeleine, coupable Pierre, quels remords durent les saisir devant l'avenir fait par eux à leurs enfants !... Mais, le remords et le souvenir, Pierre, après sa ruine, avait continué de les endormir au cabaret !

Un soir, la vue troublée et le pas chancelant, il s'était égaré dans la campagne en regagnant sa triste demeure... Le lendemain, on retrouvait son corps sans vie au bord d'un étang !

Le propriétaire charitable qui l'avait pris comme métayer ne put garder Madeleine, qu'on reçut par pitié dans une cabane sordide, et qui trouva peu de travail, tant sa nonchalance et sa maladresse étaient connues. A force de supplications, elle fit accepter Lise comme bergère par un voisin : ses

deux plus jeunes enfants mendiaient le long des routes...

Pauline, qui avait connu la pauvre petite en des temps meilleurs, fut navrée.. elle lui dit cent bonnes paroles, l'embrassa maintes fois et trouva dans son jeune et généreux cœur des consolations et des promesses naïves qui obligèrent Samson à se mordre la moustache pour ne pas s'attendrir.

Malheureusement, ce fut tout ce qu'elle pouvait pour le moment; mais elle ne quitta pas la pauvre bergère sans lui laisser entrevoir un meilleur avenir.

— Mais, Mademoiselle, lui dit le garde en retournant vers Lignol, c'est fort imprudent ce que vous venez de faire en engageant cette pauvrette à compter sur le lendemain, comme si vous en aviez un meilleur à lui offrir. Je veux bien que les délinquants me déclarent procès-verbal, si vous en savez plus que *Pataud* là-dessus, par exemple !

— Mon Dieu ! Samson, que vous êtes décourageant ! vous feriez impatienter un ange. Tenez, pardonnez-moi, mon ami, je ne sais plus ce que je dis; cette petite m'a troublée, mais troublée... ce n'est rien de le dire !... c'est égal, il faudra bien que je trouve une manière de l'aider... je réfléchirai !

Cependant, à la profonde surprise du garde, le silence de Pauline durait encore quand il la quitta.

devant sa porte. Au salon, se trouvaient monsieur Villard et sa sœur, le docteur et quelques vieux amis qu'un hasard singulier réunissait au moment où ils apportaient leurs présents de noce. Chacun offrit le sien avec une émotion affectueuse à laquelle répondit une émotion égale; mais quand vint le tour de l'armateur, il étendit ses deux mains vides et dit avec un énorme soupir :

— Hélas! mon enfant, les mains nettes, l'honneur sauf, c'est tout ce que peut présenter un homme ruiné comme moi.

Toutefois, les assistants furent frappés du sourire à peine dissimulé qui accompagnait ces paroles.

— Et toi, Paulinette, qu'offres-tu à la grande sœur? murmura malicieusement André à l'oreille de l'enfant.

— Moi?... répondit-elle brusquement; moi?... Puis une idée subite illumina son front : Moi?... aujourd'hui. rien encore ; mais bientôt... quelque chose.

— Et pourquoi ne pas exhiber ce quelque chose tout de suite?

— Parce que... parce qu'il n'est encore ni peigné ni lavé.

— Mais c'est donc un caniche?

Elle haussa les épaules en riant et s'esquiva. Toute la journée du lendemain, elle fut mysté-

rieuse et multiplia les colloques secrets avec la mère Jeannette.

Les heures passèrent rapides, la veille du grand jour.

Voici la nuit qui vient lumineuse et constellée ; les rossignols chantent encensés par les lilas. Voici l'aube qui rougit un coin du ciel; les hirondelles gazouillent au bord de leurs nids. Voici la cloche qui sonne l'Angelus et les âmes pieuses qui donnent au bon Dieu leur première pensée. Voici la Maison du Roc en plein mouvement!

Oh! que la fiancée est jolie sous son voile blanc! que le fiancé semble heureux!

Ils s'agenouillent émus devant leurs parents, qui les bénissent, et puis le joyeux cortège s'achemine vers l'église.

« Prosternez-vous devant l'autel, douce et pieuse Clémentine; inclinez-vous sous la main bénissante du prêtre... vous voilà épouse! Ah! vous serez bonne femme, vous serez bonne mère, comme vous avez été bonne fille et bonne sœur!

Quelle singulière fantaisie prend donc l'armateur, qui dit à son fils de passer devant la *Châtaigneraie*, au lieu de ramener la noce par le plus court chemin!... En vérité, cet homme-là ne fait rien comme un autre. Eh bien!... qu'imagine-t-il maintenant?...

Il arrête le cortège en face de la grille, avec un « halte! » des plus sonores; la porte s'ouvre comme

par enchantement, les mariés sont entraînés dans la cour par la main paternelle, et, avec un bon rire où se mêlent quelques larmes joyeuses, monsieur Dabbadie s'écrie :

— Mes enfants, vous êtes chez vous !

Elle ne manquait pas d'à-propos, l'épave arrachée au naufrage du « vrai loup de mer ! »

Ce n'était pas une fortune, cependant ; mais le bonheur n'est-il pas dans une laborieuse médiocrité?...

— Le beau-père a fait son présent, dit André à la petite sœur, une fois la première émotion passée ; où est le tien?

Sans répondre, Pauline s'élançant parmi la foule curieuse qui accompagnait le cortège à distance, en fit sortir Lise, amenée là tout exprès par la bonne mère Jeannette ; puis, la poussant dans les bras de Clémentine :

— Tiens, ma sœur, fit-elle, voici mon présent de noces ! Accepte-le . la charité porte bonheur !


Le frère et la sœur s'embrassèrent (page 231)

CHAPITRE XV

CE QUE PRODUISIT UN RÊVE

Tandis que le jeune ménage s'installait à la *Châtaigneraie* dans tout l'épanouissement de son bonheur nouveau, chacun reprenait ses habitudes quotidiennes à la Maison du Roc, où l'absence de Clémentine se faisait déjà sentir à tous.

Elle était bien près de là, cependant : de l'une à l'autre habitation, s'échangeaient d'affectueux signaux que le voisinage rendait faciles, et des

visites journalières renouvelées avec une tendre ponctualité. Mais le père et la mère de famille n'avaient plus le premier bonjour de leur enfant; et, sous un autre toit, elle dépensait sa joyeuse activité...

« Ainsi le veut son bonheur! » avaient dit monsieur et madame Armand. Et cette pensée les consolait du vide fait à leur foyer.

« Ainsi le veut son bonheur! » répétait André, pour moins sentir combien l'aide de sa chère collaboratrice lui manquait.

Cependant, quand revenaient les heures des repas autrefois pris en commun, et des occupations auxquelles on se livrait naguère ensemble, il arrivait souvent qu'un silence mélancolique trahît la préoccupation de chacun.

Alors Pauline, dans la générosité de son cœur, prodiguait autour d'elle les consolations et les caresses.

« Soyez tranquilles, je la remplacerai! » disait-elle naïvement. Mais la chère petite n'avait encore ni le calme, ni l'habitude de la réflexion, ni l'expérience prématurée de sa sœur; et, malgré de louables efforts pour suivre les traces de son aînée, sa bonne volonté demeura longtemps stérile. Combien de fois n'oublia-t-elle point de fermer la porte de la basse-cour, où elle aimait à jeter du grain! combien de fois ne dormit-elle pas fort tard, quoique on l'eût chargée d'un labeur mati-

nal ! Que d'étourderies aussitôt déplorées ! que de négligences involontaires mais souvent irréparables !

On l'avait un peu gâtée, cette jolie enfant... n'était-ce pas la Benjamine !. Elle n'en éprouvait que plus de peine à devenir ce qu'elle nommait très sincèrement « une femme sérieuse » Pourtant sa résolution d'y parvenir était si ferme que ses progrès s'accentuèrent sensiblement, en dépit des pronostics de Samson, qui la croyait incapable d'autre chose que de sourire, sautiller, chanter et se faire chérir.

Ces premiers succès l'excitèrent à progresser encore : on la vit attentive à tous les détails de l'exploitation rurale ; elle se fit observatrice de parti pris, elle qui l'était si peu par nature ! Alors elle recueillit à chaque heure, à chaque instant, d'intéressantes découvertes ; le sens des choses s'éclaircit pour elle ; et mille incidents qui la laissaient indifférente quand elle n'en examinait que le côté matériel, lui révélèrent des charmes inconnus, dès qu'elle les soumit à une intelligente analyse.

Elle habituait enfin son esprit à se fixer sans fatigue sur des sujets sérieux et pratiques, et un jour vint où Samson ne put réprimer un énorme éclat de rire en la surprenant plongée dans la lecture d'une revue agricole.

— Oh ! mademoiselle Pauline, mademoiselle

Pauline, répétait le colosse en tenant ses robustes côtes, si vous aviez seulement sur le nez les lunettes de monsieur le maire, on croirait que c'est pour de bon ce que vous faites là!

L'enfant fut assez piquée de cette hilarité, pour que l'excellent homme s'en repentît aussitôt.

— Corne de bœuf! vous aurais-je fâchée?... Sapristi!... il ne faut pas m'en vouloir; c'est par bêtise, voyez-vous, et non par mauvais cœur! Mais je n'aurais jamais pensé qu'une jolie petite demoiselle comme vous, une rose de mai, un oiseau du paradis, quoi! pût prendre goût à des grimoires pareils.

— Des grimoires! un article où je fais une précieuse découverte? Ah! Samson, que dites-vous là?... Mais apprenez donc que j'y trouve des fleuves de lait, des lacs de crême, des montagnes de beurre! une mine d'or, enfin!

Samson, si peu lettré qu'il fût, savait cependant l'aventure de Perrette et s'en souvint à propos de tout ce lait; mais il ne voulut pas décourager la petite fille en la lui rappelant, et lui demanda, sans commentaire, l'explication de ses paroles.

Il s'agissait d'une récente découverte appelée au plus fructueux avenir, disait-on : le galéga, introduit avec succès dans la médecine depuis quelque temps, devait rendre à l'agricuture aussi des services signalés en sauvant une foule d'agneaux, de veaux et de poulains que l'insuffi-

sance de leurs nourrices eût condamnés à périr.

Plusieurs fois la pénurie du lait s'était fait sentir dans les étables d'André d'une façon désastreuse. Si l'usage du galéga devait en prévenir le retour, « il n'y avait pas à hésiter, » concluait la petite fille, qui employait depuis peu cette locution énergique.

Monsieur Armand, gagné par ses instances, se mit à cultiver la précieuse plante fourragère; les effets en furent si merveilleux que Pauline, fière d'un succès qu'elle s'attribuait assez justement, se prit d'un intérêt tout particulier pour la laiterie et lui consacra dès lors des soins qui ne se bornèrent pas à la seule surveillance : les fins gourmets eussent fait des bassesses pour obtenir de sa crême fouettée; jamais beurre plus abondant et plus savoureux n'était sorti de la baratte brevetée, et les fromages de la Maison du Roc s'achetaient au-dessus du cours sur le marché voisin.

Mais ce ne fut pas tout, et voici où l'histoire tient du merveilleux.

Un beau soir, Pauline s'endort fort préoccupée de sa crême, si abondante ce jour-là qu'elle a failli manquer de récipients pour la recueillir; et, toute la nuit, la voilà qui rêve lait caillé, crême épaisse, fromages mous, fromages durs, fromages gras, fromages secs, enfin une avalanche sans fin de fromages, aussi lourde qu'une indigestion! Elle a beau s'éveiller, se rendormir, se réveiller encore

et s'endormir de nouveau, tous ses songes entrecoupés sont les variations diverses d'un thème unique!

Malgré l'agitation fatigante de cette nuit, Pauline se leva de bonne heure et courut à la laiterie : de ces rêves confus aux détails étranges, une idée subite s'était dégagée pour elle, et, avec la spontanéité qui la caractérisait encore, elle voulait en faire l'application immédiate. Elle garda le plus profond secret sur ce qu'elle nommait intérieurement son « expérience, » et pendant plusieurs jours madame Armand ne sut que penser de l'air mystérieux de sa fille.

Enfin, un matin, toute triomphante, celle-ci lui noua ses bras potelés autour du cou, et, avec une charmante câlinerie :

— Petite maman, dit-elle, je vous prie, laissez-moi courir jusqu'à la *Châtaigneraie* pour inviter tous les Dabbadie jeunes et vieux, ménage ancien et ménage nouveau, à dîner.

— Et pour quel jour, s'il te plaît?

— Mais pour aujourd'hui, chère maman; pour aujourd'hui même. Ce serait dommage d'attendre, car il est tout à fait à point.

— Qu'est-ce qui est à point? fit la mère étonnée

— Je ... voulais dire... que... qu'il est tout à fait à propos d'avoir ces chères gens aujourd'hui; songez donc : nous n'avons pas dîné ensemble depuis dimanche!

— Et c'est aujourd'hui jeudi. Il y a un siècle, en effet, remarqua madame Armand avec un sourire. Fais donc ce que tu voudras, chère fillette ; porte ces deux gros baisers de ma part à ta sœur, et surtout reviens vite, car j'ai besoin de toi.

Quand Pauline reparut, une heure après, elle annonça un nouveau convive : son ami Samson.

— Pardonnez-moi de l'avoir engagé sans votre permission, petite maman ; mais j'avais oublié de vous la demander, et, dans une circonstance aussi sérieuse .. il n'y avait pas à hésiter.

Du moment où « il n'y avait pas à hésiter, » Pauline fut absoute de son initiative ; mais, tout en riant, madame Armand se demandait à quelle circonstance sérieuse sa fille faisait allusion.

Le dîner fut joyeux et calme à la fois : un de ces bons dîners de famille, où l'on ne se presse pas, où l'on mange lentement, parce qu'on a du plaisir à se trouver ensemble, et qu'on fait volontiers une pause entre chaque mets pour raconter les anecdotes de la journée. Cette lenteur mettait au supplice Pauline, qui, par extraordinaire, prenait peu de part à la conversation ; elle tourmentait sa serviette, remuait son assiette sans raison, entrechoquait son verre et sa fourchette, et attendait, avec une impatience évidente, que le dessert survînt.

Enfin, le voilà ! Mais quel est donc ce surtout

bizarre avec sa cloche de cristal enveloppée d'un réseau de fleurs parfumées?...

La fillette le pose triomphalement à la place d'honneur en s'écriant : « J'ai trouvé! » sans se douter le moins du monde qu'elle parodiât Archimède.

Ce qu'elle avait trouvé, par le plus singulier des hasards, méritait bien quelque attention, car c'était une recette inconnue, une recette nouvelle, une recette merveilleuse, qui élevait du coup les fromages de la Maison du Roc à la hauteur des plus célèbres...

— Sans en excepter le Brie, le Roquefort, le Neufchatel... « et même le Marolles! » ajouta Samson, qui avait une sorte de passion pour ce violent produit.

Le triomphe était complet!

On porta des toasts à l'inventrice, qui ne se doutait pas alors que son invention prendrait rang parmi les industries les plus productives du pays; et Samson termina les improvisations par cette harangue mémorable :

— Mademoiselle Pauline, dès ce jour, dès cette heure, dès ce moment, je vous déclare femme! et, qui plus est, femme véritable, raisonnable et respectable! et je veux bien que ce vin vieux m'étrangle, si vous n'obtenez pas, pour le moins, une médaille d'or au grand concours!... Je ne vous dis que ça!

— Une médaille ! fit l'enfant avec un franc rire ; une médaille !. . répéta-t-elle plus sérieuse. .

— Bon ! voici la petite sœur qui rêve la gloire, remarqua Bruno, frappé par ce changement de physionomie.

— Et pourquoi pas ?... demanda monsieur Armand, qui caressait les cheveux de son enfant gâtée.

— Oh ! papa, c'est très mal de vous moquer de moi, qui viens de vous régaler si bien, ingrat que vous êtes ! La gloire à propos d'un fromage ?... Encore si c'était celui de maître corbeau ! En voilà un dont l'auteur est célèbre.

Le toast de Samson revint plus d'une fois à la mémoire d'André, qui se disposait à conduire du bétail au concours régional, et, après une conférence secrète qu'il eut avec sa mère, Pauline fut très étonnée de voir Clémentine lui faire à la hâte une jolie robe de mousseline blanche ; un chapeau de paille orné d'un ruban bleu complétait cette toilette.

— Mais je vais donc à un autre mariage ? demandait-elle, intriguée de ces préparatifs imprévus.

— Non, Paulinette ; mais tu viens à la distribution des prix du concours régional, avec moi. J'espère y obtenir quelque chose, et je tiens à ce que ma petite sœur jouisse de mes succès.

Les voilà partis, mais non pas seuls : monsieur Dabbadie et madame Armand les accompagnent.

Pauline connaît les bêtes et les choses par leurs noms. Elle n'a nul besoin de lire les écriteaux pour ne pas confondre les Salers avec les Charolais ou les Marchois, ou les poules crèvecœur avec les cochinchinoises; elle distingue facilement les différentes espèces de céréales; et ce n'est pas elle qui prendrait un épi d'orge pour un épi de seigle!

Mais pourquoi son frère l'éloigne-t-il de l'exposition avant qu'elle ait tout vu? Il y a, là-bas, un petit coin bien intéressant, dit-on... On y admire de nombreux comestibles qui sont une tentation pour plus d'un gourmet...

L'heure presse : sous les vieux arbres de la place, les curieux accourent en foule pour assister à la distribution des prix. L'estrade se garnit de personnages officiels.

Les discours commencent : on ne les entend guère; mais ils ont le mérite de la brièveté, et l'on applaudit de confiance. La musique de la ville exécute diverses symphonies... Ce n'est vraiment pas mal pour de si jeunes artistes; on pourrait désirer un peu plus d'ensemble; mais ils y vont de si bon cœur, ces braves musiciens, qu'on aurait mauvaise grâce à les chicaner sur des imperfections.

Et maintenant à vous, messieurs les lauréats.

Tous les âges, tous les rangs sont représentés dans cette phalange de travailleurs...

« — Gloire à vous, conscrits de cette utile armée ou vétérans du travail, blanchis sur les sillons! C'est en se fatiguant à des œuvres fécondes que vos mains sont devenues calleuses; qui ne se ferait un honneur de presser ces mains laborieuses? Si d'autres sont la tête du peuple, vous en êtes le bras : vous assurez le présent, vous sauvegardez l'avenir. Gloire à vous! »

Mais quel bond fait Pauline sur sa chaise!... le nom de son frère vient de retentir, et puis... le sien!

Ce n'est pas une illusion : on a dit et bien dit, à haute et très haute voix : « Mademoiselle Pauline Armand. »

Décidément, le fromage de maître corbeau avait une rival heureux devant la postérité!

André prit Pauline par la main pour gagner l'estrade ; et quand le jury eut devant lui ce groupe charmant, par une attention délicate il chargea le frère et la sœur de se couronner mutuellement. Alors, d'un mouvement spontané, ils s'embrassèrent de si bon cœur, que la foule éclata en applaudissements... C'était si doux à voir cette tendresse protectrice du grand frère, cette affection confiante de la petite sœur!.. On dit que, parmi les spectatrices, plus d'une jeune personne cependant regarda d'un air moqueur cette enfant à laquelle on faisait un si grand mérite d'avoir grossi d'un nom la nomenclature des fromages...

S'il est vrai, tant pis pour vous, mesdemoiselles!

Vous savez vous habiller à la mode; vous déchiffrez plus ou moins mal quelque partition d'un compositeur en vogue ; vous vous imaginez parler une langue étrangère, parce que vous avez fait semblant de l'apprendre; et tout cela vous rend fières... Il n'y a pas de quoi!

D'autres cependant possèdent en réalité la science et les talents que vous vous supposez, et n'en sont pas vaines, parce que le mérite et la modestie sont inséparables ; n'ayant pas la tête troublée par les fumées de l'orgueil, elles jugent sainement les choses et comprennent que le rôle de la femme est multiple... Le monde n'est pas l'unique théâtre qui la réclame... elle est faite surtout pour la vie de la famille : si elle doit être la grâce et le charme de la maison, le bien-être et la sécurité des siens lui imposent des tâches modestes pour lesquelles d'humbles talents sont nécessaires; et comme il n'y a rien de petit dans la grande chaîne des devoirs, chacun de ces détails a son importance aux yeux de Dieu...

Les petits travaux, d'ailleurs, reposent l'esprit des grandes pensées; les occupations manuelles, alternant avec les labeurs intellectuels, maintiennent l'équilibre des facultés humaines; et cet équilibre constitue les femmes complètes, les femmes parfaites... que vous ne serez jamais, j'en ai grand'peur, mesdemoiselles!...



Mademoiselle Pauline, vous ne voyez donc pas? (page 234)

CHAPITRE XVI

ENTRE DEUX HAIES

Parmi les félicitations que reçut Pauline au retour, celles de la fille de Madeleine, la petite Lise, ne furent pas les moins vives. Elle éprouvait une tendresse reconnaissante pour sa jeune protectrice, car elle n'oubliait point par quelle ingénieuse inspiration celle-ci l'avait arrachée à la misère.

Clémentine, acceptant le « présent » de la petite

sœur, s'était faite elle-même la vraie mère de l'orpheline, et lui avait presque rendu, au foyer natal, le rang qu'elle y occupait jadis. De patientes leçons, d'excellents exemples, une intelligente affection exerçaient incessamment leur influence heureuse sur cette enfant; et sa riche nature, entravée jusque-là par l'ignorance et le malheur, se faisait jour petit à petit, comme le diamant sortant de sa gangue sous la main du lapidaire.

Elle accompagnait un jour Pauline dans une course de charité qui devait les conduire à quelques pas du village, et les deux enfants suivirent un étroit sentier entre des haies en fleurs, quand Lise s'élança vers sa compagne en jetant un cri d'effroi.

— Mademoiselle Pauline, ne mettez pas le pied là. . vous ne voyez donc pas?...

— Quoi donc?

— Mais cet *adeuil,* mademoiselle!

— Cet animal ne se nomme pas adeuil, mais *anguis* ou *orvet.*

— Quel que soit son nom, c'est toujours une fort méchante bête, qui se dédommage de ne pas voir clair en faisant le plus de mal possible.

Deux erreurs : 1° l'orvet n'est pas aveugle; il a au contraire de petits yeux perçants qui lui sont fort utiles; 2° il n'est nullement à craindre, et l'on peut le toucher impunément. En voulez-vous une preuve?

Pauline se baissa pour saisir l'anguis, mais il s'enfuit dans l'herbe.

— Tenez, vous me faites trembler ; il vous arrivera malheur ; vous êtes trop téméraire ! c'est comme l'autre jour, quand vous prétendiez que la couleuvre n'est pas venimeuse et que l'on calomnie le crapaud !

— Pour celui-ci, je conviens qu'il est venimeux, mais inoffensif.

Il est d'ailleurs fort sociable, ce pauvre être méconnu, et la musique lui cause un plaisir évident.

— C'est égal : toutes ces vilaines bêtes qui rampent, je les déteste !

— Bah ! c'est pour faire comme tout le monde.

— Oh ! le joli lézard ! voyez donc, Lise : quelle vivacité ! quelle souplesse ! c'est dommage qu'il soit si craintif. Encore un ami de l'homme, et surtout des enfants ! encore un protecteur de nos récoltes, puisqu'il se nourrit de sauterelles et d'autres insectes, destructeurs de nos grains et de nos fruits.

— J'espère bien qu'il ne fera pas la guerre aux cigales. J'aime beaucoup leur chant ; seulement elles en abusent et elles doivent attraper des maladies de poitrine à force de pousser des sons pareils. C'est dommage que la cigale soit si insouciante, reprit Lise, qui étudiait depuis la veille la fable célèbre ; la peur me prend, quand je songe qu'elle est exposée à mourir de faim en hiver.

— Elle meurt avant cette saison, Lise ; et voilà pourquoi la Providence ne lui inspire pas l'instinct des provisions.

— Mais alors, la fable que j'étudie...

— La fable que vous étudiez se trompe aussi sur le compte de la fourmi, qui n'amasse pas plus que la cigale, si ce n'est quelques provisions de peu d'importance pour la consommation journalière. A elle aussi, les magasins seraient inutiles, puisqu'elle passe la mauvaise saison dans un sommeil léthargique. En revanche, elle déploie une activité merveilleuse tout le reste de l'année, et l'Ecriture sainte elle-même l'offre en exemple aux paresseux.

— Et qu'a-t-elle donc à faire?

— Observez une fourmilière et vous le saurez : quelle science d'architecture, quelle patience admirable, quels efforts soutenus ne faut-il pas à une république de fourmis, pour édifier un de ces merveilleux monuments que la baguette ou le pied d'un enfant mal appris détruisent souvent à plaisir!

— Doux Jésus! que de choses vous savez là! mademoiselle Pauline.

— C'est mon père qui me les enseigne, et je suis avide de ses leçons d'histoire naturelle, car elles m'inspirent l'amour de Dieu en me faisant admirer sa bonté comme sa puissance dans la plus humble de ses créatures. Il a mis autant de soins à la structure du ciron qu'à celle de l'homme; et il pourvoit

chaque animal des organes appropriés au milieu qu'il habite, des armes propres à sa défense, et des instincts nécessaires à l'accomplissement du rôle qui lui est assigné dans l'ordre providentiel.

Mon père prétend que l'ignorance où nous sommes de ces admirables choses est la seule cause de nos injustices, de nos cruautés envers les animaux ; et que si l'on sapait les erreurs populaires et les préjugés stupides dont beaucoup d'entre eux sont l'objet, les mœurs générales s'adouciraient.

— Mais alors, objecta la fille de Madeleine, il faudrait donc se laisser dévorer par les loups?

— Pas plus que par les chenilles. Ne tombons pas dans l'absurde, ma chère Lise. Papa dit que nous avons le droit de détruire certains animaux pour nous nourrir, pour employer utilement leurs dépouilles ou pour nous préserver de leurs attaques. Le mal consiste dans l'abus de ce droit et non dans son usage. Mais c'est trop sérieux pour vous, ajouta-t-elle d'un air d'innocente supériorité. Changeons de conversation. Etes-vous capable de garder une confidence?... Oui? Eh bien! apprenez, ma chère, que je médite un grand projet... la fondation d'une magnanerie !...

— Une magna... qu'est-ce que ça peut bien être?

— Une industrie dont le produit fait vivre des millions d'hommes sur la terre : on en tire les plus somptueux vêtements, les tentures des palais, les

ornements du culte religieux; et son origine, son premier ouvrier, c'est l'insecte méprisé entre tous : un ver!

— Ah! mais c'est un conte, ça, n'est-ce pas?

— C'est une histoire que vous lirez en toutes lettres d'ici à peu de temps, car j'ai rapporté de la graine de ver à soie du concours régional; et, grâce aux connaissances que mon père possède sur cet objet, nous allons procéder tous deux sur une très petite échelle d'abord; puis nous étendrons nos opérations, si la chose réussit, et ce sera ma dot.

Ce devait être, en effet, la dot de Pauline et de bien d'autres jeunes filles du pays, où cette industrie prit en peu d'années une extension prodigieuse, due à l'initiative heureuse de l'enfant. Mais ses rêves, à elle, n'allaient pas si loin encore; et la voix de son père, qui la rejoignit, l'en fit subitement sortir.

— Papillons légers que vous êtes, j'ai failli ne pas vous atteindre, fit-il en les abordant.

Lise se méprit de cette appellation, et la crut adressée aux brillants lépidoptères qui voltigeaient sur les fleurs, fleurs animées eux-mêmes, avec leurs étincelantes couleurs et leurs formes aériennes.

— Comment, Monsieur, vous voulez attraper des papillons? demanda-t-elle un peu surprise.

— Dieu m'en garde! ma petite. Ce n'est pas

mon doigt qui ternira le velouté de leurs ailes et qui arrêtera leur vol.

— On dit, sur les papillons, des choses que je ne peux pas croire, Monsieur : est-il vrai qu'ils n'ont pas toujours été faits comme nous les voyons?

— Oui, mon enfant : ils ont rampé sous la laide forme de ver, de larve ou de chenille; puis cette chenille s'est tissé un linceul, un tombeau où elle s'est endormie... Et quand le tombeau s'est ouvert sous les rayons chauds du soleil, l'insecte transfiguré s'en est élancé radieux sous la forme éblouissante que vous admirez aujourd'hui...

Ainsi en sera-t-il de nous-mêmes... O bienheureux mystère du dernier sommeil, pourquoi vous redouter, si nos bonnes œuvres nous servent de suaire, si la tombe doit nous rendre, au jour éternel, transfigurés en élus?.....

La promenade s'acheva silencieusement..... Monsieur Armand, pressentait-il sa fin prochaine?...

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

Isle. — Imp. Eugène Ardant et Cie

